

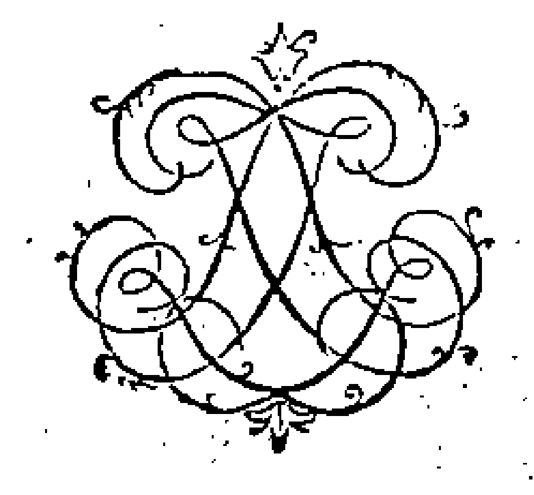
Le vrai maudit / par Mme ***



LE
VRAI MAUDIT

PAR MME ***

TOME SECOND

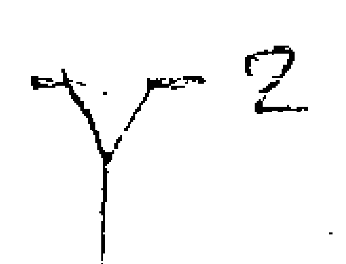


PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
24, BOULEVARD DES ITALIENS.

1866

LE

VRAI MAUDIT



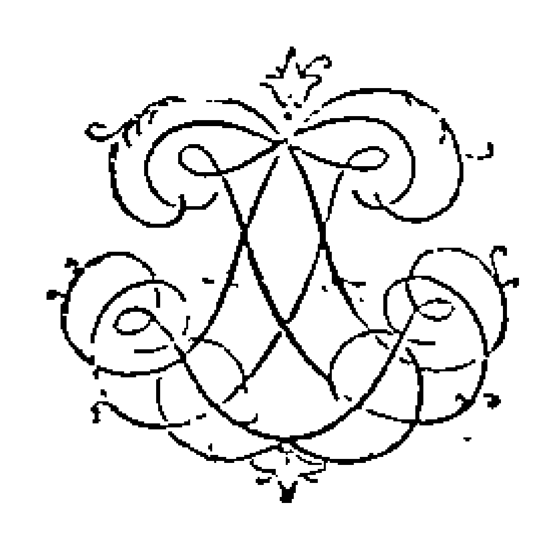


PARIS.— IMPRIMERIE BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

LE
VRAI MAUDIT

PAR Mme ***

TOME SECOND



PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE
24, BOULEVARD DES ITALIENS

1866

LE
VRAI MAUDIT

DEUXIÈME PARTIE

L'ABBÉ — MINISTÈRE DES VILLES

(SUITE)

CHAPITRE VIII

La société maudite.

L'église de Saint-Eustache, à C., était l'église du beau monde ; elle avait l'honneur de compter parmi ses paroissiens l'aristocratie, les millionnaires de la ville, plus le maire, le préfet, le général et une partie notable de la magistrature. Il semblait, par conséquent, bien difficile de porter là un titre de vicaire, au moins deux ou trois fois l'année, à l'occasion des fêtes principales, lorsque les grandes dames à qui les simples vêpres du dimanche don-

nent la migraine bravaient le mal pour étaler leurs toilettes, lorsque MM. les hauts fonctionnaires, les richards et les magistrats se rendaient au sermon, afin d'édifier la population naïve, suivant les instructions secrètes des ministres du roi. Parler à de jolies têtes emplumées, raisonner avec des toques et des chapeaux à claque! Heureusement, à ces jours de solennité et d'épouvante, M. le curé de Saint-Eustache se pourvoyait d'un prédicateur étranger.

Le curé de Saint-Eustache s'appelait M. de Burgaud. C'était un homme de bonne famille et de bonne compagnie, indulgent, charitable, bénévole. Pendant les premières années de son ministère, il avait donné à sa paroisse une allure passable qu'il maintenait de son mieux, sans paraître chercher le progrès.

On l'aurait jugé partisan du *statu quo*, si cette sorte d'invention avait été baptisée et mise en vogue de son temps. Il laissait, du reste, large place et long chemin au zèle de ses jeunes vicaires, content d'accueillir leurs propositions par une approbation gracieuse et moqueuse, et d'accompagner leurs belles entreprises d'un sourire qui signifiait : « Allez donc vous heurter, mes amis ! »

Après lui avoir choisi de nouveaux vicaires, monseigneur de C. appela le digne curé.

—J'ai refait votre personnel, dit l'évêque, je vous donne deux bons sujets, veuillez les bien traiter.

Docile aux avis de Monseigneur, M. de Burgaud reçut paternellement les deux amis, dès leur première visite. Il les jugea au premier coup d'œil.

—Pauvres enfants! disait-il tout seul en s'accoudant à sa fenêtre et les regardant s'éloigner dans la rue.

M. de Valence, usant de sa grande fortune, loua un appartement très-vaste et pria Louis d'être son commensal.

Ils s'installèrent ensemble, préoccupés de leur mission, soucieux de cette réalité qu'ils allaient enfin rencontrer face à face.

De son côté, la paroisse les honora d'une attention générale. On se pressa par curiosité à leur premier sermon. Tous deux parlaient bien; ils continuèrent *à faire foule.*

Bientôt leur confessionnal attira la gent dévote et quelques vieux endurcis.

Un tel succès leur parut de bon augure et leur

inspira mille projets qu'ils soumirent à M. de Burgaud.

—Mes enfants, dit le curé, vous êtes admirables ; je vous cède mon autorité sans réserve : puissiez-vous ne pas me la rapporter demain, après la chute de vos illusions.

—Comment, cher monsieur le curé, dit le marquis, doutez-vous des faits qui se réalisent sous vos yeux ?

—L'élément catholique me semble fécond dans cette paroisse, ajouta Louis.

—Certes, j'ai tout apprécié ; je sais le bien qu'il serait possible de faire à mon peuple.

—Dans ce cas ?..., reprirent les deux abbés.

—Mes pauvres amis, repartit M. de Burgaud, vous comptez sans la puissance du mal. Aveuglés par les premiers fruits de votre ardente parole, vous n'attendez pas la réaction. Moi, je suis assuré qu'elle viendra. Si elle s'élevait de terre par la résistance bien connue des passions et des habitudes, vous pourriez la dominer et continuer votre œuvre ; mais, je vous l'annonce, elle descendra des hauteurs de l'orgueil, assez forte pour vous faire courber la tête et paralyser vos efforts. Cependant, continuez le travail du père de famille.

Les nouveaux vicaires de Saint-Eustache reçurent de nombreux visiteurs; nous en citerons deux.

Frédéric, d'abord.

L'abbé Davy venait de s'installer à Saint-Euphorbe. On lui avait raconté les succès de M. de Valence et de Louis Féret. Il se sentait curieux de voir la figure que peut donner une réputation toute fraîche d'orateur distingué.

Avant de quitter C., il avait vu Louis dans un appartement provisoire d'assez triste apparence. Le logement choisi par Étienne était digne d'un riche marquis. Frédéric l'admira.

—O pauvreté évangélique! dit-il.

—Étienne haussa les épaules.

—Fâchez-vous, reprit le vicaire de Saint-Euphorbe. Mon exclamation vous paraît absurde, parce que vous êtes né dans un château; mais le commun des mortels jugera comme moi.

—Et le commun des mortels jugera sainement! dit M. de Valence. Voilà, au rez-de-chaussée, de grandes salles inutiles; on y danserait vingt quadrilles à la fois. Offrirons-nous un bal à nos pénitentes, Louis?

— Étienne a le projet d'établir, dans la première

salle, une bibliothèque gratuite destinée aux jeunes gens, dit Louis Féret.

—La seconde servira aux conférences que l'un de nous donnera à ces mêmes jeunes gens, poursuivit le marquis.

—Je me rétracte pour le rez-de-chaussée, dit Frédéric.

Les deux amis montrèrent leurs chambres, indépendantes et contiguës, meublées avec une simplicité irréprochable.

—Que ferez-vous de celles qui correspondent à vos grandes salles? demanda Frédéric.

—Elles sont réservées à l'hospitalité chrétienne, répliqua M. de Valence.

—Allons, je me rétracte pour tout... Vous êtes d'heureux et dignes vicaires, dit l'abbé Davy, s'installant dans un fauteuil. Par ma foi, cependant, je n'envie guère votre sort. Il vous faudra travailler en diable, vous tenir constamment sur le qui-vive. Bah! la liberté vaut mieux; elle me dédommagera des cadeaux que vous recevrez à ma place. Mes amis, j'ai eu de la chance; on m'a jeté dans le *far-niente*. La bonne petite paroisse que Saint-Euphorbe! On s'y confesse régulièrement deux fois l'année; on s'y rend à l'église au premier son de cloche; après

cela, rien. Pas de dévote ni de mauvaises langues. Les coudées franches, parfaitement franches. Mon curé, écloppé par la goutte, ne visite plus les malades et confesse peu, mais il prêche encore. Le vicariat de Saint-Euphorbe est une bague au doigt. Je me suis établi chez mon curé goutteux ; j'ai une chambre toute neuve sur le jardin du presbytère.

A ce propos, Louis, je vous donnerai des nouvelles de Jeanne Giraud.

—Ah !

—Je lui procure une place.

—De servante?

—Précisément.

—Est-elle forcée de gagner sa vie loin de sa famille ?

—Parbleu ! Depuis leur déconfiture, les Giraud sont pauvres.

—Je plains Jeannette.

—Vous êtes trop bon. Je me charge de son bonheur.

—Vous?

—Moi, sans doute.

Frédéric se prit à rire avec une telle effronterie, que Louis Féret résolut de ne plus hasarder ses réflexions.

—Voyez cette physionomie scandalisée, ajouta le vicaire de Saint-Euphorbe. Ce bon confrère pourrait vous inspirer de mauvais soupçons sur mon compte, monsieur de Valence. Je m'explique: Mon curé avait pour servante sa propre sœur, une vieille fille, excellente cuisinière. Je serai très-bien nourri. Cette vieille fille réclame une aide, à l'occasion précisément de ma présence quotidienne. Je lui offre Jeannette. N'est-ce pas tout simple et tout naturel?

Le second visiteur que nous avons promis de mentionner fut le jeune Hector de Villeneuve. Maigre et fluet comme son père, le frère de Laure avait la chevelure blonde et l'agréable physionomie de sa mère. Il possédait en propre une intelligence active que Dieu lui avait donnée. Avec cela, certaine excentricité qui étonnait d'abord et qu'on lui pardonnait bientôt.

La belle conduite du P. Cousin vis-à-vis de sa sœur lui avait inspiré des réflexions salutaires.

—Mon esprit s'est converti, disait-il; reste à gagner mon amour-propre.

En attendant sa victoire sur le respect humain, Hector de Villeneuve se rangeait parmi les *bons penseurs*.

—Aussi rares que les *bons cigares*, affirmait-il.

Étienne et Louis lui inspiraient une sympathie profonde. A sa première visite, il les supplia de le recevoir en tiers dans leur amitié, assurant, pour appuyer sa demande, qu'une telle admission deviendrait *son salut*.

—Les lois morales ressemblent aux lois physiques, disait-il. Les opinions, la vertu tendent à s'égaliser par l'exemple entre gens qui se fréquentent, comme la chaleur et le froid par la communication. Le frottement de vos âmes réchauffera la mienne. Ce que vous perdrez à mon avantage vous reviendra par la portion individuelle que j'apporterai dans la somme de vos progrès, en bonne amitié, en science ou en perfectionnement chrétien.

Hector promit également de se rendre utile.

—Je me ferai votre chien de garde... à la condition de n'être jamais assimilé par vous à un bouledogue ; j'ai horreur de cet animal. Ses partisans vantent son intelligence ; n'importe ! je le déteste, même en rêve ! Mais je serai volontiers votre épagneul... pas trop gros cependant... Je rôde un peu partout... Je flairerai les ennemis. Si les bouledogues mes adversaires songeaient à vous mordre, comptez sur moi. Il ne faut pas vous le dissimuler,

messieurs, poursuivit le jeune railleur, vous portez un habit qui ne flatte guère l'œil... C'est bien noir, une soutane ! Tous les esprits qui détestent le noir sont prévenus par elle contre vous. Lorsque vous entrez dans un salon, l'antipathie du noir vous a devancés..... Voulez-vous plaire, toucher, convertir ; ce préjugé s'y oppose... Vous ressemblez à un athlète qui, avant d'atteindre son adversaire, doit renverser une muraille. Voilà ce qui vous précède... et autre chose encore. On est mal disposé vis-à-vis de votre personne. La politesse envers un abbé n'est qu'un demi-devoir. Un abbé, on l'insulte volontiers... Il ne peut se battre en duel... Et, quoi qu'on en dise, le duel fait peur à bien des matamores. Un abbé, d'ailleurs, c'est un imbécile..... L'usage le veut ainsi... Un abbé, c'est un ignorant, sans éducation ; c'est un *rien du tout !* Présentez-vous, messieurs, devant ces favorables convictions qui vous attendent. La mauvaise interprétation vous accompagne..... Vous riez : Quel joyeux luron !—Vous parlez sérieusement : Comme il assomme les gens !—Abordez-vous la politique ; de quoi se mêle-t-il ?—Une question religieuse. Veut-il nous fanatiser ? — Monsieur l'abbé, pourquoi prisez-vous le tabac de madame

une telle?—Par politesse... Elle avance gracieusement sa tabatière—Par politesse?.. A d'autres! Et mademoiselle X., pourquoi la regardez-vous du coin de l'œil? Oh! les abbés, les abbés! Cette exclamation, grosse de mystères, se produit sous mille formes, même en votre présence. La jalousie et les rancunes se déchaînent, lorsque vous avez disparu. Vous supposez n'avoir pas d'ennemis personnels? Et ce soûlard qui entendait votre prône contre l'ivrognerie? Et cette coquette appréciée à la valeur de ses chiffons? Et cet orgueilleux renversé de son piédestal? Pensez-vous qu'ils vous aient pardonné? Soyez certains de leur désir de vengeance. Et maintenant, monsieur l'abbé, êtes-vous homme d'esprit; je vous plains... Tous les sots vous jalousent. Vous n'avez pas d'opulence... mais Dieu vous envoie le pain quotidien. Tant pis! tous les paresseux mal nourris vont vous proclamer leur *confrère gorgé* à leurs dépens!

Si vous êtes beau, monsieur l'abbé, quel malheur! tous les mauvais sujets se persuaderont que vous désirez séduire leur femme, plus souvent leur maîtresse. Précédés par la prévention, accueillis par la malignité, poursuivis par la calomnie et la haine, le beau sort que vous avez!

—Heureusement, dit Louis Féret, notre cause est celle des bonnes intelligences et des cœurs bien faits.

—J'en conviens, monsieur l'abbé; aussi, en épagneul perspicace, je me garderai, certes, de mordre les amis.

A quelques jours de cet entretien, les deux vicaires de Saint-Eustache rencontrèrent le jeune de Villeneuve chez leur ancien maître.

Hector tenait une feuille écrite, dont il faisait lecture au R. Père. Celui-ci riait et applaudissait.

M. de Valence et Louis demandèrent la cause de cette hilarité.

—Prenez des siéges, mes enfants, dit le P. Cousin. M. de Villeneuve recommencera sa lecture pour l'amour de vous; n'est-ce pas, Hector?

—Volontiers, mon père.

Le jeune homme reprit, lisant toujours :

A Sa Très-Haute Incapacité le Dieu des libres penseurs,

Les athées, francs-maçons, hérétiques et anti-catholiques de toute sorte.

« Commode Seigneur,

« Pardonnez à vos sujets fidèles d'envahir pour

quelques instants le ténébreux royaume où il nous est si doux de vous savoir endormi. Nous vous supplions de secouer votre léthargie bienheureuse et de prêter l'oreille à notre requête.

« Dieu vénérable, votre renommée est compromise ici-bas ; notre zèle n'y peut rien. Nous sommes furieux, à cause de notre bonheur et de votre gloire.

« Si la chose dure, nous allons perdre notre préséance.

« Nous avions le monopole du blasphème, des maximes d'immoralité, des principes de désordre, des choses nuisibles ou folles qui constituent votre culte. Nous faisions commerce et profit de ces choses à la face de l'univers, et nul pouvoir humain ne songeait à nous arrêter. Aujourd'hui, vengeance et malédiction ! des robes noires se posent devant nous, plus effrayantes mille fois que Satan, notre bon confrère.

« Dieu de l'absurdité, on promène un flambeau sur nos mensonges ; on fouille au cœur de nos doctrines et l'on démontre qu'elles enferment du poison. Le masque est enlevé à nos sophismes..., en sorte que la vérité se fait jour à travers le monde et que notre orgueil froissé a le mépris public en perspective.

« Dieu, nous doutons beaucoup de ta puissance... ; mais cherche au fond de ton imbécillité ; interroge-toi... Peut-être découvriras-tu quelque moyen de nous venir en aide ? Si tu réalises cette trouvaille, nous t'en supplions, récompense l'ardeur avec laquelle nous t'avons fait aussi proche de rien que possible, afin de te rendre moins gênant et de te procurer, par là, nombre de sectateurs. Nous avons nié tout ce qui n'est pas toi... Écrase donc nos adversaires, si tu le peux ; aiguise le dard de nos flèches ; augmente le fiel de nos calomnies ; conduis nos secrètes vengeances ; envoie la peste et la mort à ceux que nous exécrons.

« Il est sans doute besoin d'exciter ton naturel pacifique. Voici, pour soulever ta bile divine, le nom de nos ennemis, suivi des griefs exposés contre eux par le secrétaire particulier de la présente députation :

Rapport

des francs-maçons, libres penseurs, etc.,
contre la Société de Jésus.

« *Premier grief.*—Son nom.

« S'appeler la *Société de Jésus !* se mettre sous le patronage immédiat, en quelque sorte sous la

conduite directe du Fondateur de la religion chrétienne, n'est-ce pas prendre en main le drapeau du dogme catholique? n'est-ce pas poser le pied sur la pierre angulaire de l'édifice religieux et se déclarer inébranlable?

« S'intituler *compagnon de Jésus*, de ce Jésus dont le nom seul réveille encore tant d'amour et de fanatisme, compagnon, frère, ami de cœur! Un *compagnon de Jésus* doit être dévoué jusqu'au martyre!

« Il y a dans ce nom un prestige qui enivre celui qui le porte, et s'exerce sur les peuples à l'insu des peuples.

« Il y a une menace d'immortalité.

« Cette Société, dernière née du catholicisme, s'est baptisée du seul nom qui, d'après la tradition évangélique, ne puisse périr. Soutenue par l'éclat de son baptême, la *compagnie de Jésus* verra donc la fin des siècles.

« Aussi, nous l'avons flétri, ce baptême! Nous avons jeté sur ce nom toute la fange de nos âmes; nous en avons fait le symbole de nos vices, de nos ruses, de notre orgueil.

« *Deuxième grief.* — La sainteté de ses fondateurs.

« Commencer par Ignace de Loyola et François-Xavier..., quel bonheur insolent!

Troisième grief.—Son activité, sa jeunesse.

« La Société de Jésus est pleine de séve, toujours prête, toujours en action, infatigable et cosmopolite.

« *Quatrième grief.*—Ses œuvres.

« Elle prêche, écrit, enseigne.

« Ses prédications réveillent la piété, souvent la foi.

« Ses écrits soutiennent la *guerre du Seigneur* dans les champs de la science.

« Par l'enseignement, elle prépare des adversaires à l'erreur; c'est l'arme dont elle use avec le plus de succès, celle que nous lui envions davantage.

« *Cinquième et sixième griefs.*—Sa fidélité et sa fécondité.

« Elle n'a jamais cessé de produire des savants, des orateurs, des apôtres, des saints, des martyrs.

« Elle a toujours aimé et défendu l'Église.

« Si elle consentait à se refroidir pour Rome, si elle voulait soutenir seulement que la Papauté doit rejeter *ses vieux oripeaux*, nous dirions: Vivent

les Jésuites! Mais, qu'espérer de ces hommes têtus?

« Ne pouvant les désabuser de leur *chère Église*, nous répétons à qui veut l'entendre que leur ambition se cache sous le manteau du dévouement... *qu'ils flattent le pape, afin de le dominer.*

« Et les ignorants nous croient sur parole.

« *Septième et dernier grief.*—Sa force.

« La Société de Jésus a pour base une solidarité immense, qui fait participer chaque membre à l'énergie, à la protection de tous les autres.

« Elle se soutient par l'obéissance, non pas *aveugle*, mais raisonnable, réfléchie et volontaire, qui se prête au bien sans demander la cause déterminante de son action partielle, certaine que *les moyens et le but sont louables.*

« Ce qui occasionne nos lâchetés et nos puérilités, à nous, c'est l'amour de nous-mêmes. Ces terribles Jésuites se rendent invulnérables par l'abnégation.

« Ont-ils quelques biens, fruit du labeur, vous pouvez vous en emparer; vous n'empêcherez ni le travail ni l'aumône de leur donner le pain quotidien, et le pain quotidien leur suffit.

« Ils ont abandonné leur famille pour la fa-

mille universelle de leur Maître. Ils aiment leur patrie! Envoyez-les en exil, ils éléveront vers Dieu un soupir de regret, puis s'en iront poursuivre l'œuvre sainte sur la terre étrangère.

CONCLUSION.

« De tels hommes sont des monstres.

« Si le monde leur était livré, ils donneraient droit de noblesse à la vertu, propageraient la vérité catholique, réduisant la philosophie moderne à s'exprimer *modestement*.

« Les choses ainsi transformées, le monde s'en porterait mieux, sans doute; mais nous serions humiliés, nous, les libres penseurs, et le nom de Jésuite, dépouillé de son opprobre, cesserait d'être ce que nous l'avons fait : une sanglante injure.

« A ces causes, nous demandons que les Jésuites soient exterminés. »

—Fin du rapport, ajouta M. de Villeneuve.

Le P. Cousin riait avec abandon.

Les deux abbés paraissaient réfléchir.

—Il me semble, dit Louis, qu'une plaisanterie de ce genre a de la portée.

—Ce n'est pas la vérité nue, c'est la vérité habillée en Polichinelle, dit M. de Valence.

—Puisque vous appréciez *ma manière,* répliqua Hector, je vous apporterai un travail de même facture; s'il vous intéresse encore, je me croirai un grand homme. Mon père et mes amis, bonsoir.

—Il a bien jugé, dit le P. Cousin, resté seul avec les deux vicaires. La Compagnie de Jésus soulève autant de haines, en effet, parce qu'elle est jeune, active et forte, et réclame sa large part dans les grandes œuvres qui soutiennent la foi catholique. Fidèle et pieuse, elle reçoit les premiers traits des ennemis de l'Église. Savez-vous, mes enfants, pourquoi le clergé séculier paraît moins honni? On croit la séduction plus facile vis-à-vis de ses membres. La hiérarchie le soutient toute seule. Par cela même, elle devient le point de mire; elle absorbe l'attention et les stratagèmes des apôtres de la démolition sociale. Disséminé, d'ailleurs, le clergé séculier porte des jougs nombreux qui satisfont l'impiété hargneuse. Mille exigences, plus puissantes que lui, pèsent sur sa volonté. Son initiative, refoulée à chaque instant, se fatigue et s'endort. Il a tant d'obstacles à vaincre, tant de choses à ménager avant d'arriver au bien, que son action devient neutre, excepté pour ceux qui la recherchent; de cette façon, le clergé séculier

gêne le moins possible le triomphe de l'orgueil humain.

La Compagnie de Jésus n'a pas de colonne que l'on puisse ébranler, afin de renverser l'édifice. Elle forme un tout compacte qu'il faut supporter ou détruire d'un seul coup. L'union, l'obéissance, l'absolu dévouement de ses membres lui donnent une puissance, une indépendance d'action que les méchants redoutent, parce qu'ils la retrouvent opposée à chacune de leurs entreprises.

Le Jésuite est le prêtre voué sans réserve à l'œuvre de son Maître, consacrant sa vie à produire le bien dans les milieux les plus ingrats; mais soutenu et secondé dans son œuvre par un grand nombre de frères également généreux, qui viennent lui tendre la main s'il faiblit, le remplacer s'il succombe.

La Compagnie lasse les poursuites de ses adversaires. Comme le chêne qui brave la tempête, comme la vigne qui plonge ses racines dans le roc et donne des fruits délicieux, elle survit à l'orage de la persécution et fleurit sur l'ingrat terrain de la lutte.

Elle n'est que persévérante et divinement soutenue : elle paraît formidable à l'impuissante

haine de ses ennemis. Pour se venger, ils calomnient les sources de sa prospérité ; ils jettent sur son existence intime une sorte de mystère affreux et terrible qui trompe et tourmente la curiosité des esprits faibles.

N'est-il pas naturel qu'une société d'hommes capables et laborieux suffise à ses besoins matériels et trouve les ressources nécessaires au développement de son œuvre? Cependant, que de fables ridicules sur nos trésors *cachés* ou *dissimulés!* combien de lâches accusations sur l'origine de ces prétendues richesses !

Quant aux lois particulières qui nous régissent, le monde impie en fait un épouvantail.

N'osant méconnaître des résultats trop visibles, il travestit la cause; en face de bienfaits réels, c'est l'intention, c'est-à-dire la *conscience* du bienfaiteur qu'il insulte.

M. de Valence et Louis partageaient les appréciations du P. Cousin.

Ils étaient l'un et l'autre au-dessus des préventions jalouses que certains membres du clergé séculier accueillent par étourderie et conservent faute d'examen.

Étienne admirait, sans l'envier, ce lien profond

de fraternité solidaire qui protége et soutient le prêtre dans la Compagnie de Jésus.

Louis Féret se demandait s'il possédait assez d'énergie personnelle pour s'éloigner d'un tel appui.

CHAPITRE IX

Études et caractères.

M. de Villeneuve avait fait une seconde étude sur le clergé des paroisses. Elle se divisait en deux parties : l'*abbé* était le sujet de la première ; sous ce titre étaient décrits divers types, avec indication de leurs qualités distinctives.

Hector apporta son travail aux deux vicaires de Saint-Eustache, et leur proposa de vérifier sur nature l'exactitude de ses observations.

Étienne et Louis y consentirent.

— Je suis certain de retrouver la plupart de mes types dans le clergé de C., dit M. de Villeneuve. Commençons immédiatement notre tournée.

Avant de suivre nos trois observateurs dans leur recherche, nous donnerons une esquisse de la classification d'Hector.

L'ABBÉ.

« *Premier type. — L'abbé lourdaud.*

« Le physique de l'abbé lourdaud : Grande taille, grande mâchoire; énorme pied, grosses mains, voix dure, intonation fausse.

« La mise de l'abbé lourdaud : Son chapeau danse toujours gaiement sur sa tête, s'il ne tombe sournoisement sur ses yeux.

« D'ordinaire, sa soutane paraît confectionnée pour un chanoine obèse.

« L'abbé adresse des reproches à son tailleur. Celui-ci reconnaît sa faute, et, désireux de l'éviter désormais, tombe dans l'excès contraire.

« Le pauvre lourdaud, mince comme une aiguille, droit comme un I, ne peut plus remuer les épaules ni lever les bras sans faire craquer des points.

« La politesse de l'abbé lourdaud : Il se présente dans un salon comme un soldat monte à l'assaut, heurtant ce qu'il rencontre.

« Il salue jusqu'à terre, et, dans sa ferveur, en-

voie un coup de chapeau, c'est-à-dire un coup de poing à la personne qui entre après lui.

« Il demande aux hommes s'ils ont déjeuné ou dîné, suivant l'heure ; aux dames, *si elles ne sont pas malades?*

« Il leur cède son fauteuil, qu'il enlève des deux mains et qu'il pose sur leurs orteils.

« A table, il est absorbé par le contenu de son assiette.

« Jamais l'abbé lourdaud n'a pu se soumettre aux visites de digestion.

« Le tact de l'abbé lourdaud : Dans le monde, il prend souvent la *mère* pour la *fille*, et une jeune femme pour une *tata*.

« S'il est un compliment qui vous soit désagréable entre tous, c'est justement celui-là qu'il vous adresse.

« Avec les hommes dont la position sociale favorise l'orgueil, il se montre familier, presque facétieux.

« S'il entame une question délicate, son ami intime ou son curé cligne de l'œil pour l'avertir. Il se trouble, termine sa phrase avec une maladresse étourdissante, puis s'en vient demander à l'avertisseur : « Quoi ? Quel signe me faisiez-vous ? ».

« La chance lui manque entièrement. Chacun de ses gestes produit des catastrophes.

« Il ne donne guère une poignée de main sans laisser *un bleu.*

« Son coude renverse les porcelaines; son pied foule les pieds des autres; sa chaise se pose toujours sur un fond de robe; son parapluie entre dans les yeux ou accroche des dentelles; sa canne, lorsque l'abbé lourdaud se permet une canne, cette malheureuse canne dérange tout le monde, tombe au feu, entrave les vieillards et les enfants, ou exaspère le chien favori.

« Avec la meilleure volonté possible, l'abbé lourdaud se rend désagréable partout.

« Comment le public juge l'abbé lourdaud : Écoutons la première bonne femme venue.

« Celle-ci est une épicière et parle à sa voisine.

« —L'as-tu vu, ce grand fluet ? Quelle tournure ! quelle démarche ! Celle d'un chien, les jours d'orage. Dieu ! je ne voudrais pas m'appeler sa mère, de ce garçon-là... On dit qu'il ne prêche pas mal... Cela m'étonnait... Je m'en suis informée à M. Martin, le maître d'écriture, notre locataire du troisième. —Non, non, qu'il m'a répondu, c'est bon tout au plus pour enseigner le catéchisme, cet

homme-là. — Ah ! monsieur Martin, ai-je dit, j'avais vu ça, rien qu'à le regarder. Comment donc que Monseigneur choisit des prêtres de ce calibre ? De gros paysans ; ça n'apprend jamais à lire ; ça ne doit savoir autre chose que beaucoup manger. »

« Mon opinion, tout opposée à celle de l'épicière : Selon moi, l'abbé lourdaud rachète sa bêtise, s'il en a quelque peu, par les meilleures qualités de l'âme. Il est bon, serviable, franc, généreux, d'une vertu solide. Il sait assez de théologie et possède assez de bon sens pour moraliser les paysans, mieux qu'un brillant philosophe.

« Il arrive aussi que l'abbé lourdaud se trouve doué d'une belle et bonne intelligence, d'un vrai talent d'orateur chrétien.

« J'en connais qui m'ont fait sourire dans la rue et pleurer dans l'église. »

Nous donnons ce premier type dans ses détails. Hector en avait dessiné d'autres avec le même entrain.

Il serait trop long de les reproduire tous. Citons à la hâte quelques traits.

« *L'abbé fuyard.* — Il s'éclipse, il s'évanouit, il se dérobe, il s'efface.

« Je le voyais là-bas... C'était son ombre... quelqu'un qui lui ressemblait.

« Il marche derrière moi... Je me retourne, il a disparu.

« S'est-il vaporisé, pétrifié, métamorphosé en chien... en bourgeois... en devanture?

« Faut-il me croire poursuivi par un fantôme qui se joue de moi?

« Le jeune vicaire qui chante, qui prêche à l'église, n'est-il qu'une vision?

« Suis-je halluciné?

« J'interroge plusieurs personnes : elles l'ont comme moi à peine entrevu.

« —Où habite-t-il?

« —Telle rue.

« —J'irai.

« Oh! le bon garçon! timide, timide, timide!

« Il est simple, doux comme un ange... Il a des livres dans sa chambre, des cahiers sur sa table, autour de lui un parfum de piété et de pureté.

« Pauvre âme candide! je comprends que le monde vous fasse peur.

« *L'abbé musqué.*—Voyez-vous son allure confiante?... Quelle politesse empressée! quelle verve! quels jolis cheveux!

« Ce petit abbé frisé, tout le monde le remarque et tout le monde le déchire à belles dents.

« *L'abbé sévère.*—Chut ! le voici. On le déteste ; on l'accueille froidement. Il faut s'observer en sa présence.

« Il a une dextérité particulière pour souffleter d'un mot la suffisance des fats, et une façon de hausser les épaules qui exaspère les ignorants.

« C'est l'ennemi-né de la sottise, de l'impertinence et du vice. On lui fait une réputation d'ours ; on le baptise volontiers *saint Loup*.

« En revanche, les amis de la vertu et de la foi assurent que son âme est grande et son amitié précieuse, autant que son intelligence large et son esprit cultivé. »

Après avoir lu ces observations et d'autres encore dans leur développement, nos trois amis firent plusieurs visites.

Ils trouvaient des prêtres bien élevés, modérés de paroles, sains d'opinion.

—Type générique, physionomie d'ensemble, disait M. de Villeneuve.

Ils frappèrent enfin à la porte d'un vicaire, lequel répondit d'une voix de Stentor.

—Qui est là ? Entrez, entrez donc !

D'un pas d'éléphant, renversant une chaise sur son passage, il se dirigea vers la porte.

M. de Valence, qui entrait le premier, manqua d'être heurté en pleine poitrine.

Évitant le choc, il aperçut devant lui la plus grosse et la plus rayonnante figure qu'il eût jamais vue. En même temps, une voix rude s'écriait :

—Ah ! messieurs les nouveaux vicaires de Saint-Eustache et M. de Villeneuve, soyez les bienvenus ! Voilà M. et madame de Léris... Asseyez-vous. Pas sur cette chaise ! là-bas, là-bas. Je me remettrai auprès de madame. Madame était duchesse avant d'habiter notre ville.

—Pardon, monsieur l'abbé, disait madame de Léris.

Elle reculait son fauteuil.

En se démenant, le gros vicaire avait écrasé d'un coup de poing le chapeau de la nouvelle mariée.

M. de Léris n'était autre que l'ancien futur de mademoiselle de Villeneuve.

Il habitait C. par la volonté de sa femme.

Ce fiancé, qui prétendait ne rien sacrifier de ses habitudes, avait tout à coup baissé pavillon devant la majesté de madame la duchesse de H., veuve en quête d'un mari.

Un ami de la duchesse fit la trouvaille de M. Guinard.

M. Guinard fut exhibé, tout ébouriffé de crainte.

Il n'était *ni beau ni bien fait*, mais il acceptait toutes les conditions que lui imposait la grande dame. Celle-ci, d'ailleurs, avait hâte d'en finir avec son veuvage.

Le mariage s'accomplit sans longs préliminaires.

M. Guinard abandonna généreusement sa petite ville, son estaminet, ses chiens, ses maîtresses. Il habita C.., eut des toilettes au goût de sa femme, et fréquenta le beau monde.

Avant six mois, madame de Léris donna le jour à un enfant superbe.

M. Guinard, loin de sourciller, parut très-fier du poupon, qui ne lui ressemblait guère. Mais il acheta, aux environs de C.., une maison de campagne, où le rejoignirent les habitudes qu'il avait délaissées par considération pour sa duchesse.

M. de Villeneuve raconta ces particularités aux deux vicaires, en quittant l'habitation de l'abbé lourdaud.

Il ne restait plus qu'un autre abbé à voir.

Celui-là était logé très-haut, dans une rue presque déserte.

Hector le connaissait.

—Suivez-moi sans vous essouffler, dit-il, vous allez rire.

Ils montèrent jusqu'au troisième.

Leur soudaine apparition surprit une vieille fille occupée à balayer le palier.

Le premier mouvement de cette créature fut de se réfugier, au plus vite, dans sa cuisine, son balai en main.

Hector la suivit tranquillement.

Elle reparut avec lui, confuse, l'œil baissé, et se dirigea, en rasant la muraille, vers un corridor mal éclairé qui aboutissait à la chambre de son maître.

Le bruit d'une conversation très-animée, quoique tenue à voix basse, arriva aux oreilles des visiteurs.

Cependant la servante revint, disant que son maître était sorti.

—Voyons? répliqua Hector.

Il s'avança hardiment vers le couloir, et pénétra dans la chambre.

—Venez, messieurs, cria-t-il, nous avons un feu superbe!

Les deux vicaires se rendirent à l'appel. La servante les suivit jusque sur la porte.

—Mais, pourtant, monsieur.., dit-elle, s'adressant à M. de Villeneuve.

—Asseyez-vous et chauffez-vous, mes amis, reprit le jeune homme... Et retirez-vous en paix, ma bonne fille, ajouta-t-il. Nous attendrons le retour de M. l'abbé.

—Mais...

—Allez, allez.., vous me reconnaissez sans doute? Je suis venu ici me confesser plusieurs fois.

Devant cet argument décisif, la servante regagna sa cuisine.

—Quelle figure allons-nous faire, maintenant? demanda M. de Valence.

—Vous n'avez pas deviné? répliqua Hector... Nous punirons l'abbé de sa sauvagerie, et nous le forcerons à paraître.

—Le croyez-vous dans la maison?

—Parbleu!

A l'appui de cette assertion, un mouvement se fit dans un cabinet voisin, dont l'entrée était à moitié dissimulée par un rideau.

Hector se leva, alla droit à la porte de la cachette, et l'ouvrit.

L'abbé fuyard était là, dans une sorte de niche étroite, debout sous un porte-manteau, confondu

parmi ses soutanes.. Il venait d'ouvrir un placard.., et ce bruit l'avait dénoncé.

Hector se prit à rire.

—Seriez-vous entré là? dit-il, désignant le placard ouvert.

L'abbé se retourna avec un geste de terreur.

—Venez donc, ajouta M. de Villeneuve.

—Vous, à la bonne heure, dit l'abbé d'une voix à peine intelligible; mais, ces messieurs?

—Quels messieurs?

—Ces nouveaux vicaires dont toute la ville s'occupe. L'un d'eux est un marquis.

Hector entraîna l'abbé fuyard dans la chambre.

—Voici M. l'abbé sortant de son armoire, dit-il. Votre réputation toute neuve l'effarouchait. Pardonnez-lui; sauf sa timidité, c'est un charmant homme.

L'abbé, en effet, se résigna et se dérida. — Étienne et Louis se retirèrent contents d'avoir forcé sa consigne.

L'excursion des trois observateurs eut un second résultat.

Dans le modeste appartement de l'abbé lourdaud, madame de Léris, l'ex-duchesse, avait reçu en plein cœur une profonde blessure.

Suivant sa coutume et son droit bien établi de commettre des sottises, le maître de la maison avait maladroitement placé Étienne de Valence en face de la jeune femme.

L'ex–duchesse leva les yeux par pure curiosité, sur le visage du marquis.

La beauté d'Étienne produisit en elle une impression presque douloureuse.

Le jeune prêtre avait un son de voix ferme, doux, pénétrant.

Ce timbre musical aida le charme.

Madame de Léris retourna sous le toit conjugal émue et torturée par une image brillante, et des accents qu'elle ne pouvait oublier.

Huit jours de souvenirs avidement savourés amenèrent une résolution.

L'ex-duchesse appela sa femme de chambre.

—N'ai-je pas entendu parler d'une congrégation de jeunes filles ? demanda-t-elle.

—Pardon, madame.

—Qui la dirige ?

—M. l'abbé de Valence.

—Il me le semblait. Vous serez de cette congrégation, Julie.

—Oui, madame.

—Allez-vous à confesse?

—Madame...

—Vous irez, à l'avenir. Votre confesseur doit être M. de Valence, entendez-vous?

—Bien, madame.

L'ex-duchesse laissa un instant la femme de chambre attendre de nouveaux ordres... Tout à coup, elle se leva, prit sur sa cheminée deux branches de lis en vermeil.

—Mettez cela dans une corbeille, dit-elle, vous y placerez également ces deux urnes.

La soubrette obéit.

—Et maintenant, madame? demanda-t-elle ensuite.

—Savez-vous où demeure M. l'abbé de Valence?

—Oui, madame.

—Portez-lui cette corbeille... Dites que c'est pour l'autel de la Vierge.

La soubrette se rendit au logis des deux vicaires.

Ces messieurs avaient, pour tout domestique, une façon de portier qui savait faire leur lit, nettoyer leur chambre et annoncer les visiteurs.

Averti par ce personnage qu'une jeune fille et une corbeille arrivaient, Louis descendit prudemment jusqu'au rez-de-chaussée. — L'air de la

soubrette lui inspira comme un vague soupçon.

—Monsieur l'abbé, de la part de madame de Léris.

—Ah!

—Voyez-vous, monsieur l'abbé, c'est pour l'autel de la Vierge.

Louis venait de soulever le papier qui recouvrait les fleurs et les vases dorés.

—C'est très-beau, dit-il. Transmettez nos félicitations à madame de Léris.., et portez vous-même son cadeau à l'église.

La jeune fille demeura interdite. Louis lui posa la corbeille sur la tête.

—Bonsoir, monsieur de Valence, dit-elle en s'éloignant.

Louis raconta l'aventure à son ami.

—Les lis vous étaient adressés, évidemment, concluait-il.

—Déjà les cadeaux! murmura Étienne.

—Il en est qui honorent le prêtre; d'autres le compromettent. Celui-ci m'a inspiré de la méfiance, ajouta Louis Féret.

Avant de terminer l'histoire des lis et de clore ce chapitre, occupons-nous un instant de Frédéric Davy.

Le curé de Saint-Euphorbe, nous l'avons dit, se trouvait accablé avant l'heure de nombreuses infirmités. Ce digne homme était sujet à la goutte et aux pressentiments.

Les pressentiments sont le privilége particulier des organisations souffreteuses.

Le curé malade en éprouvait d'étranges au sujet de son vicaire.

Cependant Frédéric se montrait *bon garçon,* suivant l'expression consacrée. Il s'en allait gaiement visiter les vieillards et les infirmes, par le temps d'hiver. Il bravait le froid et la pluie, riait de la crotte, se chauffait au retour au feu de son curé, racontant d'une manière amusante les incidents de la route.

Il mangeait bien, buvait mieux, chantait et sifflait tout le long du jour; mais sa jovialité constante, sa promptitude au travail ne pouvaient détruire les pressentiments du vieux prêtre.

Ils atteignirent un degré d'intensité si violent, qu'il triompha de la goutte.

Un jour, le curé de Saint-Euphorbe se leva de son fauteuil sans béquille, stimulé par cette idée.

— Que fait donc l'abbé dans sa chambre? Il ne siffle ni ne chante.

L'infirme sortit de son appartement, et parvint, s'appuyant aux murs, jusqu'à celui de Frédéric.

On ne chantait pas, mais on riait dans la chambre du jeune vicaire.

Le curé posa son œil, puis son oreille, sur le trou de la serrure.

Il demeura un quart d'heure dans cette position.

Lorsqu'il se retira, il murmurait : « Mon Dieu! mon Dieu! le premier que je rencontre!.. et c'est lui!! »

Le curé tomba lourdement dans son fauteuil. Il éprouvait une vive souffrance au cœur, une sorte de trouble dans le cerveau... La peur le saisit. Il roula vivement son siége vers sa table de travail, et se mit à écrire :

« Monseigneur,

« Je n'ai pas longtemps à vivre.., et voici mon dernier vœu.

« Au nom de votre charité épiscopale, ne laissez pas l'abbé Davy dans ma chère paroisse de Saint-Euphorbe!

« Ce jeune prêtre est.... »

Ici, la main de l'infirme se roidit jusqu'à l'immobilité.

Un nuage de sang passa sur les yeux du vieillard.

Le malheureux soupira, recueillit ses forces, et réussit à tracer le mot : — *indigne.* — Puis sa signature au-dessous.

Comme il finissait, ne pouvant plus soulever sa main droite glacée... Frédéric entra dans la chambre.

Par un dernier effort, l'apoplectique jeta un livre sur sa lettre, et recula son fauteuil.

—Appelez, dit-il en bégayant, ap-pe-lez.., je me sens.. très-mal.

Frédéric demeura cloué au milieu de la chambre.

Il avait remarqué, en entrant, le mouvement du vieillard, et cherchait à deviner ce que cela signifiait.

Cependant l'apoplexie faisait des progrès rapides ; le visage du prêtre se décomposait d'une manière effrayante.

Frédéric, insensible à ce spectacle, examinait tout autour de lui.

Il aperçut enfin le livre jeté sur la lettre, s'approcha et lut.

Le mourant fit un geste pour l'arrêter.

Frédéric ne s'émut pas.

—Une dénonciation ! dit-il ; merci, mon digne curé !

Il jeta la lettre au feu, la regarda brûler jusqu'à la dernière ligne.

Ensuite, il sonna bruyamment, et parut tout empressé auprès du vieillard sans connaissance.

Le curé de Saint-Euphorbe ne recouvra ni le mouvement ni la parole. Il pouvait à peine faire quelques signes de tête. Sa vie s'était concentrée tout entière dans ses yeux, dont le regard avait parfois une intensité d'expression aussi forte que le langage ordinaire.

Ce digne homme mourut assisté de sa sœur et de l'abbé Davy.

Frédéric ferma sans remords ces yeux ardents qui lui reprochaient la laideur de son âme.

Monseigneur de C. nomma de confiance l'abbé Davy curé de Saint-Euphorbe.

La sœur du titulaire défunt quitta la paroisse, emportant un mince héritage.

Il fut décidé, d'autre part, que le père et la mère Davy s'établiraient auprès de leur fils.

Frédéric fit réparer son presbytère, et vint, tout joyeux, à C., parler de sa prochaine installation.

Il rencontra M. de Villeneuve chez les vicaires de Saint-Eustache.

Hector examina longuement le nouveau curé de Saint-Euphorbe.

— Cet abbé Davy est un abbé musqué, dit-il ensuite, mais un abbé musqué de la pire espèce ; je ne lui reconnais ni la droiture, ni la vanité naïve, ni la réelle bonté de son type. Cet homme s'appartient tout entier, pas une influence chrétienne n'a pénétré jusqu'à son âme.

CHAPITRE X

Une conversion et une conférence.

M. de Valence, établi par M. de Burgaud directeur de la Congrégation des jeunes filles de Saint-Eustache, avait apporté des modifications nombreuses à l'organisation de cette œuvre préservatrice.

Il n'appartient pas aux seules enfants du peuple de se donner entre elles l'exemple de la retenue et de la piété ; cependant, la Congrégation se composait exclusivement de jeunes ouvrières. Le marquis trouvait que cela était un mal, et cherchait le remède.

Après avoir consulté M. de Burgaud, qui défendit d'aborder la question en chaire, Étienne ima-

gina une grande solennité dans la chapelle particulière de l'association.

Le dimanche précédent, M. de Burgaud fit lui-même l'annonce de cette fête, de manière à piquer la curiosité. Le monde élégant se trouve naturellement le plus désœuvré : il courut en foule au spectacle promis.

Étienne profita du piége qu'il avait tendu. Il fut persuasif, et comme son nom lui donnait le droit de se montrer hardi sur ces matières, les derniers murmures de l'amour-propre, les scrupules de convenance sociale, tombèrent devant son exemple et son éloquente parole.

Dès ce jour, plusieurs grandes dames envoyèrent le nom de leurs filles à la liste de la Congrégation. A part quelques libres penseurs affichés, la bourgeoisie en corps suivit cet exemple.

Maître d'un si riche terrain, Étienne se hâta de l'exploiter selon ses vues. Il se proposait d'unir, par des liens de charité, ces jeunes personnes séparées par les distances du rang, d'établir entre elles des rapports utiles, d'effacer l'envie et le dédain par la gratitude et la bienveillance réciproques.

« Je veux prendre vos cœurs sur le fait, leur

disait-il. Interrogez votre conscience. N'est-il pas vrai qu'une hostilité profonde vous divise? L'enfant de la bourgeoisie méprise l'enfant du peuple, lui en veut de se rapprocher d'elle au moyen de certaines ressemblances de costume, et ne lui pardonne pas d'affecter, en sa présence, une sorte de fierté étourdie qui paraît oublier la majesté des conditions supérieures. L'enfant du peuple envie secrètement le luxe, l'oisiveté, les plaisirs, jusqu'aux élégances plus ou moins étudiées qui semblent composer l'existence de la jeune fille riche.

« D'une classe à l'autre, ce dépit jaloux se propage entre les jeunes personnes de même rang.

« Impitoyables rivales de vos meilleures amies, vous, les jeunes filles nées dans l'opulence, vous savez que le peuple grossier ne vous aime guère, vous grandissez dans la haine du peuple ; vous, les les enfants du travail, vous sentez la réprobation sur vos têtes ; votre colère s'allume, et votre amour-propre compare :

« Vous avez grâce, beauté, jeunesse. La parure vous manque, vous la cherchez avec passion, afin d'obtenir l'éclat qui vous séduit. A cette recherche, plusieurs s'égarent ; plusieurs, d'une tentation de vanité faisant une pensée de vengeance, frappent

au cœur la femme du monde, en lui arrachant l'objet de ses légitimes affections.

« Ce n'est pas assez de voler à une ennemie les prémices de son bonheur, ou de profaner son foyer domestique, vos familles partagent vos rancunes. Les moins coupables d'entre vous en transmettent le germe à leurs enfants. Ainsi se perpétue la haine. Et lorsque survient une commotion sociale, il faut trembler devant son explosion.

« Sous prétexte d'anéantir le ver rongeur des nations modernes, des rêveurs parlent d'égalité et de fraternité.

« Vous avez entendu ces mots résonner bien des fois à votre oreille? Ne croyez pas à leur vertu.

« Les différences de rang et de fortune sont providentielles, ineffaçables et nécessaires; vous devez les accepter sans les regretter, ni vous en prévaloir.

« Il vous appartient seulement de les rendre douces.

« Une lourde chaîne, — l'intérêt, — relie les diverses positions sociales. C'est à vous de la remplacer par un lien de charité chrétienne; or, la charité chrétienne exclut d'une part l'envie et l'amertume, de l'autre la sécheresse et la hauteur.

Et voici ce qu'elle nous enseigne. Elle nous dit : —Égalité, fraternité, sont deux principes féconds, deux idées catholiques, deux mots célestes, vides et dangereux dans la bouche des profanes.

« L'égalité doit s'établir dans l'opinion de chacun sur soi-même; la fraternité, dans le cœur de tous. L'une règne où l'égoïsme disparaît; l'autre, où l'orgueil s'efface. Dieu seul propage leur empire. Dieu, et non les théories humanitaires.

« Détournez vos pères de la philosophie politique. Dans ce siècle, tout le monde en fait pour se tourmenter le cerveau. Ils sentiront le néant des vaines paroles, si vous leur montrez comment se pratique la véritable charité. »

Non content de s'exprimer ainsi, Étienne mit sous la protection de chaque jeune fille riche un certain nombre de jeunes filles du peuple. Les protectrices devaient bon exemple, conseil, secours et manières bienveillantes à leurs protégées. Deux fois par semaine, l'abbé de Valence réunissait la Congrégation, entendait les rapports des surveillantes, encourageait et réprimandait. Son œuvre produisait un bien réel.

—Que prétendez-vous gagner, en fin de compte, monsieur le marquis? demandait Hector.

—Mon Dieu ! répliqua Étienne, si je mettais dans le cœur d'une jeune mercenaire la résolution d'aimer sincèrement sa maîtresse, ou dans l'esprit d'une jeune élégante, la pensée de respecter et de cultiver l'âme de sa fille de chambre, par ce résultat bien désirable, je me croirais amplement dédommagé.

Étienne avait consacré une somme considérable à former une bibliothèque, spécialement destinée aux jeunes gens. Il fit dresser un catalogue qui passa vite des mains d'Hector dans celles du public. La propagande fut rapide et fructueuse. La grande salle du rez-de-chaussée, tapissée de livres, se remplissait chaque soir de lecteurs. Étienne et Louis se mêlaient à eux, si bien que le projet de conférences données par ce dernier se changea en proposition adoptée à la satisfaction générale. On fixa deux jours par semaine. Hector se chargea de répandre la nouvelle et de trouver des auditeurs.

Louis forma son plan et prépara ses matières.

M. de Burgaud souriait de toute cette ardeur, et branlait la tête avec l'air d'un homme qui redoute un orage.

La tempête prévue devait s'abattre sur Louis.

Ce malencontreux jeune prêtre avait eu le malheur de faire une conversion.

Il comptait parmi ses pénitents plusieurs pauvres que son intercession, et la munificence d'Étienne, avaient fait admettre à l'hospice de la ville. Ces vieillards l'intéressaient : il les visitait souvent, s'asseyait parmi eux, et, bienfait suprême ! leur apportait du tabac. Ces procédés, ou la grâce d'en haut, touchèrent le cœur d'un vieil homme d'assez rude nature, un ancien soldat.

Le grognard infirme salua d'abord le jeune vicaire, puis rôda autour de lui pour en obtenir une parole, et finit par lui tendre brusquement la main.

Dès ce jour, l'invalide et l'abbé furent bons amis.

Louis découvrit un excellent fonds sous une dure écorce.

Lorsqu'il était en garnison à..., le vieux Burat, très-jeune alors, et moins dissipé que bien d'autres, se préoccupa de pensées chrétiennes au point de reconnaître le catholicisme pour la seule religion divine. Né protestant, il reçut la baptême. Plusieurs années s'écoulèrent, au bout desquelles Burat rentra dans sa famille. Il revenait catholique, mais sa première ferveur s'était ralentie ; d'ailleurs, il

faut savoir ce que c'est qu'un parti protestant dans une petite ville! Tout grognard qu'il était, Burat eut peur. Il cacha sa conversion à ses anciens coreligionnaires, et mena l'existence d'un indifférent.

Vinrent les infirmités, la réclusion à l'hôpital. Burat, tourmenté de son secret, assidûment visité par son ministre, demandait à la Providence l'occasion de rompre en visière à l'un, et de déclarer l'autre. La Providence lui envoya Louis.

A peine instruit des bons désirs et de l'histoire du vieux Burat, le jeune vicaire se hâta de prévenir M. de Burgaud.

—Sachons si votre Burat dit vrai, répondit le curé. Je vais écrire à....

La réponse confirma le récit du grognard.

—Je puis donc l'admettre au nombre des fidèles, ce bon vieux! dit Louis plein de joie.

—N'allons pas si vite, reprit M. de Burgaud; nous avons des formalités à remplir.

—Des formalités?

—Oui. Revenez demain après votre déjeuner, s'il vous plaît.

Le lendemain, Louis trouva chez son curé quatre paroissiens honorables, deux fabriciens et deux conseillers municipaux.

—Veuillez nous suivre, monsieur l'abbé, dit le vieux prêtre.

Ils se rendirent tous à l'hospice. La supérieure était prévenue ; elle les reçut dans son parloir particulier.

—Maintenant, dit-elle, je vais chercher Burat.

Elle sortit, et reparut bientôt, suivie de l'invalide ; celui-ci ne comprenait guère pourquoi il était mandé. Il demeura interdit à la vue des personnes qui l'attendaient.

—Bonjour, Burat, dit M. de Burgaud souriant de sa surprise. Nous sommes ici à votre intention; mais ne vous effrayez pas.

—Je vous remercie bien, monsieur le curé. Il n'y a pas d'obstacle, donc ?

—Pour quoi ?

—Pour ce que je désire ? M. l'abbé vous a instruit... Voyez-vous, messieurs, ajouta-t-il en se tournant du côté des témoins, voyez-vous, j'ai fait une chienne de faute qui me pèse là...

—Quelle faute ? demanda un des conseillers.

—Parlez-nous avec toute franchise, Burat, dit M. de Burgaud.

—C'est difficile à confesser, cela, reprit le vieux militaire ; moi, soldat de l'Empereur, j'ai déserté

mon drapeau; j'ai tremblé devant quelques centaines de gueux... Oh! mais!.. ils sont le diable incarné!.. Si vous saviez quelle haine!. C'est égal, je ne m'excuse pas; une lâcheté, ça flétrit un homme... J'avais embrassé de bon cœur et librement la religion catholique, je devais lui rester fidèle. Que m'importaient les mauvais regards de ces gens-là?

—Il veut parler des protestants, fit observer la supérieure.

—Tout juste, continua Burat. Eh bien! il fallait braver cela comme la mitraille, c'était très-simple.. Lâche coquin, va! Je ne sais quel vertige me prit.. Je n'ai plus remis les pieds dans leur temple, depuis mon changement; mais, à mon retour, je me suis conduit comme une brute, leur laissant croire que j'étais encore de leur bataillon. Les monstres m'envoient chaque semaine leur damné Lucifer...

—Le ministre, traduisit la supérieure.

—Il vient, ici, dans l'hospice, comprenez-vous pareille chose? reprit Burat.

—Ses visites vous déplaisent? demanda le curé.

—Morbleu! n'était madame la supérieure qui me défend de bouger, par prudence, dit-elle, je lui

flanquerais ma béquille sur le dos, allez ! Est-ce que c'est des prêtres, ces hommes-là ?

—Ainsi donc, reprit M. de Burgaud, vous êtes catholique ; vous désirez reprendre l'exercice de votre foi, et rompre avec le ministre protestant ?

—Oui, oui, oui, dit énergiquement Burat.

—Nous pouvons dresser le rapport, messieurs, ajouta le curé.

—Et nous le signerons en sûreté de conscience, répondirent les témoins.

Burat revint à Dieu avec effusion de cœur. La supérieure jugea qu'il était temps de débarrasser un aussi fervent catholique des banales exhortations du ministre luthérien. A la première visite de celui-ci, elle exposa nettement la situation. Le ministre blêmit.

—Qu'est-ce à dire ? répliqua-t-il. Me défendez-vous de voir un membre de mon Église ?

—Burat ne vous appartient plus. Il est catholique depuis trente ans.

—Me défendez-vous de le voir ? insista le ministre.

—Voyez-le en qualité d'ami, monsieur, je vous accompagnerai.

—Vous m'accompagnerez ?

—Sans doute; nous avons laissé à Burat liberté entière de choisir sa foi; aujourd'hui, sa détermination formelle est prise. Pour son repos et sa dignité, je dois m'interposer entre sa conscience et vos reproches.

—Parlez-vous sérieusement, madame?

—Oui, monsieur.

—C'est bien, vous pouvez me suivre.

Il fit quelques pas vers la salle des infirmes, puis s'arrêta court.

—Non, dit-il; je prendrai d'autres mesures.

Il sortit furieux.

A quelques jours de là, le maire de C. montrait au curé de Saint-Eustache une lettre du préfet réclamant contre le fait de la conversion de Burat et du ministre expulsé.

Le haut fonctionnaire demandait l'examen de ces deux actes par une commission formée au sein du conseil municipal.

M. de Burgaud lut cette missive impérieuse et sèche, puis regarda par-dessus ses lunettes M. le maire de C..

— Eh bien? fit celui-ci.

— Liberté de conscience! repartit le curé.

— Êtes-vous en règle? demanda le magistrat.

— Organisez votre commission, répliqua M. de Burgaud, j'ai dans mon secrétaire un petit procès-verbal que je vous donnerai.

Grâce à la signature des quatre témoins, la commission se déclara satisfaite.

— N'avais-je pas raison de remplir quelques formalités ? disait le curé de Saint-Eustache à son vicaire.

Louis, croyant l'affaire définitivement jugée, préparait avec bonheur ses conférences. Il avait cependant quelque sujet d'inquiétude pour Étienne.

Celui-ci reçut, au confessionnal, une longue lettre dont il parcourut à peine les premières lignes.

C'était une déclaration d'amour.

Le soir, comme il se préparait à la tordre pour allumer une cigarette, un sourire effleura ses lèvres. Au lieu de présenter à la flamme l'épître parfumée, il la tendit à Louis.

— Lisez ce poulet, dit-il.

Louis regarda les quatre pages couvertes d'écriture féminine, puis chercha la signature.

— Savez-vous d'où il vient ? demanda-t-il.

— Non, sur ma parole. A quoi bon m'en

instruire sitôt, si je dois recevoir la couvée entière ?

Louis ne laissa pas une ligne à parcourir.

—Est-ce joli ? ajouta Étienne.

—C'est effrayant, répondit son confrère.

—Hum ! fit le jeune prêtre avec insouciance.

L'épître était de madame de Léris.

L'ex-duchesse avait adressé à M. de Burgaud, pour ses vicaires et pour lui, une invitation des plus pressantes. Elle exigeait la journée entière. Le rendez-vous était à la campagne. Il devait s'effectuer le lendemain du jour où Louis donnait sa première conférence.

Le lecteur nous permettra de reproduire l'analyse de ce spirituel entretien.

Le jeune vicaire exposa son plan, résumé sous ce titre : *Études contemporaines*. Il examina la physionomie générale du siècle, ses œuvres, ses progrès, ses tendances et ses doctrines. Il s'arrêta, pour la considérer, devant cette chose vague que l'on nomme la *religion de l'avenir*.

« Elle sera la forme la plus élevée du progrès, sa fille et sa couronne, dit-il.—Ses adeptes veulent nous la définir ainsi, et leur définition paraît brillante de promesses. C'est un miroir concentrique

dirigé sur les yeux du vulgaire, afin de l'éblouir.

« Malgré l'éclat de leur soleil factice, il est possible d'aborder et de disséquer le monde intellectuel et moral des *hommes modernes*.

« Il serait pourtant difficile de signaler un plan souverain. L'erreur, je me trompe, la science d'aujourd'hui, ne vise pas à l'unité ; chez elle abondent les systèmes. Nous aurons beaucoup à dire et à rire, à propos de chacun d'eux.

« Les savants jugent qu'il est indifférent de s'attacher à l'un ou à l'autre ; ils se dispensent même de rester fidèles à aucun Le genre adopté est de les fréquenter un peu tous, et de montrer une préférence, non pas un choix définitif. Les savants font preuve, en cela, de sens commun. Leurs nombreux systèmes sont des routes d'aspects différents, qui les mènent toutes au même but.

« Que Dieu existe ou n'existe pas, qu'il se nomme le bien ou le mal, qu'il soit personnel et immobile, ou en évolution dans la nature, — indépendant ou lié par sa substance à l'humanité, et perfectible en elle; — que l'âme se trouve distincte de la matière, comme principe actif émané de la force motrice qui a mis le monde en travail, — ou

qu'elle provienne de l'harmonie des organes, pure combinaison des éléments vitaux ; — qu'elle cesse avec le mécanisme dont elle résulte, —qu'elle retourne, ferment chétif, à l'immense levain d'être et de mouvement d'où s'échappe l'existence universelle; — qu'elle doive revivre indéfiniment, sous diverses manifestations extérieures, — en un mot, quel que soit l'échafaudage de suppositions, il aboutit à la négation de la suprême Intelligence et de la suprême Justice; il efface la vie future du livre de nos croyances, et compromet singulièrement le mandat de la conscience humaine.

« Cela revient à l'émancipation des instincts mauvais.

« Il a fallu les catastrophes de l'ancien monde, sa rédemption par la Croix, symbole d'humiliation et de douleur, pour établir que le bonheur de l'homme n'est pas attaché aux satisfactions passagères ; il a fallu l'expérience de dix-huit siècles, le témoignage des générations après celui de la parole divine.

« C'est que la soif de jouir est la plus vivace des passions humaines. Ceux qu'elle possède voudraient la faire adorer. Ils inventent la *religion de l'avenir*, le retour aux fanges du passé, comme

les Hébreux, nourris d'un pain surnaturel, rêvaient de retrouver la grossière abondance de l'Égypte.

« Cette religion, que l'on dit si neuve, a toujours eu des apôtres, un sacerdoce opposé au sacerdoce catholique, une mission contraire à celle de la Révélation.

« Le christianisme dit à l'homme :

«—Ton Dieu est infini, tout-puissant, juste, miséricordieux, éternel ; tu es né de lui, racheté par lui ; ton âme est immortelle, Dieu l'a faite pour la vérité et la charité. De peur qu'elle ne s'égare, il lui a donné une loi infaillible et consolante. Suis cette loi, tu seras bon, et si tu as souffert dans ce monde, une éternité de bonheur te récompensera; ton Dieu glorifie la vertu et châtie rigoureusement le vice.

« La religion savante répond : — Dieu est une supposition... douteuse... A quoi bon s'en préoccuper ? Admettons la seule vérité palpable. Savons-nous ce qui est au delà du tombeau ? La vie de l'homme est si courte ! faisons-la heureuse ! — On parle de notre âme. — C'est encore une supposition. Notre corps, au contraire, est une réalité bien visible : donnons-lui le sceptre.

« Imaginez, messieurs, l'humanité partagée

entre ces deux doctrines. — De quel côté serait la dignité et le progrès? De quel côté la décadence?

« Nous, catholiques, nous voulons édifier et maintenir; nos adversaires cherchent à saper notre œuvre pour aboutir à des catastrophes.

« Notre force est la conviction; l'intérêt, leur mobile.

« Ils se font une réputation d'esprits supérieurs; ils vendent cher leurs blasphèmes... et quelle tentation plus irrésistible que celle d'acheter des rentes!

« La *religion de l'avenir* a sa propagande dans les journaux.

« Nous ferons le procès des feuilles parisiennes. Nous verrons leurs points de contact, leurs dissidences apparentes, l'*Histoire de leurs variations*... Et vous apprendrez combien un grand journal est un monument respectable, les journaux catholiques mis à part.

« Après les journalistes, se présentent les romanciers... Oh! ceux-là sont d'un parfait accord. Dispensés de se donner *une nuance* politique, ils tombent dans l'uniformité absolue; c'est à ne pas les distinguer les uns des autres. Si... On peut les

diviser en deux catégories : — Les gentlemen et les bohémiens.

« Le bohémien s'intitule *artiste ;* il est négligé, débraillé, hardi, tranchant; il manie la plume comme l'épée, — à grands coups d'habitude; il affiche un air guilleret qui ne ressemble ni à l'ironie, ni à la gaieté franche, mais tient du sarcasme et de l'aberration d'esprit. D'autres fois, se recueillant pour entrer en violence, le bohémien commence une course échevelée à travers les crimes et les sanglants désespoirs. A ses heures douces, il affecte de se montrer poëte, s'assoit sur l'herbe et cueille des marguerites. Le tout fait un personnage extrêmement singulier.

« Le gentleman, plus à la mode, peigne et parfume sa phrase. Il est élégant, rêveur, sentimental, ami du boudoir, des longues descriptions et des femmes incomprises.

« Quant au fond, ne cherchez pas de différence; on retrouve la même tendance dans l'œuvre du sabreur et dans celle du dandy : la souveraineté de la passion, revêtue d'une enluminure de religiosité

« MM. les romanciers se font gloire d'appartenir à la philosophie moderne, d'en être les

échos, pour la commodité des esprits médiocres.. Ils sèment abondamment les preuves de leur affiliation, par exemple le parti pris contre le catholicisme.

« Ils ont des habitudes... J'en cite une : — l'absurdité.

« Ils avancent des thèses pareilles à celle-ci :— les couvents ont le droit d'exister, puisque les citoyens sont libres de choisir leur manière de vivre. On accuse les religieux d'être oisifs, ils ne le sont pas : l'emploi de leur temps est réglé d'une façon qui ne laisse rien à la paresse. On ne peut les taxer d'inutilité, puisque le plus grand nombre a pour but un bien direct et matériel produit dans la société. Quelques-uns sont voués à la contemplation ; mais une pensée de dévouement les inspire, dont il faut leur tenir compte. Ils prient pour leurs frères. D'ailleurs, la contemplation, toute seule, est si grande, et rehausse tellement la dignité de l'âme, que l'on doit admirer plutôt que blâmer ceux qui fuient les distractions du monde pour se livrer à ce sublime exercice.

« Voilà, en substance, une complète apologie des ordres religieux.. Cependant, écoutez ; — l'auteur conclut carrément par cette affirmation :

— L'existence des couvents, dans notre siècle, est un anachronisme.

« —Pourquoi? Sondez le problème...

« Les romanciers possèdent un moule unique où chacun d'eux coule ses héros.

« Le héros sort avec des cheveux noirs ou des boucles blondes... Pas de variante, après cette inévitable alternative.

« On n'a pas encore adopté les cheveux rouges.

« Le héros doute de Dieu et se révolte contre le sort. Il procède par coups de théâtre, et commet quelques petits crimes, de fait ou d'intention. Il est très-reçu, aujourd'hui, de lui donner l'amour de la nature, de lui inspirer un langage mystique à ce propos, et de l'occuper à collectionner des herbes, des insectes ou des cailloux.

« Le héros médite sur les anfractuosités d'un ravin, trouve des coquillages pétrifiés au sommet d'une colline, et dit d'un air recueilli et triomphant : —La science !

« De tels mots jettent de la poudre aux yeux des vulgaires humains !

« Nous prendrons, l'une après l'autre, les illustrations bohémiennes et les célébrités de bon ton pour scruter leur gloire trompeuse, et constater

leur valeur réelle, en examinant le mérite littéraire et la moralité de leur œuvre. Nous ferons de la critique sincère. Je compte, par ce moyen, détruire bien des admirations déplacées.

« Il sera curieux d'interroger, après l'auteur, ce qu'il nomme *sa création*. Nous exhumerons les *héros oubliés*; nous en formerons une série précieuse; nous pourrons même les numéroter suivant leur pauvre degré d'originalité, ou dans le simple but de les distinguer entre eux. Vous verrez comme ces pantins se ressemblent, dépouillés de leurs accessoires, et comme ils se soutiennent faiblement sur leurs jambes mal soudées. La forte inspiration du vrai produit seule des créations vivantes. Le sophisme asphyxie ce qu'il fait naître.

« Choisissez le héros le *mieux réussi*, supposez-le exposé à l'air libre, au contact de la vie réelle : Il mourra phthisique, ou finira à Charenton.

« Vous ausculterez tour à tour ces beaux personnages d'invention, qui peut-être vous ont semblé adorables ; vous constaterez leur organisation maladive. Pour ma part, j'essayerai d'exhiber leur côté ridicule.. Et si l'un de vous juge à propos d'apporter la marotte et l'habit bariolé, on me dira

si je dois présenter ces insignes à l'être fictif, ou à son auteur.

« Et vous comprendrez, messieurs, que, même pour écrire un *bon roman*, il faut une bonne logique et des principes droits. Loin de vous laisser déconcerter par l'arrogance et la gloriole d'une littérature qui vous égare et vous humilie, vous serez fiers d'appartenir à Dieu, à la vérité, au bien, — par le catholicisme ! »

Louis reçut le prix de son zèle. Son auditoire lui manifesta une approbation qui tenait de l'enthousiasme. C'était le parfum de son action chrétienne. La piqûre de l'épine était réservée au lendemain.

CHAPITRE XI

A chacun son tour

Avant de se rendre à la maison de campagne de M. Guinard, M. de Burgaud parut chez ses deux vicaires. Il était soucieux.

—Qu'avez-vous dit, hier au soir ? demanda-t-il à Louis.

—Des choses belles et utiles, s'écria Étienne.

—Vous avez trop bien parlé, sans doute, reprit M. de Burgaud, puisque vous avez froissé quelqu'un. Votre conférence finissait à peine, qu'un rapport alarmant parvenait à l'évêché. Monseigneur m'a fait appeler aussitôt. Je vous ai défendu de mon mieux, mais Sa Grandeur paraissait mal convaincue, et vous taxait d'imprudence. Je

ne pouvais guère lui opposer que ma bonne opinion sur vous, je manquais de preuves. Sans doute, vous aurez une explication directe. Préparez les moyens de vous disculper.

—Que Monseigneur interroge les auditeurs intelligents, répliqua M. de Valence.

—Je lui apporterai ma conférence écrite, dit Louis.

—L'avez-vous ? demanda le curé.

—Non, je l'improviserai de nouveau. Je suis certain d'en reproduire fidèlement le sens et la portée.

—Monseigneur m'a parlé aussi du vieux Burat.

—Encore! s'écria le marquis.

—Ah ! vous ignorez la conclusion de cette affaire, ajouta M. de Burgaud. La voici. Je vous la conte, non sans éprouver une certaine confusion qui ne m'est pas tout à fait personnelle. Le pasteur de Burat, forcé d'abandonner son ouaille indocile, a voulu exiger des excuses.

—De vous, monsieur le curé?

—De Louis! s'écrièrent ensemble les deux jeunes prêtres.

—Non... Sa Révérence luthérienne choisissait

pour victime madame la supérieure des sœurs de l'hôpital.

—Il demandait des excuses à une femme ! à une fille de Saint-Vincent de Paul ! reprit le marquis. Cet homme n'a pas la première notion du savoir-vivre... Ils sont chevaleresques, les ministres protestants !.. Vous avez fait une réponse foudroyante, monsieur le curé ?

—Comme vous y allez ! Du reste, *Sa Révérence* ne s'est pas adressée à moi.

—A qui donc ?

—A M. le préfet.

—Et le préfet vous a transmis sa requête?

—Sans scrupule, et bien apostillée.

Il se fit un silence. Les deux jeunes prêtres échangèrent un regard aussi expressif qu'un long discours.

—Je suis de votre avis, reprit M. de Burgaud qui les avait compris ; mais une chose me console : c'est d'avoir respectueusement communiqué à M. le préfet le refus indigné de la supérieure, et de compter sur l'approbation de notre évêque. Sa Grandeur me recommandait hier au soir de mépriser la petite guerre *du ministre en courroux.*

—Vous parlez de Sa Grandeur? dit une voix joyeuse.

Hector de Villeneuve entrait.

—Ah! monsieur le curé, s'écria-t-il, j'ai sauvé votre vicaire! Mon cher Louis, pendant que votre éloquente parole faisait vibrer tant de jeunes cœurs à l'unisson de votre cœur, deux pauvres âmes s'emplissaient de fiel. La libre pensée avait envoyé ses argus. Je remarquai, au fond de votre auditoire, deux individus qui se dissimulaient. C'était un piètre faiseur de piètres articles pour le journal de la ville, et un employé de je ne sais quelle maison de commerce. Leur physionomie inquisiteuse et confuse m'éclaira. J'avais un carnet, j'analysai votre discours. Muni de cette arme défensive, je continuai de plus belle, après la conférence, mon rôle de caniche. Il me fut prouvé que le journaliste et le négociant répandaient leur venin. — Plusieurs groupes de causeurs se mirent en émoi... J'aperçus des allées et venues vers la préfecture, du côté de l'évêché... M. le curé de Saint-Eustache lui-même eut sa part du trouble général.. J'entrai chez Monseigneur... — Mon pauvre Louis, vous étiez abîmé. Sa Grandeur ajoutait un peu foi aux calomnies, et vous préparait une semonce. Elle

désira entendre immédiatement le résumé de votre conférence. Ma lecture achevée : — Bien ! très-bien ! s'est écrié le prélat. Que je vous sais bon gré, monsieur de Villeneuve ! Sur de faux rapports, j'allais mortifier ce cher enfant... Merci, Hector, vous avez épargné une faute à votre évêque. Dites à l'abbé Féret que je suis content de lui. Je l'attends pour l'embrasser.

— Mais quels rapports avait-on faits ? demanda Étienne.

—Je puis vous en donner la mesure, dit M. de Villeneuve.

Il tira de sa poche l'*Écho de C..*, et mit sous les yeux d'Étienne l'entre-filet suivant :

« Hier au soir, un événement singulier mettait notre ville en mouvement. MM. les vicaires de la paroisse Saint-Eustache ont fait de leur domicile *une sorte de forum; sans prendre avis de l'autorité*, ils ont organisé chez eux des réunions de jeunes gens. Ils appellent cela donner des conférences. L'un d'eux a parlé, hier au soir. Nous publierions volontiers l'analyse de son discours ; mais il faudrait reproduire des attaques si violentes et si directes, des idées tellement subversives de l'ordre public, qu'il en résulterait du scandale. Il nous

semble prudent de ne pas ajouter à celui d'hier.

« Nous espérons que l'autorité interviendra, pour satisfaire la conscience publique indignée, et rassurer les honnêtes gens qui ne vont pas à confesse. »

Hector de Villeneuve était au nombre des invités de madame Guinard. En arrivant chez l'ex-duchesse, il fit circuler le journal qui portait le perfide entre-filet. Comme l'on admirait l'*art* du journaliste, et sa vertueuse indignation, le brave Hector entraîna Louis loin des causeurs.

— La duchesse est bien belle, aujourd'hui, dit-il en regardant le jeune prêtre dans les yeux.

Madame de Léris avait une grande taille, de grands traits, l'air et peut-être les façons d'une Cornélie; mais, dans son aisance un peu brusque, on retrouvait la simplicité de la grande dame; la passion vibrait dans sa parole brève, et l'esprit rayonnait dans ses yeux noirs.

Ce jour-là, sa toilette éblouissait, sa physionomie avait un éclat surprenant de vivacité et de jeunesse.

—Elle paraît joyeuse, remarqua Louis.

—Beaucoup trop. Son regard dévore, lorsqu'il tombe sur Étienne.

—Je l'ai remarqué.

—Si vous l'avez remarqué, je vous trouve bien calme. Cette femme est dangereuse, croyez-moi, dangereuse par sa hardiesse. Elle se déclarera avant ce soir.

—Elle l'a déjà fait, pensa Louis.

Mais il se contenta de répondre :

—Osera-t-elle?

—Vous verrez, dit le jeune homme.

Après le repas, qui fut splendide, madame de Léris trouva le moyen de disperser ses invités, soit au jeu, soit à la danse ou à la promenade.

Étienne, occupé à lire, demeura seul avec la duchesse.

—Monsieur le marquis, lui dit-elle, me voilà chargée de vous distraire, puisque tout le monde nous quitte. Venez avec moi, je vous montrerai la galerie de tableaux que m'a laissée M. le duc de G.., dont je suis l'héritière.

Étienne se leva, disposé à la suivre. Comme elle se hâtait de sortir la première, Hector entra.

—Mon cher Étienne, dit-il, votre curé vous réclame pour faire sa partie.

Madame de Léris se retourna, le visage enflammé.

Étienne s'excusa, et suivit le jeune homme.

—Venez donc respirer le grand air, ajouta celui-ci, et remerciez-moi de vous avoir délivré.

Ils allèrent au fond du jardin, où Louis promenait ses réflexions philosophiques sur la bile des libres penseurs journalistes.

La campagne, dépouillée par l'hiver, avait encore toute sa nudité; mais la journée était tiède et belle. De nombreux massifs d'arbustes à feuille persistante faisaient illusion. Le gazon poussait dans les allées. Nos trois amis s'assirent sur la pelouse, comme au printemps.

Étienne causa sans préoccupation. Les deux autres tendaient l'oreille à un bruit qui n'arrivait pas.

Enfin, un mouvement se fit dans l'allée voisine. Malgré le calme profond de l'air, un massif venait de s'agiter.

M. de Villeneuve et Louis se regardèrent.

—Dites-moi votre opinion sur madame de Léris, Étienne? fit brusquement le jeune homme.

—Quelle étrange curiosité?

—J'en conviens. Pardonnez-lui ce qu'elle a de déplacé. Hésitez-vous à répondre?

—Oui.. Mon opinion n'est pas flatteuse.

—Écoutez donc, Louis?

— J'écoute.

—Dieu me préserve d'un jugement peu charitable, reprit M. de Valence. Madame Guinard agace mes nerfs; je n'aime ni sa fierté, ni le sans-façon et la rondeur dont elle abuse. Toutes réserves faites en faveur de la vérité que j'ignore, l'ex-duchesse me paraît sans principes, et surtout sans cœur; défaut hideux qui, selon moi, enlaidit les plus belles formes extérieures.

— Lui accorderez-vous les agréments physiques?

—Non. D'abord, elle n'est plus jeune. Et puis, cher Hector, habituez-vous à chercher dans la beauté d'une femme le reflet plus ou moins sensible de ses qualités morales. Avec cette précaution, bien des regards touchants vous inspireront du mépris, bien des sourires enchanteurs éveilleront votre pitié.

—Je pratiquerai ce système, dit le jeune homme.

Il se leva, et passa rapidement dans l'allée voisine.

Madame de Léris était à deux pas des causeurs, appuyée contre un buisson de houx, pâle comme

une agonisante. Les feuilles épineuses de l'arbuste ensanglantaient ses mains ; elle ne sentait pas leur piqûre. M. de Villeneuve s'éloigna sans qu'elle l'eût aperçu.

L'ex-duchesse n'envoya plus de poulets ni d'invitations. Elle rêva aux moyens de se venger.

De son côté, M. le préfet de C... désirait mystifier son évêque. Il avait pris la peine de dénoncer personnellement l'étrange conduite et l'outrecuidante doctrine de MM. les vicaires de Saint-Eustache. Le prélat défendit vertement les abbés et leur doctrine. Il refusa net d'interdire les conférences, et lança une allusion railleuse à l'intervention de l'autorité civile dans une affaire de conscience. Le haut fonctionnaire aborda carrément la question effleurée par l'évêque.

—Je dois garantir l'indépendance du ministre luthérien autant que celle du prêtre catholique, dit-il.

—Bah! répondit Sa Grandeur, votre révérend malotru vous a fait commettre une impolitesse. Il fallait jeter sa lettre au feu. L'homme public, en vous, n'aurait osé condamner ce charmant méfait de l'homme du monde.

Le préfet se retira humilié. Il ne pouvait sup-

primer officiellement les conférences, le carême venait de les interrompre; mais il se promit de contrecarrer son évêque aussi souvent que l'occasion s'en présenterait.

Après le carême, Louis songeait à reprendre ses conférences. La libre pensée organisa une contre-partie, laquelle fut annoncée bruyamment.

Elle s'intitulait : — *Cours de philosophie moderne.*

— Ce sera un cours de sottises, disait Hector.

Il assista à l'ouverture, et voici son compte rendu.

« Une salle de l'hôtel de ville.

« Peu de lumière, peu d'honnêtes gens; une centaine de physionomies barbues; une masse de chapeaux sur la tête... des maintiens d'Amérique... des odeurs... Pouah!... Des cigares allumés. Quelques poissardes curieuses, le poing sur la hanche...; des infirmes et des gamins.

« Dans le fond, une large table. Sur cette table, un homme ayant une chaise derrière lui, devant lui un bureau, une chandelle et des livres. Cet homme est vêtu de noir, pâle, chauve, timide. Il joue son rôle en pauvre acteur. Il n'est ni sûr de sa mémoire, ni content de sa rétribution.

« Le voilà qui commence.

« Il récite.

« Bon... voici une phrase tronquée... Mon Dieu! Ses yeux s'écarquillent... Le malheureux se trouble, il s'arrête.

« L'auditoire reste en souffrance.

« Ah! un bambin monte sur la table.. Il tient un livre ouvert, et le présente à l'orateur.

« —Tenez, monsieur, dit-il, continuez.

« On rit.

« L'orateur s'éclipse.

« Un grand gandin le remplace. Il a bagues et chaîne d'or; il appartient au négoce.

« —Messieurs, crie-t-il, rendons hommage à Voltaire. Vive toujours Voltaire, notre Dieu!

« —Je n'aime pas maître Arouet! répond quelqu'un.

« Le gandin s'élance vers son contradicteur. On se prend au collet.

« Je m'approche... C'étaient deux personnages de la *même farine*, compères de l'orateur empêché.

« Un sergent de ville vient séparer les boxeurs et dresser procès-verbal. La farce est finie. On interdira les réunions publiques. »

Hector eut raison. Afin d'éviter le scandale,

l'autorité réduisit les conférences profanes et religieuses à des lectures faites, par un professeur du collége, dans une salle du collége. Ceci tomba de soi-même.

Autre chose :

La Congrégation des jeunes filles se soutenait. Le cours de philosophie arrêté l'aperçut debout, calme et active.

—Attends! s'écria-t-il, les poings fermés.

Ces mauvais garçons, dociles instruments d'une volonté étrangère, s'étaient passionnés pour leur rôle, et dépassaient la consigne.

Ils rimèrent une douzaine de strophes infectes, mirent des placards, inventèrent des anecdotes... Quelques jeunes filles désignées par eux feignirent une indiscrétion ou des réticences qui sentaient le gain. La ville entière fut scandalisée.

Les jeunes personnes de la bourgeoisie désertèrent l'association.

M. de Burgaud se vit très-embarrassé.

—Il est urgent de revenir à l'organisation première, pensait-il, et, pour cela, je dois changer le directeur.

Monseigneur appela Étienne.

—Vous êtes aussi malheureux que votre ami,

lui dit-il; mais vous ne savez pas encore tout. Voyez ce que l'on m'envoie.

L'évêque fit lire au jeune prêtre une lettre anonyme ainsi conçue :

« Monseigneur,

« Je trouve, dans le portefeuille de ma fille de chambre, une liasse de minutes qui semblent justifier les bruits répandus, en ce moment, dans la ville.

« Je crois devoir soumettre cette correspondance au jugement de Votre Grandeur.

« Une catholique fidèle,

« X. »

Les brouillons soumis à Monseigneur s'adressaient à M. le marquis É. de V. à Saint-Eustache. Ils étaient signés : *Catherine* — et pullulaient de mots tendres autant que de fautes d'orthographe. L'écriture et le style pouvaient faire honneur à une femme de chambre. Chacun de ces billets doux semblait répondre à une lettre d'Étienne; tous compromettaient gravement le jeune abbé.

L'évêque lui ordonna d'en prendre connaissance.

—C'est une accusation diabolique, dit le prélat; j'en souffre pour vous.

Étienne semblait prêt à défaillir.

—Il faut céder à l'orage, reprit Sa Grandeur; je vous donnerai une cure.

Louis désirait également quitter C. Un événement triste réalisa ce vœu. Le curé de Mouloir tomba dangereusement malade.

—Allez auprès de votre parent, dit Monseigneur à Louis. Portez-lui ma bénédiction et mon baiser de paix. S'il le veut bien, vous lui succéderez.

TROISIÈME PARTIE

LE CURÉ — MINISTÈRE DES CAMPAGNES

CHAPITRE PREMIER

Deux installations.

Louis, triste de cœur et de visage, monta de grand matin dans la diligence qui devait le conduire à Mouloir. Le printemps commençait ; le soleil se montrait à peine à l'horizon ; ses rayons naissants faisaient disparaître une légère couche de brouillard qui avait noyé, pendant la nuit, la clareté des étoiles. L'aspect du ciel promettait une journée sans nuages ; les parfums et l'harmonie emplissaient l'air ; la campagne, à demi vêtue de feuillage, avait un charme de jeunesse et de fraîcheur plus doux que la richesse de l'épanouissement complet.

Louis livrait son âme aux impressions de ce spectacle. Séparé de son ami, appelé au lit de mort de son second père, meurtri par la déception, les pensées fortifiantes qu'inspire la contemplation de la nature, où Dieu rayonne, tempéraient l'amertume de sa douleur. Ils se disposait à la résignation, se promettait de persévérer dans sa voie de zèle et de courage, de ne rien sacrifier à l'opinion vulgaire, ni la rigueur de ses principes, ni l'extrême délicatesse de son culte pour le bien.

Vers le milieu du jour, la diligence le déposa devant le presbytère de Mouloir.

Un vieillard sortit à la rencontre du jeune prêtre. Louis reconnut M. Favenc.

La contenance du docteur était abattue. Il regarda le jeune abbé sans mettre dans ses yeux l'expression de raillerie et de finesse qu'ils avaient toujours.

—Monsieur, me reconnaissez-vous? demanda-t-il.

—Oui, monsieur le docteur. Je me félicite de vous trouver auprès du cher malade.

—Hélas! fit le médecin.

Louis, qui passait le seuil du presbytère, chancela. Le docteur lui prit la main.

—Du courage, dit-il. Vous êtes jeune, et je suis vieux; cependant, je porte ma douleur.

Puis, s'arrêtant devant le jeune homme et baissant la voix :

—Je lui ai donné la dernière joie qu'il espérait, poursuivit-il; mon matérialisme est devenu la foi catholique.

Après cet aveu, le docteur se dirigea rapidement vers la chambre du malade.

Cette chambre était ouverte au soleil et aux visiteurs attristés et recueillis qui se succédaient presque sans interruption.

Au chevet du mourant se tenait Henri de Haute-Combe, absorbé par un morne chagrin, n'ayant plus que la faculté d'entendre les gémissements du vieux prêtre et de lui prodiguer mille soins.

Accablé par la fièvre, le curé avait de rares intervalles calmes et lucides. Il les passait à bénir, à prier, à relever le courage de ses amis. Il eut pour son cousin des effusions touchantes.

—Tu es le fils de mon cœur, Louis, disait-il. Plus heureux que bien des pères selon la nature, je t'ai donné ma foi, je te laisse mon sacerdoce et l'amour de Dieu... le seul qui ne trompe jamais...

Louis, tu seras fidèle... J'ai su tes épreuves. Te voilà marqué du signe royal de la Croix, le sceau des prédestinés... Je te recommande ton frère d'adoption... Le voilà.

Il désignait Henri.

—C'est un fervent catholique. Enseigne-lui à devenir un homme fort. Louis, je t'ai fait mon héritier. Tu dépouilleras ma correspondance; tu liras mes manuscrits, afin de détruire et de conserver suivant ta bonne inspiration.

Le digne curé passa de ce monde à l'autre deux jours après l'arrivée de Louis. Ses paroissiens, émus par sa mort, témoignèrent à ses funérailles autant ou plus de curiosité que de regrets. Les vieillards, néanmoins, semblaient porter un deuil sérieux. Le jeune prêtre s'imagina voir deux manifestations opposées, une de l'esprit ancien qui unissait fortement le curé à son peuple. l'autre de l'esprit nouveau qui les sépare de jour en jour davantage.

Le docteur Favenc retourna chez lui entièrement détaché des erreurs et des misères terrestres.

Henri de Haute-Combe menait une existence mécanique. Son âme paraissait avoir accompagné

l'âme de son ami par delà notre sphère et ne pas se décider à revenir.

—Occupez-vous de ce garçon, monsieur l'abbé, dit le docteur en partant ; il en vaut certainement la peine. Comment vous peindre l'affection qu'il a témoignée à votre cousin ? Il m'extasiait. Tant de cœur suppose beaucoup d'intelligence. Vérifiez.

Louis fut nommé curé de Mouloir. Son nouveau titre lui inspira une ardeur nouvelle. Toutefois, lorsqu'il sondait son cœur, il trouvait au fond des velléités de découragement qui lui paraissaient être le pressentiment des mécomptes à venir.

Il visita sa paroisse.

Partout la trace du pasteur vigilant se montra imprimée, en dépit des *oppositions civilisatrices*. La population de Mouloir était encore une population religieuse. Rassuré sur ce point, Louis se mit avec zèle à sa tâche.

Étienne aussi venait de s'installer. Il était curé de Morneval. Voici ce qu'il écrivait à son confrère :

« Le monde nous a séparés, mon ami, séparés par la distance ; mais de cœur, comme je suis à vous et avec vous ! Le même toit ne réunira plus jamais nos deux existences... nous pouvons seulement rêver un voisinage *moins lointain*.

« Cependant, Louis, je me sens déjà pris d'affection pour ma paroisse. Je voudrais lui faire un peu de bien avant de la quitter. Elle est vaste et maussade : c'est une rude fille, mais c'est une fille aimée; elle a droit de primogéniture, et je me laisse envahir par le bonheur de l'aimer sans rien attendre d'elle.

« Voulez-vous une description? Je n'en sais faire qu'à grands traits. Voici donc la physionomie générale.

« Une vallée interminable, étroite et solitaire, digne de son nom : Morneval. Le Daron, sorte de petit torrent plus orgueilleux que terrible, parcourt ses sinuosités entre deux rangs d'aunes et de frênes. Des chènevières s'étendent sur chaque rive. Des collines couvertes de genêt, de bruyère et de lande s'élèvent à droite et à gauche ; ce paysage est d'une monotonie extrême. On a placé l'église au centre de la vallée, à un endroit où la montagne *fait coude* et laisse un plus grand espace entre sa base et le ruisseau. Hélas ! cette pauvre église, elle fut gothique avant d'être à moitié démolie. Le presbytère et quelques maisons l'entourent.

« Ne vous figurez pas des toits de chaume, s'il

vous plaît ; mes paroissiens savent se bien loger ; tous sont aisés, dans ce morne pays. Les troupeaux font leur richesse et leur abondance n'est pas loin du confortable. Ils ont une pente marquée à l'amour excessif des biens terrestres. Ils connaissent les loteries et les rentes ; plusieurs montrent beaucoup d'habileté dans les opérations de leur commerce. Les plus riches se sont élevé de grandes maisons groupées à l'entour du presbytère. Ces matadors rivalisent de luxe ; l'un dessine son jardin, l'autre se donne un mur de clôture, le troisième un balcon avec balustrade en fonte. Et le presbytère garde son pauvre aspect, son étage unique, ses murailles humides, ses planchers noircis. Comment le serviteur oserait-il se plaindre ? Le Maître est si mal partagé !

« Certainement, Louis, je pourrais faire honte à mes paroissiens, assainir la demeure de mes successeurs, et de mes deniers rebâtir leur église ; mais l'injure serait mortelle pour ces riches paysans, s'ils la comprenaient ; dans le cas contraire, je comblerais de joie leur sordide avarice. Il me semble meilleur de réveiller en eux le sentiment des convenances chrétiennes ; j'espère amplement réussir.

« Vous le voyez, mon ami, j'ai ce qui donne l'intérêt à l'existence, un but. J'ai aussi l'étude.

« Envoyez-moi le plan de vos conférences *avortées*. Je sais vos idées, j'en ferai un livre et nous le publierons.

« Encore une chose, Louis. Votre sœur? Vous aviez l'intention de la prendre avec vous. Qu'est devenu ce projet? »

Le curé de Mouloir à M. le marquis de Valence.

« Oui, cher Étienne, ma sœur est auprès de moi; elle n'y est pas seule; une parente de cœur, l'ancienne servante de ma mère bien-aimée a précédé Gabrielle.

« Mon cousin faisait tenir son ménage par un jeune homme qui vient de se marier, grâce à la petite dot que lui a laissée son maître. Je me demandais avec grand souci comment je parviendrais à le remplacer, lorsqu'un jour une vieille femme entra dans ma chambre avec des larmes et des cris de tendresse.

« Je devinai Marion.

« L'excellente créature! C'est pour moi un vrai bonheur de la retrouver. Il me serait difficile de

vous peindre ses transports à la vue de Gabrielle. Aujourd'hui, comme autrefois, ma sœur jouira des bénéfices de la prédilection. Dieu en soit béni !

« Avant de mourir, mon cousin a désiré embrasser Gabrielle. J'allai moi-même la chercher à son couvent. Je lui apparaissais pour la première fois sous l'habit ecclésiastique. Elle se montra émue. Je l'étais, moi, plus que je ne saurais dire. L'état de notre bienfaiteur lui causait un chagrin réel. Leur entrevue fut silencieuse. Gabrielle pleurait. Mon cousin la regarda longtemps avec une expression douce, triste et pensive que je n'oublierai jamais. Puis, s'adressant à moi et laissant errer sur ses lèvres un sourire délicieusement tendre et paternel :

« —Que je la trouve charmante, Louis, me dit-il.

« Gabrielle est ravissante ! Ce que Dieu lui a donné de beauté suave enchante mes yeux et tourmente ma pensée ! La grâce de l'enveloppe fera-t-elle oublier la supériorité de l'âme ?

« Ma sœur est douce, naïve, quelque peu rêveuse et d'une timidité qui gêne l'expansion. Elle paraît me craindre. Je m'étudie à provoquer en elle la spontanéité, à lui inspirer l'aisance et l'a-

bandon si nécessaire à la vie du cœur. J'atteindrai mon but, car je vois dans ses yeux une vive tendresse pour moi. Il me faut laisser à Gabrielle le temps de s'habituer à ma robe noire. »

Le marquis de Valence au curé de Mouloir.

« Je le sais, que votre sœur est une délicieuse blonde !

« Hector vous a fait l'amitié d'une première visite ; la seconde a été pour l'humble desservant de Morneval. Quelle admiration rapportait le jeune homme !

« Gabrielle, — il dit *Gabrielle*, — est presque grande, simple, gracieuse, harmonieuse, flatteuse à l'œil comme une fleur. On ne peut demeurer froid devant sa beauté candide, si l'on a le moindre sentiment des poésies vivantes ; ce type virginal s'adresse à l'âme.

« Hector me répétait ces choses, et d'autres du même genre, à satiété. — Il aime votre sœur ; mais vous le savez aussi positif que généreux. Il ne se prononcera jamais avant d'avoir conquis son indépendance. Il cherche à se créer une position dans la magistrature, votre sœur pourra être heureuse.

« Louis, me permettrez-vous de me montrer *oncle million* ou *frère héritage*, comme dirait un faiseur de vaudevilles ? »

La paroisse de Mouloir comptait toujours parmi ses membres la famille Germain et la baronne de Saux, chez laquelle résidaient Antoinette et son père.

La douairière était profondément chrétienne ; M. de Saux pratiquait la vieille urbanité, simple et délicate. Malgré sa fierté, Antoinette n'avait pas de morgue ; elle était d'ailleurs partisan déclaré de l'*aristocratie morale*. Avec de telles gens, le nouveau curé pouvait frayer sans crainte. A l'égard de la famille Germain, il avait des précautions à prendre, et s'affermissait dans la résolution de garantir la suprématie du sacerdoce que le millionnaire libre penseur est ordinairement disposé à méconnaître.

Mademoiselle de Raymond commençait à devenir vieille fille, ce qui ne diminuait guère sa coquetterie. Elle essaya de traiter le jeune prêtre en homme dont on a reçu les hommages.

Louis fut incisif.

—Quelle chance de vous avoir pour mon curé!

Je serai votre pénitente, vous m'indiquerez les plus agréables moyens de gagner le ciel.

—Cherchez un autre directeur, mademoiselle, répliqua Louis. Si vous me choisissiez, je vous infligerais des pénitences passées de mode.

Déboutée de ses prétentions sur le frère, la coquette chercha à s'emparer de la sœur. Nous verrons plus tard quel sentiment la poussait.

Louis fréquenta peu le château des Germain. En revanche, une véritable intimité s'établit entre lui et M. de Saux. L'érudition immense du baron s'éclairait et se coordonnait à la lumière des connaissances philosophiques du jeune homme. Le vieil incrédule en vint à discuter les vérités chrétiennes qu'il considérait comme trop souvent pulvérisées pour y regarder encore. Le défaut d'examen produisait sa sécurité ; la controverse éveilla le doute et le désir d'arriver à une solution satisfaisante. Avec cette disposition essentielle et son esprit droit, M. de Saux ne pouvait manquer de revenir à Dieu. Aussi Louis Féret cultivait soigneusement l'amitié du vieillard.

Antoinette paraissait heureuse des fréquents rapports de son père et du jeune prêtre. Sa sympathie pour ce dernier était évidente ; mais elle la

laissait deviner plutôt qu'elle ne la manifestait. Louis s'apercevait, d'ailleurs, que la jeune fille était peu disposée à se convertir, et sa répugnance pour les choses de la foi semblait provenir d'une secrète amertume.

Louis se présenta plusieurs fois inutilement chez madame de Haute-Combe. Il trouvait le fils absent, la mère souffrante. Un jour, enfin, comme il se rendait au château de Saux, il rencontra sur la route le jeune homme qui paraissait guetter son passage.

Henri était d'une pâleur extrême. Il aborda le jeune prêtre et lui tendit la main sans parler.

—Je désirais vous voir, monsieur le comte.

—Je le supposais, monsieur l'abbé ; pardonnez-moi de vous avoir fui ; ma conscience était vaincue par ma faiblesse.

—Dites par votre douleur, monsieur le comte. Il est facile de comprendre, en vous regardant, combien vous avez souffert.

— Si vous pouviez apprécier ce que j'ai perdu !

Henri baissa la tête, absorbé un instant par ses souvenirs. Il reprit bientôt :

—Je *lui* ai promis de réparer le passé, d'achever

son œuvre, à *lui*, son œuvre charitable. Je serai fidèle à ma parole, monsieur l'abbé ; vous assisterez, je l'espère, à ma réhabilitation matérielle et morale. J'ai les moyens d'acquérir la science qui élève les hommes, je rétablirai aussi ma fortune. Ce sont là mes engagements. Il me faut un témoin qui les connaisse et juge de ma persévérance contre moi-même et des obstacles qui s'opposeraient à ma réussite. Il me faut un ami qui me dise, comme *il* l'aurait fait : « Maintenant, repose-toi. Je n'en demande pas davantage. » — A demain, monsieur l'abbé ; demain, je vous confierai plus longuement mes travaux et mon espérance.

Le nouveau curé de Mouloir avait trouvé, parmi les manuscrits de son parent, trois cahiers dont l'un portait cette suscription : *Histoire d'Henri ;* l'autre : *Mémoires de mon prédécesseur ;* le troisième : *A Louis.*

Malgré l'intérêt qui s'attachait au jeune comte, ce dernier cahier l'avait emporté sur les deux précédents. Louis lisait et relisait ces pages écrites pour lui par son bienfaiteur. Même après sa rencontre avec M. de Haute-Combe, il ouvrit de préférence le manuscrit vénéré, source de méditations et de regrets.

L'abbé Pierre Féret avait voulu raconter sa vie et dévoiler son âme *au fils de son cœur*. Son récit montrait une nature forte aux prises avec la difficulté, dans la voie pénible du sacerdoce. C'était le chemin du rêve à l'expérience, de l'illusion à la sagesse.

L'abbé Féret avait beaucoup aimé l'Église. Il parlait en ces termes de son ardeur pour les choses de la foi :

« La vérité catholique me passionnait; j'aurais voulu la proclamer à toutes les extrémités du monde. Je m'indignais contre l'indifférence religieuse. Certains livres, certains spectacles m'avaient exagéré les pertes de la foi ; je la croyais plus affaiblie, plus abandonnée. La tentation me venait d'en jeter la faute sur ses ministres. Je me demandais, du moins, s'il n'y avait plus rien à tenter pour éclairer les peuples.

« Mes illusions tombèrent avec la fougue de ma première jeunesse. La fausseté des déclamations sur le dépérissement du catholicisme devint évidente pour moi. J'aperçus ma religion toujours vivante et agissante ; toujours universelle, moins triomphante à l'extérieur, peut-être, mais jetant ses racines plus avant dans les âmes ; dégagée par

degrés des tièdes et des méchants qui souillaient sa doctrine, recrutant ses fidèles dans les régions pures, accomplissant de la sorte, mieux qu'autrefois, le véritable progrès, celui du perfectionnement chrétien. Dès lors, la haine des incrédules me fit pitié. Je pris en horreur l'hypocrisie des respectueux ennemis de l'Église qui mettent leurs calomnies dans un encensoir.

« Il me fut clairement démontré que ma sainte religion n'a qu'un seul ennemi : le vice — dont les auxiliaires sont l'or et les doctrines sensualistes.

« Voilà les uniques persécuteurs du prêtre, ses vrais tyrans, les seuls qui paralysent ses efforts et perdent les âmes.

« Le catholicisme avait jadis un prestige qui arrêtait bien des hardiesses : le pouvoir le protégeait en l'honorant de son adhésion ; *le pouvoir était catholique.* Aussi, le premier soin de l'incrédulité, lasse de ruines et pressée de reconstruire, fut de placer l'athéisme au sommet du nouvel édifice social, de l'y vouloir et de l'y maintenir à tout prix.

« C'est une de nos douleurs de voir la vérité révélée humiliée et mise au rang du mensonge ;

et c'est une des causes qui agissent sur l'orgueil humain pour le détourner de la foi. »

Après cette page triste, voici une lettre d'Étienne.

Morneval, juin 18..

« J'ai reçu votre cahier de notes... C'est un peu en désordre, mais j'y trouve beaucoup de matériaux; je reconstruirai. Le livre pourra même porter votre nom. Je sais votre manière assez pour donner à mon travail une ressemblance des plus filiales. Ne soyez donc pas en souci de votre *premier-né*.

« Hector a passé huit jours avec moi. Nous avons beaucoup étudié, discuté, couru et pêché ensemble. C'était notre joie d'aller au sommet de nos collines grisâtres attendre le lever du soleil, admirer l'effet des brouillards emplissant la vallée. Le soir, dans mon petit jardin, nous avions des heures de causerie délicieuse.

« Plusieurs curés voisins sont venus me voir pendant le séjour d'Hector. Nous en avons visité d'autres. Chacun d'eux a trouvé place dans la

collection de portraits que dessine notre ami. Je puis vous citer le curé de T.

« Il nous arriva de grand matin, mouillé jusqu'à la peau. En passant le Daron sur de grosses pierres placées à distance l'une de l'autre, il était tombé de son long dans le petit torrent.

« —Ce n'est rien, disait-il, une simple glissade... Me voilà séché à demi.

« Eh quoi! vous ruisselez... Venez changer de linge.

« Oh! pas de ces délicatesses... Tenez... un sarment, le dos au feu... cela suffit.

« J'insistai.

« —Au fait, reprit-il, si cela vous oblige... Ce n'est guère agréable de rester tout trempé...

« Hector lui demanda s'il avait eu peur au moment de sa chute.

« —Bah! je nage comme un poisson.

« —C'est un ex-lourdaud, pour sûr, me dit notre collectionneur. Il a sans doute, au début de son ministère, brusqué maladroitement les choses, soulevé des antipathies. Le voilà maintenant plus sûr de sa marche, et parfaitement satisfait d'avoir trouvé la bonne allure.

« Je puis vous l'affirmer, Louis, le bon curé de

T. est un homme heureux... Il a badigeonné son église et planchéié son presbytère. On lui a joué quelques mauvais tours qu'il raconte en riant. Certes, plusieurs de ses paroissiens sont de mauvais sujets; mais la majorité se conduit décemment. Que voulez-vous de plus, en ce pauvre monde? Il faut d'ailleurs s'accommoder de sa position. Cette philosophie pratique est la meilleure.

« Nous avons vu un abbé fuyard devenu curé silencieux et malheureux, l'abbé D... Nature impressionnable, âme exquise, d'une indulgence et d'une simplicité qui supporteraient avec douceur l'égoïsme grossier du paysan; mais la diablerie se mêle de ses affaires. Il est insulté, bafoué, contrecarré, faiblement soutenu par un petit noyau de gens honnêtes. Il ne se plaint pas... Non... Il a même essayé de nous recevoir avec entrain. Hélas! quelle tristesse amère sous cette gaieté feinte! Je m'en suis retourné avec un serrement de cœur, d'avoir vu sa pâleur et son sourire.

« L'abbé F... est en lutte ouverte. Pourquoi? Mon Dieu! parce qu'il a trois fois raison! Il succombera, pourtant... Je crois la chose certaine... On le dénonce chaque jour à l'autorité civile. Mon-

seigneur, las de réclamations et ne sachant qu'y faire, commandera la patience...

« Et voilà ce qui advient du prêtre qui ose réprimer le scandale !

« Cher ami, écrivez-moi.

« Comment se porte votre gentille sœur ?

« Tout à vous.

« ÉTIENNE. »

Mouloir, juin 18..

« Une longue séparation produit souvent de tristes effets, cher Étienne. J'avance lentement dans la confiance de ma sœur. Est-ce la faute de cette légère teinte de froideur qui fait partie de ma manière d'être extérieure et qui, vous le savez, demeure toute à la surface ? Ne vous semble-t-il pas difficile de déchirer les voiles qui séparent deux âmes délicates, l'une timide, l'autre réservée ? Il serait pourtant bien utile pour Gabrielle, et pour moi bien doux, de contracter la meilleure des unions, celle des pensées et des sentiments, par la confiance.

« Et voyez quelle bizarrerie!

« Une jeune fille qui m'est étrangère m'ouvre son cœur tous les jours, me livre ses opinions, ses désirs, ses douleurs et ses tendresses, et cela avec simplicité, sans crainte et sans réticence. J'éprouve de mon côté une aisance d'esprit, une facilité d'expansion que vous seul me connaissez, peut-être. Nous avons des entretiens qui parfois remplissent une demi-journée. Le sujet de nos longues conversations, c'est... vous le dirai-je? — Oui, sans doute! — c'est la charité, fille de la Foi.

« Dieu connu, il faut l'aimer. La foi enseigne l'amour et le commande. Ceux qui l'ont repoussé, ou profané, doivent le chercher à sa source, dans le sein de Dieu, où la foi les élève.

« Voilà notre thème. — Il laisse entrevoir des développements qui sembleraient appeler le péril à nos tête-à-tête. Cher Étienne, j'ai fait une expérience humiliante pour ceux qui nomment la vie chaste du prêtre une impossibilité, une supplice ou un malheur. J'ai mesuré la pureté d'intention dans sa puissance : elle est infaillible comme la grâce de Dieu.

« Cependant le souffle impur a passé sur mon âme...

« La beauté de votre cousine, — c'est Antoinette dont je suis le confident, — cette beauté, noble, fière, souveraine, m'entraînait et m'éblouissait. L'éclat de ses yeux brûlait mon visage plus qu'un rayon d'été. Elle éprouvait, elle, je le voyais clairement, une sympathie profonde, sorte d'émotion latente dominée par des impressions plus vives et plus personnelles, mais facile à faire monter dù cœur au front, du rang secondaire au premier rang.

« Vous le comprenez, Étienne, j'ai reconnu l'approche de la tentation.

« M'appuyant sur la droiture de ma volonté, sur la légitimité des affections chrétiennes, loin de songer à combattre, je me suis imposé l'admiration pour la beauté d'Antoinette, je me suis commandé d'aimer, d'aimer sincèrement cette âme ardente, et de la ramener à Dieu. Ainsi le calme est revenu.

« Le triomphe du cœur sur les sens est-il donc si difficile ?

« Cher Étienne, je vous embrasse avec toute mon amitié.

« Louis. »

CHAPITRE II

Un projet.

Voici comment le jeune curé de Mouloir était devenu le confident d'Antoinette.

Un matin, après la messe, madame Germain avait abordé Gabrielle dans l'église.

—Mademoiselle, dit la veuve, j'aurais grand besoin d'entretenir votre frère, aujourd'hui même. Voudrez-vous le prier, en mon nom, de passer au château?

Le jeune fille s'acquitta de la commission. Contrairement à ses habitudes discrètes, elle ajouta :

—La vieille dame semblait préoccupée.

—Tu as remarqué cela, fillette ?

—Oui, mon frère.

Louis se rendit dans la journée auprès de la veuve. Celle-ci le reçut avec solennité et mystère. Elle eut soin de fermer les portes et de parler à voix basse.

—Je vous demande le secret de la tombe, ou mieux encore celui de la confession, monsieur l'abbé, dit-elle. J'expose l'amour-propre de mon fils... Dieu me préserve de lui attirer jamais une mystification. Je renoncerais plutôt à mon espérance.

—De quoi s'agit-il, madame?

—D'un projet de mariage conçu par moi depuis longtemps. Certes! je l'ai beaucoup rêvé; mais je craignais un échec. Si j'avais cru pouvoir agir toute seule! j'en ai eu plusieurs fois l'intention... La prudence m'arrêtait... J'ai préféré consulter mon fils... Paul m'approuve sans réserve. L'essentiel est de prévoir un refus possible et d'en éviter l'humiliation par un impénétrable secret.

—Ce projet d'union concerne M. votre fils et...

—Mademoiselle de Saux.

Louis s'inclina.

—Vous le trouvez hardi? reprit la veuve. J'ai la même opinion, monsieur le curé. Sachant bien le caractère et les prétentions d'Antoinette, et les

vues de sa famille, je me trouve ambitieuse. Mais c'est pour mon fils que je le suis... Paul est capable de plaire, s'il le désire... Il sera d'ailleurs fort riche. Et veuillez réfléchir, monsieur l'abbé, à l'immense avantage d'allier, par cette union, les noms les plus considérables à la plus grande fortune de ce pays.

—Vos calculs me paraissent très-justes, madame, répliqua le jeune prêtre.

—Soyez donc mon auxiliaire, monsieur l'abbé.

—Donnez-moi vos ordres, madame.

—Il faut d'abord sonder les dispositions de la jeune fille, celles de son père et de sa tante, leur poser ce mariage en perspective; savoir enfin si, en cas de proposition formelle, ils seraient décidés à l'accepter. Je vous prierai même, monsieur l'abbé, de plaider en notre faveur.

—Je ne manquerai pas, madame, de présenter cette alliance entourée de ses avantages matériels.

Louis laissa madame Germain très-satisfaite.

Comme il s'en allait, traversant le parc dans la direction du château de Saux, il rencontra mademoiselle de Raymond. La jeune personne l'accompagna et l'interrogea. Ses questions n'obtinrent que des réponses évasives.

—Gardez votre secret! s'écria tout à coup la curieuse impatientée. Je le sais, votre secret! C'est bien la peine de lui donner tant d'importance. Un calcul de femme ambitieuse! La vieille Germain veut procurer des titres à son fils et tripler sa fortune avec la main d'Antoinette... Je vous le dis ici, monsieur Féret, ce projet sera brisé comme un verre.

Louis ne répondit pas.

—Vous allez chez le baron? reprit la jeune fille.

—Peut-être?

—Bonsoir, monsieur le curé.

Elle s'arrêta, et le regarda disparaître au détour d'une allée.

—Lui là-bas, moi chez lui, dit-elle.

Vingt minutes plus tard, mademoiselle de Raymond arrivait au presbytère. Gabrielle, simplement, gracieusement vêtue, était assise à l'ombre au fond du jardin. La jeune élégante se plaça sur le même banc de gazon.

—Vous demeurez seule toujours? dit-elle.

—Souvent.

—Quel ennui!

—Je n'ai pas d'ennui. Je brode, je cultive mes fleurs.

—Mais broder constamment, cela donne mal aux épaules... et ces pauvres petites fleurs, si fraîches à l'œil, vous disent sans cesse les mêmes choses...

—Mon frère cause avec moi, à ses moments de loisir.

—Votre frère est un travailleur, et si vous ne pouvez lui parler bouquins, théologie, métaphysique, il doit vite s'assombrir avec vous. Convenez-en, Gabrielle?

—Mon frère est excellent pour moi.

—Il vous impose une vie de recluse... S'il vous permettait quelques distractions...

—Je ne suppose pas qu'il veuille m'interdire les distractions honnêtes.

—En vérité? Venez donc visiter notre parc.

—Oh! mademoiselle... mon frère trouverait peut-être...

—Voyez-vous la liberté dont vous jouissez, pauvre petite! Quoi de plus innocent qu'une promenade!

Gabrielle se leva.

—Je me trompe, dit-elle. Louis sera content. Je vous suis, mademoiselle.

La Parisienne emmena l'enfant naïve, belle, sérieuse et charmante. Ensemble, elles parcoururent

le parc de Haute-Combe. Gabrielle avait le goût naturel des spectacles champêtres ; elle se trouvait en famille parmi les oiseaux, les roses et les papillons ; sa gaieté ne se répandait au dehors qu'en plein soleil. Un moment contenu par la nouveauté de ses rapports avec la jeune élégante, le rire harmonieux de l'innocence fit bientôt explosion sur ses lèvres. Elle voltigea de fleur en fleur, s'agenouilla dans l'herbe, mit des marguerites à son chapeau, et se composa un collier de perles brunes avec des bêtes du *Bon Dieu.*

Mademoiselle de Raymond, assise sous un arbre, contemplait ce riant tableau, l'œil brillant de joie et d'impatience. L'admirateur qu'elle attendait, Paul Germain n'arrivait pas.

Il parut enfin.

Rien ne l'avait préparé au spectacle ménagé à son intention par l'ingénieuse Parisienne. Il en fut saisi.

S'approchant avec précaution de la jeune élégante :

—Cette enfant? dit-il à voix basse.

—Gabrielle Féret, répondit mademoiselle de Raymond.

—Mais elle est délicieuse !...

Cette exclamation, prononcée plus haut, frappa l'oreille de Gabrielle qui tourna la tête, et se leva rougissante, laissant échapper les fleurs dont elle avait les mains pleines.

Paul voyait pour la première fois tant de grâce pure unie à tant de simplicité.

De son côté, Gabrielle se trouva fascinée par les manières élégantes du jeune homme. Elle avait vu Hector de Villeneuve sans émotion. Rigidement vêtu de noir, charmant de visage, mais railleur et sévère, Hector lui paraissait être une sorte d'abbé. Aurait-elle soupçonné qu'il fût possible d'aimer un pareil homme?

Chaque parole de Paul Germain, au contraire, faisait battre son cœur.

Cependant, Louis s'était directement rendu chez le baron, afin de lui soumettre les projets qui intéressaient l'avenir de sa fille.

M. de Saux, le calme et l'urbanité personnifiées, prêta une oreille attentive aux explications du jeune prêtre. Quand celui-ci eut cessé de parler, le baron releva la tête et dit gravement :

— Vous ne pouviez décliner cette mission, je le comprends, monsieur le curé. Vous l'avez dignement remplie; je ne saurais me plaindre; mais n'en

parlons plus ; la chose ne doit pas aller plus loin.

Il y eut un silence. Louis se taisait ; le baron paraissait réfléchir.

—Je veux cependant consulter madame la douairière, reprit le vieux gentilhomme.

Madame de Saux vint au salon.

—Ma sœur, dit le baron, je désire votre avis sur une proposition de mariage que je trouve inconvenante. Elle concerne votre nièce Antoinette, et m'arrive de la part de madame veuve Germain.

—Pour son fils ? s'écria la douairière.

—Sans doute, repartit le baron. N'est-il pas vrai, monsieur le curé ?

—Parfaitement vrai, monsieur le baron.

Madame de Saux leva les yeux et les mains vers le ciel.

Nouveau silence.

Louis s'attendait à la surprise indignée de ces aristocratiques vieillards, d'ailleurs si amoureux d'Antoinette ; mais le spectacle de leur stupéfaction, dépassant ses prévisions, provoquait en lui un besoin d'hilarité irrésistible.

La baronne et son beau-frère continuaient à se regarder sans parler.

Tous deux portaient des lunettes.

Craignant de lancer un éclat de rire sur le feu croisé de ces yeux de verre, l'abbé Féret se préparait à fuir, lorsque mademoiselle de Saux entra.

La présence de la jeune fille rappela aussitôt la gravité de Louis. Quelque chose de mystérieux passa dans l'âme du jeune prêtre : il sentit les battements de son cœur se multiplier.

Antoinette, sereine et fière, salua gracieusement son curé, puis regarda son père et sa tante dont l'air annonçait un événement.

Les deux vieillards lui parlèrent à la fois.

—Ma fille...

—Ma chère enfant...

—Un singulier mariage!

—Veux-tu devenir madame Germain?

—Je ne comprends pas, dit la jeune fille.

Sur l'invitation de M. de Saux, Louis prit la parole. Antoinette l'écouta sans témoigner d'émotion. Après avoir tout entendu, elle dit simplement.

—Madame Germain cherche pour son fils une bonne affaire.

—En vérité, cela frise l'impertinence, dit le baron.

—Comment donc une femme raisonnable, pieuse, a-t-elle osé? ajouta la douairière.

—Elle a osé précisément parce qu'elle est raisonnable et pieuse, répliqua la jeune fille. Sa raison lui inspire de travailler à l'avantage de son fils; sa piété lui fait choisir les moyens légitimes. Sa conduite s'explique d'elle-même.

—Quoi! tu n'es pas révoltée! s'écria madame de Saux.

—Non, ma tante.

—Mais c'est toi que l'on veut donner à ce jeune homme.

—Je l'ai parfaitement compris.

—Ma fille, dit le baron, ce mariage ne peut vous convenir.

—Vous me trouverez soumise à votre volonté, mon père.

Antoinette paraissait irritée. Son père la regardait avec surprise.

—Ma chère enfant, reprit la baronne, votre inclination ne sera contrariée sous aucun prétexte... pas même aujourd'hui... souvenez-vous-en bien.

—Oui, mademoiselle, ajouta le baron.

—Je suis, grâce à Dieu, libre d'inclination, ma tante, répondit la jeune fille; mais je n'ai pas de

révolte contre le bon sens. Vous désapprouvez fort madame Germain ; si l'union qu'elle propose était au bénéfice exclusif de son fils, je penserais comme vous ; mais j'y vois, pour mon propre compte, les deux meilleures choses de ce monde : la fortune et la considération.

—Ce n'est pas assez pour ce que tu apportes.

—J'aime ce pays, ma tante.

—Qui t'oblige à le quitter ? Tu es ma fille ; ton mari deviendra mon fils ; je vous garderai tous deux.

—Hélas ! je vieillis, ma tante, en espérant ce fils digne de vous et de moi.

—Elle argumente comme une mauvaise cervelle, dit le baron, en se tournant vers Louis.

—Jusqu'à un certain point, monsieur, répondit celui-ci. Mademoiselle Antoinette considère la proposition de madame Germain au point de vue matériel ; sous ce rapport, il faut en convenir, l'*affaire est acceptable.*

Antoinette devint très-pâle et regarda fixement le jeune prêtre.

—J'envisage le côté positif, dit-elle d'une voix brève. M. le curé m'engagerait-il à faire du roman ?

—Chrétien, ajouta le curé d'un ton ferme.

Antoinette se détourna de lui.

—Chère petite, reprit la baronne, pourquoi te ranger toi-même parmi les chiffres d'une addition?

La jeune fille demeura un instant sans répondre, afin de maîtriser l'émotion qui la bouleversait.

—Mon père, ma tante, monsieur le curé, reprit-elle d'une voix raffermie, le mariage est pour moi, dès maintenant, ce qu'il devient pour tout le monde après la chute des illusions, c'est-à-dire une position sociale. Je la veux, cette position, commode et opulente. N'est-ce pas la pensée de madame Germain? Puisque cette digne femme m'offre la première ce que j'ambitionne, ma volonté serait de lui répondre de suite : J'accepte. Dieu me garde pourtant de contrarier votre ambition. Si vous espérez trouver mieux, j'attendrai. Mais, pour l'amour du ciel, et ceci je l'exige, lorsque vous aurez à m'entretenir de mariage, ne touchez pas aux choses du cœur.

En finissant de parler, Antoinette s'affaissa dans son fauteuil comme anéantie. Ses lèvres et ses mains tremblaient; ses yeux secs étaient brillants de fièvre.

Par un mouvement qu'il ne put maîtriser, Louis se pencha vers la jeune fille en murmurant :

—Pauvre chère âme!

Ce doux accent de tendresse émue fit tressaillir Antoinette. Elle souleva sa main pour la présenter au jeune prêtre. Un flot d'amertume lui monta au cœur et l'arrêta. Elle porta la main à ses yeux sans regarder Louis.

Les deux vieillards se regardaient, eux, comme ils l'avaient déjà fait. La disposition de leur chère enfant les désolait.

—Qu'en pensez-vous, mon frère? demanda madame de Saux.

—Il faut prendre le temps de réfléchir, dit le baron.

—Monsieur le curé, ajouta-t-il, mademoiselle de Saux atteindra sa majorité dans six mois; jusqu'à cette époque, je n'entends pas me préoccuper de son établissement.

—Ce sursis n'est pas un refus, monsieur le curé, ajouta la jeune personne.

Le baron garda le silence d'un air soumis. La douairière, plus tenace, multiplia les observations. Antoinette se montra ferme comme un roc.

—Abandonnez maintenant cette question, ma

tante, dit-elle enfin; vous y reviendrez dans six mois.

—Patience jusque-là, fit la baronne en soupirant. C'est égal, je n'aurais jamais pensé que madame Germain fût aussi entreprenante!

Louis se retira fort triste. Il partageait involontairement les répugnances des deux vieillards; l'obstination d'Antoinette l'avait ulcéré. Mais rien ne lui permettait de sortir de son rôle passif; il transmit la réponse du baron en termes qui laissaient deviner les favorables dispositions d'Antoinette.

Dans la joie de sa réussite, madame Germain fut moins discrète qu'elle n'avait résolu de l'être. Le bruit d'un projet de mariage entre Paul et mademoiselle de Saux se répandit.

Cette rumeur produisit deux effets contraires; elle augmenta les prévenances de mademoiselle de Raymond pour Gabrielle, et suspendit les visites quotidiennes d'Henri de Haute-Combe au presbytère.

Le jeune comte avait confié ses plans d'étude et d'avenir au parent de son bienfaiteur. Il était doué d'une intelligence vaste, pleine de lumière et de rectitude. La beauté de son âme n'avait pas de

tache. Louis ne put se défendre d'admirer cette riche nature avant de l'aimer. Il se disait : Henri est mon égal, peut-être mon supérieur en science, en piété, en noblesse de sentiment : comment pourrai-je lui enseigner à devenir *un homme fort?*

Henri se laissait encore dominer par cette faiblesse craintive qui semblait tenir à son organisation physique; il était timide, et plusieurs fois déjà le jeune curé avait eu peine à l'empêcher de fuir, lorsque M. de Saux le surprenait au presbytère. En le voyant suspendre ses visites, Louis fut tenté de croire que ses rencontres avec le vieux gentilhomme en étaient cause.

—Il triomphera de sa mauvaise honte, pensait-il.

Une semaine s'écoula.

Après ce laps de temps, Louis reçut un billet de madame de Haute-Combe. La mère d'Henri priait le jeune prêtre de se rendre chez elle.

Cette femme avait une existence invisible faite pour exciter la curiosité. Elle se rendait à l'église chaque jour de grand matin, vêtue de noir et voilée. Son attitude dans le saint lieu annonçait une foi profonde et lui attirait la vénération. Les paysans

de Mouloir, ne l'apercevant jamais que prosternée au pied des autels, avaient oublié la forme de ses traits; beaucoup la regardaient comme un être mystérieux, sorte d'intermédiaire entre les saints du ciel et les habitants de la terre. Ils la nommaient *la comtesse* ou la *dame du Pavillon.*

Louis croyait madame de Haute-Combe atteinte d'hypocondrie, et soupirait à la pensée de l'entretien qu'elle avait demandé. Quelle fut sa surprise, en arrivant au Pavillon, de trouver l'ordre et la simplicité élégante!

Le jardin était un vrai chef-d'œuvre de disposition gracieuse et poétique; il réunissait l'ombre, le mystère, l'éclat, la fraîcheur, la gaieté. C'était une conception riche et brillante, non pas une imitation monotone. Il suffirait peut-être de dire: Ce n'était pas un jardin anglais.

L'extérieur de l'habitation offrait le style du moyen âge; l'intérieur dénonçait la splendeur évanouie, et conservait l'empreinte exquise d'un goût parfaitement sûr et délicat.

Un vieux domestique introduisit le jeune prêtre dans le salon, véritable musée où chaque meuble était un objet d'art ou une antiquité précieuse.

Madame de Haute-Combe arriva bientôt.

Elle était grande et majestueuse. Son visage très-pâle, mais sans rides, avait une frappante expression de sérénité. La noble et fine régularité de ses traits semblait n'avoir pas été altérée. Ses longues paupières, qu'elle tenait baissées, couvraient un regard calme et profond, d'une douceur pénétrante.

Cette femme était à la fois simple et mystérieuse, aimable et solennelle. Son abord mettait l'imagination à l'affût d'un secret.

Louis s'efforça d'interdire à son regard l'expression des sentiments de surprise et de curiosité qu'il éprouvait. La comtesse le fit asseoir en face d'elle, et, d'une voix harmonieuse, s'exprima ainsi :

—Monsieur le curé, je vous ai appelé pour mon cher enfant : je crains de le perdre ; un chagrin dont j'ignore la cause le tue. Vous lui avez fait du bien, peut-être connaissez-vous son secret? En le voyant vous aimer comme il aimait *son père* adoptif, je me livrais à l'espérance ; mais voilà huit jours que sa tristesse est revenue et qu'il s'étiole. D'où vient son mal? Si vous le savez, dites-le-moi?

—Madame, répliqua Louis, je suis un ami tout

nouveau pour M. le comte, et les confidences intimes sont le fruit d'une vieille amitié; je n'ai aucune donnée positive; mais je soupçonne votre cher enfant de nourrir une affection qui doit le rendre malheureux..

Madame de Haute-Combe eut un mouvement de stupeur.

—Il aimerait... une femme? dit-elle.

—J'ai mille raisons de le croire, ajouta le prêtre.

La comtesse mit son front dans ses mains.

—Mon Dieu! reprit-elle, est-ce bien là le sujet de sa tristesse? Une passion folle ou funeste. Il nous manquait ce malheur!

—Funeste! il faut en repousser l'augure; folle, non, répliqua Louis. La femme qui l'inspire mérite une tendresse élevée. Elle est belle, noble et pure: elle sera chrétienne un jour.

—Elle n'est pas chrétienne? fit madame de Haute-Combe avec une sorte d'horreur.

—Non, madame la comtesse.

—Comment mon fils a-t-il pu l'aimer?

—La connaissez-vous, madame?

—Je ne sais...

—Mademoiselle de Saux

—Antoinette!

—Comprenez-vous que M. de Haute-Combe ait pu l'aimer ?

La comtesse restait pensive et rassurée à demi.

—Je partage votre opinion, dit-elle ; Antoinette sera chrétienne un jour. Elle avait une sainte mère... Son père aussi embrassera la vérité... Non... cette alliance ne m'effraye pas.

—Elle devrait vous combler de joie, madame, si elle était possible.

—Quel obstacle y voyez-vous? Henri est beau, d'âme et de corps. Il porte un nom qui défie bon nombre des meilleurs... Il se fera une grande fortune.

—M. de Haute-Combe épousera-t-il une femme qui ne l'aime pas.

—Elle ne l'aime pas ?

—Non, madame la comtesse.

—Comment ?

—Elle n'est pas chrétienne.

—Convertissez-la, monsieur le curé, dit madame de Haute-Combe. Faites...

Elle s'interrompit. Son fils entrait chancelant, pâle comme un fantôme. La comtesse attacha sur lui ses grands yeux, et, s'adressant au jeune prêtre :

—Le voyez-vous ? s'écria-t-elle avec douleur.

Louis fut pénétré de compassion.

Le jeune comte, visiblement troublé, vint s'asseoir auprès de son ami.

—Je suis bien coupable, dit-il, j'ai désiré mourir.

—C'est désespérer trop vite, monsieur le comte. Un projet n'est pas un fait. Le futur mariage d'Antoinette pourrait bien se rompre.

Les traits d'Henri exprimèrent une grande surprise.

—Je sais votre secret depuis quatre ans, reprit Louis Féret.

Le jeune homme courba la tête, muet d'émotion. Madame de Haute-Combe s'approcha.

—Henri, tu ne devais pas manquer de confiance en ta mère.

—Hélas ! répondit le jeune comte, j'ai eu pour vous un secret qui était un mal sans remède.

La comtesse et Louis se disposaient à l'encourager.

—Non, leur dit-il, ne m'exposez pas à de nouveaux mécomptes. Je me croyais sans espoir, et j'en avais, puisqu'il a suffi d'un bruit, peut-être incertain, pour me broyer le cœur. J'ai triomphé,

laissez-moi ma force. Je veux recouvrer la santé, acquérir le savoir et la fortune, simplement par devoir, en vue de Dieu et de ma tâche individuelle en ce monde.

—Mais, dit la comtesse, Antoinette...

Henri frissonna de la tête aux pieds.

—Ma mère, pour l'amour du ciel, s'écria-t-il, ne prononcez jamais son nom !

CHAPITRE III

L'amour chrétien à propos du célibat ecclésiastique.

Comme Louis retournait à son presbytère, l'idée lui vint de faire le chemin de l'école, afin de dissiper à l'air des champs la tristesse qu'Henri lui avait amplement communiquée. Il prit un chemin bordé d'arbres et d'églantiers, qui devait le conduire au château de Saux. Il le parcourait lentement, s'arrêtant parfois à cueillir une fleur sur le tertre élevé, lorsqu'un bruit de chevaux lancés à fond de train le tira de sa rêverie. En regardant en arrière, il aperçut deux cavaliers qui le dépassèrent au galop, puis tournèrent bride et s'arrêtèrent près de lui.

C'étaient Antoinette et Paul Germain.

Ils disputaient du mérite de leurs montures.

—J'aime mieux le trot de votre Lida, disait la jeune fille. Céix, au contraire, est fait pour le grand galop. Cette allure le rend superbe.

—Si j'avais dressé Lida, elle serait peut-être la digne émule de Céix.

—N'essayez pas de refaire son éducation, vous lui ôteriez son mérite propre, dont je vous conseille de rester satisfait.—Bonjour, monsieur le curé, allez-vous chez ma tante?

—Oui, mademoiselle.

—Oh! les gentilles fleurs que vous avez!

Paul s'élança à terre, cueillit une touffe de myosotis.

—M. Germain veut offrir un bouquet d'honneur au vainqueur de Lida la trotteuse, dit en riant mademoiselle de Saux.

—Non, répondit le jeune homme, je les cueille pour moi... en souvenir de ma défaite.

—Je vous propose la revanche. Demain, si vous le désirez.

—Demain, j'accepte. Lida sera bien fière!

—Monsieur le curé, vous jouez un triste rôle entre nos deux babils... A demain, monsieur Paul. Je me remets sous la conduite de mon pasteur.

Elle descendit de cheval.

—Que ferez-vous de Céix? s'écria le jeune homme.

—Céix nous suivra, il est très-docile.

Paul s'éloigna, essayant d'échanger avec Antoinette *un long regard*, comme disent les romanciers.

La scène hippique dont nous avons été le narrateur impressionna péniblement le jeune prêtre. Antoinette, descendue sous ses yeux à un rôle futile, elle, si grave et si fière, lui paraissait amoindrie. Il éprouvait un sentiment d'irritation mêlé de tristesse.

Antoinette feignait la gaieté.

—Je me suis procuré un tête-à-tête avec mon futur, dit-elle ; c'était une mesure de prudence indispensable. Je l'avais si peu observé, jusqu'ici! En vérité, je n'aurais pu dire s'il était ou non bègue, borgne ou manchot. C'est un joli cavalier, sur ma parole. Madame Germain n'a pas eu tort de l'offrir.... Il me semblait bien que cette femme était judicieuse.

—Vous paraissez décidée à ce mariage, mademoiselle.

—Entièrement, monsieur le curé.

—Je félicite M. Paul d'être un cavalier passable.

Antoinette se mit à rire.

— Oh! je l'avoue, dit-elle, s'il était trop vilain, je partagerais l'indignation de ma tante.

—M. Paul a une jolie tournure et de beaux revenus... cela suffit.

—Sans doute...

Mon Dieu! Considérer seulement la question matérielle!

—Eh bien?

—Mais, avec une âme telle que la vôtre, c'est une impossibilité... C'est une douloureuse folie.., ou un crime!

Antoinette s'arrêta pensive.

—Savez-vous, dit-elle, si vous me jugez bien? Vous parlez de mon âme... Elle peut être égoïste, étroite, glacée.

—Non, répliqua Louis.

La jeune fille plongea son regard profond dans les yeux du prêtre.

—Soit. Vous m'avez devinée, reprit-elle. Je me rappelle une époque où je faisais large part aux besoins de l'âme. C'était folie... Je suis merveilleusement corrigée. On ne me verra jamais grossir le

troupeau des *femmes incomprises*. Je serai une femme forte et une honnête femme, parce que j'embrasse avec loyauté la voie du sens commun.

—Vous dites le *sens commun*, n'osant dire le *bon sens*. Merci ! car le bon sens est inséparable de l'inspiration chrétienne et ne saurait exclure l'idéal.

—L'idéal !.. un rêve, la source des tourments chimériques, de toutes les déceptions.., le poison de la vie ! Certes, je le bannis de mon système.

—Vous bâillonnez le cœur, vous rognez les ailes de la pensée... Privée d'imagination et de sentiment, que serez-vous, mademoiselle ?

—Une machine parfaitement réglée.

—Mais Dieu ? Dieu voudra-t-il compter une machine parmi les enfants de la rédemption ? Il faut une âme droite et un cœur pur pour oser frapper à la porte du ciel...

Antoinette souriait.

—Ah ! pardon, fit le prêtre, j'oubliais votre mauvaise philosophie.

—J'espère vous forcer à l'applaudir, ma mauvaise philosophie... Vous verrez... Mon ménage sera édifiant. M. Paul jouira de sa liberté complète. Je me nantirai d'une si large provision d'indul-

gence, qu'il ne parviendra jamais à me contrarier.

—Et vos enfants?

—J'aurai un garçon, d'abord, puis une fille, cela est très-sûr...

Louis tourna dans un sentier qui, à travers champs, s'en allait au village.

—Que faites-vous, monsieur le curé? s'écria la jeune personne.

—Là-bas, je trouverai des âmes.

—Vous avez ma tante, au château.

—Elle est à Dieu plutôt qu'à moi.

Il jeta cette réponse en marchant à grands pas du côté de Mouloir. Le sentier longeait obliquement le chemin de traverse, qui le coupait à plusieurs reprises. Mademoiselle de Saux remonta sur Céix, et lui fit tourner bride jusqu'au premier endroit où les deux routes se croisaient. Là, elle attendit le jeune prêtre.

Dès qu'il parut, elle l'aborda sans mettre pied à terre.

—Monsieur le curé, vous me blâmez?

—Oui.

—D'épouser un homme que je n'aime guère?

—Oui.

—L'amour n'est donc pas un crime, au point de vue chrétien?

Un regard plein de questions et de reproches fut la réponse de Louis. La jeune fille baissa les yeux; puis elle ajouta:

—Vous croyez à un amour de votre invention, je n'ose me récrier... Mais pourquoi ne pas admettre l'indifférence cordiale dans le mariage?

—Il est défendu de s'exposer volontairement à la tentation.

—Comment nommez-vous ce péché d'imprudence?

—Une profanation.

Mademoiselle de Saux donna de l'éperon à Céix, et s'éloigna au galop.

Le jeune prêtre, meurtri, retourna au presbytère. Il chercha Gabrielle, afin de chasser l'importun souvenir d'Antoinette.

L'enfant passait de longues heures dans le jardin, sous un berceau de charmille. Louis se faisait une joie d'aller troubler sa solitude. Il se dirigeait furtivement vers le cabinet de verdure, l'œil animé, le visage souriant.

Il s'arrêta... Son plaisir se changea en amertume.

Gabrielle, qu'il apercevait au fond du berceau, était immobile, profondément absorbée par une méditation qui répandait sur ses traits des ombres de tristesse.

Après deux minutes d'examen, Louis s'avança vivement.

—Te voilà bien sérieuse, fillette?

Gabrielle se troubla.

—Me diras-tu le sujet de tes réflexions?

L'enfant rougissait à perdre contenance.

—Je ne sais, répondit-elle. Vous m'avez... Marion m'appelle, je crois.

Elle courut vers la maison.

—Suis-je malheureux ou maladroit? se demanda le jeune prêtre.

D'un pas lent, d'un esprit résigné, il se retira dans sa chambre.

Le souvenir d'un premier coup d'œil jeté à la hâte, peut-être la nature de sa controverse avec mademoiselle de Saux, ou un simple mouvement machinal, lui fit ouvrir son bureau et prendre, parmi les manuscrits laissés par l'abbé Féret, celui qui portait ce titre : *Mémoires de mon prédécesseur.*

Louis feuilleta d'abord ce cahier d'une main distraite; mais sa lecture le captiva bientôt.

Nous allons dire succinctement ce que rapportaient ces mémoires.

Le prédécesseur de l'abbé Féret avait traversé 89. Il s'était assermenté et marié. Il racontait quelles circonstances avaient déterminé sa chute : —quelques teintes de libéralisme philosophique, des préventions contre Rome, le dégoût du célibat... Plus tard, une inclination, fruit de ces premières velléités, s'était emparée de son âme. Il n'avait pas failli, mais il avait souffert :

« Par lâcheté, disait-il, par trop de complaisance envers moi-même, et pour avoir descendu pas à pas la pente du mal, jusque sur les bords de l'abîme.

« Je m'étais impatienté sous mon joug ; Dieu me punissait en m'imposant le poids des passions humaines. Ce qui devait former la moindre partie de mon épreuve devenait providentiellement la source de chagrins réels qui désolaient mon existence... »

89 éclata.

Le prêtre mécontent suivit avec anxiété le progrès révolutionnaire. Malgré les cris de sa conscience, ivre de passion, fou de terreur et de vertige, il prêta le serment constitutionnel et se

donna pour compagne la femme qu'il aimait. Son bonheur ne fut rien que le paroxysme du remords et du crime.

Écoutons le récit de cette union sacrilége.

« Plusieurs fois, dans mes heures d'égarement, la pensée de jouissances coupables m'était venue. J'avais reculé toujours devant l'horreur de l'adultère. Je préférais à mon illégitime désir la dignité de mon sacerdoce. *Elle*, d'ailleurs, je la savais pure, et je respectais l'auréole d'innocence qui me la rendait chère. J'aurais tremblé, surtout, de m'avilir à ses yeux.

« Oh! qu'étaient devenues sa pudeur et mes craintes salutaires?.. Et cette joie cuisante que j'éprouvais à me débattre sans faillir dans les filets de la passion? — J'avais tout enseveli sous la honte d'une irréparable lâcheté! »

Un parti de sans-culottes, qui exploitait la contrée, envahit l'habitation du malheureux prêtre.

C'était une troupe furibonde, hurlante, tachée de sang. L'homme de Dieu oublia la couronne promise au martyre. Une femme accourait près de lui, pâle de terreur et baignée de larmes... Éperdu, il la pressa contre sa poitrine, et sentit tomber tous les liens qui l'attachaient au devoir... Sa main

serra des mains homicides... Les patriotes se retirèrent satisfaits.

Le soir même, le prêtre et la jeune femme étaient traînés devant l'officier civil qui les mariait, au nom de la loi.

« A vrai dire, je me rappelle vaguement les circonstances de cette malheureuse soirée. Je marchais comme par l'impulsion d'une volonté étrangère. La lueur des torches attirait et fatiguait mon regard; elle jetait partout des reflets rougeâtres. Il me semblait vivre dans une atmosphère de sang. Les visages qui m'entouraient prenaient des formes fantastiques. *Elle* seule conservait sa beauté.

« Je voyais aussi, avec sa physionomie ordinaire, l'homme qui prononça cette parole accablante : « Au nom de la loi, je vous déclare indissolublement unis. »

« La sentence tombée sur ma tête, je l'emmenai, *elle*, palpitant d'amour et d'horreur. Une voix me criait : « Judas, pense à l'autel! — Prêtre renvoie « cette femme! »

« Je laissai crier la voix jusqu'au seuil de mon presbytère. Là, j'éprouvai le besoin de me défendre, je répondis : « Voix menteuse, l'amour est

« une loi de Dieu, supérieure à celle des hommes. »

Quelques mois s'écoulèrent dans les transports d'un bonheur dévorant, pareil au délire cruel des anges révoltés.

Quelques mois encore, et cette ivresse amère fit place à la lucidité, au remords calme, impitoyable, poignant... Le prêtre déchu voyait ses confrères tombés comme lui, malheureux. Sa femme, prise de regret, se consumait dans la solitude. Ses enfants semblaient marqués par leur naissance d'un stigmate de honte; on eût dit qu'ils comprenaient leur infortune. Dieu les appela l'un après l'autre. Leur mère mourut ensuite. Le prêtre coupable reçut le pardon généreux de l'Église, et remonta à l'autel. Il fut envoyé à Mouloir, où sa vie exemplaire effaça le passé. A ses heures de loisir, il écrivit ses mémoires,

« Afin, disait-il, de prémunir mon successeur contre les tentations dont je n'ai pas su triompher. Je tenais d'ailleurs à consigner quelque part l'avis de mon expérience douloureuse sur une question qui s'agite encore dans la société nouvelle. Je veux parler du célibat des prêtres. Des imprudents le blâment par ignorance ou intention méchante. Pour moi, je le proclame bon, sage, indispensable;

je le proclame très-haut, ma conviction m'a coûté assez cher.

« Quelle folie d'ajouter le poids du mariage aux devoirs du sacerdoce !

« Dans les discussions que j'ai lues ou entendues à ce sujet, l'on écartait d'un mot la question du pain quotidien de la famille : l'État se chargerait d'y pourvoir. Et l'on s'arrêtait au point de vue prétendu sentimental. Je ferai de même : je ne veux pas insister sur l'incompatibilité visible de certaines fonctions sacerdotales avec le rôle de mari et de père. Je vais droit aux choses du cœur... Je trouve fidélité conjugale, chasteté, support mutuel, chagrins domestiques... Ce premier coup d'œil général me fait juger le mariage suffisant pour absorber toutes les forces d'une âme.

« Le détail me montre les mauvaises chances que peut rencontrer le prêtre dans le choix de son épouse, dans le caractère et la conduite de ses enfants... et je me demande s'il est vraiment charitable de lui offrir tant de fardeaux.

« Que lui resterait-il d'énergie, mon Dieu ! pour son œuvre évangélique ? Le zèle strict d'un fonctionnaire... Cette qualité, assaisonnée d'hypocrisie, peut suffire au ministre protestant chargé de

débiter, en cas de vie et de mort, mêmes prêches, mêmes sentences ! Mais l'homme qui reçoit le chrétien au berceau, le baptise, l'instruit, l'unit à Dieu, lit dans sa conscience, le dirige, le console, l'éclaire, l'encourage et l'absout devant la tombe, et prie encore pour lui s'il quitte ce monde ; cet homme ne saurait avoir une famille ingrate qui l'irriterait, ni une femme dévouée et des enfants soumis qui absorberaient sa tendresse. Il a une mission d'amour proportionnée aux plus larges facultés humaines. Vivre pour tous, c'est le dernier degré de développement que nos facultés puissent atteindre : —Marier le prêtre serait lui rétrécir le cœur.

« Hélas ! si l'Église effaçait le célibat de sa discipline, combien maudiraient bientôt cette mesure et gémiraient de leur folie !

« Non, le prêtre ne peut mêler sa personnalité aux misères et aux douleurs des liens charnels ; non, le serment qui le dévoue à Dieu sans retour n'est pas une imprudence. L'homme qui a fréquenté l'autel ne peut retourner au terre-à-terre. S'il faillit à sa vocation, s'il tombe par lâcheté, il devient profondément malheureux... Son âme, vrai cadavre, se décompose et se putréfie... Je sais l'agonie de

cette horrible mort, et je comprends que l'Église fasse les vœux du prêtre irrévocables; je comprends que les lois humaines repoussent le serment d'un homme qui oublie le plus sacré de tous. Notre droit civil refuse de conférer le titre d'époux, la direction de la famille à un tel parjure. Cela est juste; cela tient au respect du sacerdoce, au respect du coupable lui-même qui, s'il contractait des engagements nouveaux, n'aurait plus devant soi que le repentir et la honte. Le forcer à demeurer libre, c'est maintenir sa dignité d'homme avec sa promesse, et l'empêcher de se fermer à jamais la porte de la réhabilitation. »

Le prédécesseur de l'abbé Féret soutenait cette thèse avec vigueur, s'appuyant sur son propre témoignage et sur d'autres non moins décisifs. Louis se réjouissait de trouver une victorieuse apologie du célibat ecclésiastique. Plusieurs fois, le baron de Saux avait abordé la question. Aux répliques sensées du jeune prêtre, il répondait toujours :

—Vous êtes novice, monsieur l'abbé. A plus tard, à plus tard !

L'auteur des *Mémoires* était parvenu à l'extrême vieillesse. Que pourrait objecter le baron contre la voix de l'expérience ?

Louis, plein d'espoir, attendit avec impatience l'heure où M. de Saux avait coutume de paraître au presbytère. Il prêtait l'oreille au moindre bruit qui lui rappelait la démarche grave et mesurée du vieux gentilhomme : il entendit le trot d'un cheval, la voix de Gabrielle et une autre voix qui le fit tressaillir.

Antoinette et Gabrielle entraient dans sa chambre. Mademoiselle de Saux lui tendit la main.

—Je viens me réconcilier avec vous, monsieur le curé!

Elle s'assit.

Gabrielle avait disparu.

—Je veux que nous restions amis, poursuivit Antoinette. Je ne suis pas entièrement *mécanisée;* j'ai même grand'peur de ne l'être jamais pour vous... Quel serrement de cœur m'a laissé notre rencontre de ce matin ! Vous avez été cruel.

—Cruel, dites-vous ?

Elle quitta sa chaise et se plaça dans un fauteuil, à côté du jeune prêtre.

—Oui, cruel... S'il est vrai que j'ai une âme... souffrante, pourquoi me faire un tort de ma blessure ? Est-ce là votre charité ?

—Je plains votre douleur ; mais le devoir m'o-

blige à condamner votre folie. Rien n'excuse le suicide, qu'il détruise la vie du corps ou supprime la vie morale.

—Vous allez trop loin, monsieur le curé. Prendre l'existence telle qu'elle est, ce n'est pas attenter à son âme.

—Ah ! vous seriez simplement résignée ?

—Mais rien de plus, il me semble !

—Détrompez-vous, Antoinette ; votre résignation dépasse les bornes. Subir avec patience un mal involontaire, voilà notre limite. Nous ne pouvons ni approuver ni rechercher ce qui nuit. Vous avez donc tort d'accepter de vous–même un des plus tristes désordres de la société actuelle...

—Un mariage sans amour? dit vivement la jeune fille. Mais, monsieur le curé, l'amour est-il indivisible ?

—Oui, au point de vue théorique et rationnel; non, dans l'application pratique aux circonstances possibles de la vie.

—Vous admettez un amour qui change d'objet à l'occasion ?

—A Dieu ne plaise !

—Je croyais l'amour absolu, souverain, immortel, je me disais : Ces qualités, qui forment son

essence, le rendent inaltérable et unique pour chaque individualité humaine.

—Vous êtes dans le vrai, en principe; mais il faut compléter votre raisonnement. —Pour exister avec ses qualités intimes, l'amour a besoin de certaines conditions qui garantissent précisément sa souveraineté et sa durée. J'en cite quelques-unes: la pureté de l'âme, l'unité de foi, la réciprocité. Faute de ces conditions, l'amour n'a qu'une existence tronquée, restreinte, sujette à s'évanouir. Le cœur, abusé par cette ombre menteuse, peut se trouver autorisé à chercher ailleurs la réalité fidèle. Ceci résume votre situation et renverse le dilemme que vous posiez implicitement tout à l'heure : « L'amour est indivisible. Je n'aimerai pas une seconde fois. »

Antoinette paraissait réfléchir.

—Monsieur le curé, dit-elle, laissons de côté la spéculation. Jetez avec moi un coup d'œil sur notre littérature, d'abord. Voyez quel amour elle nous a fait... Vous passerez de l'invraisemblance à la honte, du crime à l'impossibilité... Voilà pour l'idéal. Que penser de la pratique?... Vous savez s'il existe grand nombre de ménages heureux. Ignorez-vous combien durent les lunes de miel?

Vous avez entendu, sans doute, les mots railleurs qui poursuivent les tendresses légitimes ?... On estime peut-être, en secret, l'affection conjugale, mais on en rit très-haut. Personne ne la prend au sérieux, là où elle se montre. Tout le monde convient, d'ailleurs, que le *rôle de tourtereaux* devient insipide en se prolongeant.

Placée entre les phrases vides des poëtes et l'ironie des sceptiques, me blâmez-vous d'abandonner la poursuite de l'impossible, de fuir la déception qui suivrait un bonheur de quelques mois? Je préfère me résigner d'avance, ne rien espérer, mais ne rien craindre.

—Vous désertez la cause du bien, parce que l'ennemi triomphe...

—Dois-je monter Rossinante, et courir sus à l'univers?

—Je ne vous impose aucunement la tâche de réformer le monde. Je me contente de vous rappeler l'indépendance de votre opinion particulière et la rigueur de votre devoir. Le vulgaire est libre de se traîner dans la boue; vous êtes libre aussi de chercher les hauteurs. Il s'agit d'affronter plus ou moins de fatigue.

—En vérité, dit mademoiselle de Saux, je ne

comprends pas votre insistance. Vous, prêtre, me parler ainsi ! L'amour n'est donc plus la *bête noire* du catholicisme ?

—L'amour, né de Dieu, constitue la base même de notre sainte religion, repartit gravement Louis. Il s'en dégage sous mille formes, toujours pur, toujours élevé, toujours inaltérable. Chez nous, il porte l'auréole céleste. Partout ailleurs, il est maudit et dégénéré. Oui, nous méprisons l'amour superficiel, frivole, égoïste, qui s'arrête à la surface, vit d'inconstance et de coquetterie. Nous flétrissons la passion violente qui engendre la colère et le crime. Nous condamnons sans faiblesse les doctrines sacriléges qui placent la sainteté de l'amour dans son illégitimité. Notre devoir, à nous, c'est de défendre la vérité et la vertu contre toutes les puissances d'ici-bas. Voilà pourquoi le mariage destiné au désaccord, aux infidélités honteuses, n'obtiendra jamais notre approbation ; voilà d'où procède notre goût bien prononcé pour les belles et nobles tendresses.

L'amour chrétien est si admirable ! Il a son principe en Dieu, sa cause dans la beauté de l'âme. Il sanctifie, il donne la paix et la confiance ; il emprunte au devoir son empire, sa délicatesse à la conscience,

à la vertu sa perpétuelle jeunesse, à la foi sa solidité. *Il est irréprochable et doux; il se soutient dans la joie et le malheur*. Il survit par delà ce monde.

Un tel amour devient de plus en plus rare; mais il est possible, il existe, et ne serait-il qu'une fiction délicieuse, le cœur ne devrait pas l'abandonner.

CHAPITRE IV

A quoi bon les missions?

Etienne à Louis.

« Poursuivez l'œuvre commencée, mon ami. M. de Saux m'écrivait, ces jours derniers, les démarches de la famille Germain et l'étrange disposition de ma cousine. Je plains cette chère enfant. Puisqu'elle vous ouvre son cœur, dirigez-la. N'ayez pas de scrupule à faire une bonne action.

« Hector est venu cette semaine. Il m'apportait des nouvelles... dont je suis furieux.

« Vous savez mon projet de rebâtir l'église et le presbytère de Morneval. J'ai sué sang et eau pour décider mes rustres thésauriseurs à considérer seu-

lement l'urgence de ce projet. La difficulté de tourner leur esprit vers une entreprise étrangère à leur intérêt propre était réellement plus grande que je ne l'aurais supposé. Quel dur égoïsme !

« Enfin, je triomphais sur ce premier point ; le conseil municipal avouait la pauvreté du presbytère, et nommait l'église une *vieille ruine*. J'avais énormément gagné. Il me restait à chatouiller l'amour-propre, afin de le réveiller et d'emporter une décision. J'arrivai encore à ce but.

« Mais voici qu'un certain petit *bourgicot*, sans lequel je comptais, flanqué d'une demi-douzaine de lettrés capables d'écrire l'épître du conscrit, se met à parcourir la paroisse, débitant la monnaie courante des ennemis du culte : — La simplicité évangélique, les calices *de bois* des premiers siècles de l'Église ; les *autels parés*, les *pauvres* nus... Ainsi de suite.

« Le *bourgicot* poussait sa pointe jusqu'au spiritualisme, n'osant présenter l'athéisme aux paysans.

« Ceux-ci commençaient à réfléchir qu'il serait aisé de servir Dieu par le boire et le manger, sans autre pratique religieuse, et sans délier les cordons de leur bourse. Le *bourgicot*, secondé par

ses adeptes, obtint plusieurs manifestations dans ce sens

« Le dimanche suivant, je fis en chaire l'*histoire* et l'*historique* des doctrines du bourgicot. Je me sentais en verve railleuse. Mon auditoire me comprit; le sarcasme s'ouvre très-vite le chemin des intelligences.

« Après les vêpres, une députation vint m'apporter le sentiment favorable de tous. Depuis ce jour, notre projet marcha comme sur des roulettes.

« Monseigneur, auquel je fis part de ma réussite, se montra joyeux. Le préfet me parut disposé à merveille... Et voilà plusieurs mois que je ne puis rien obtenir de lui! Il traîne cette affaire par tous les chemins qui la ramènent à son point de départ. Il a même adopté la coutume d'être invisible, lorsque je me présente à son hôtel.

« J'oubliais de vous dire que mon sermon contre les menées du *bourgicot* fut dénoncé à la préfecture, et de la préfecture au ministre. Auriez-vous songé à pareille misère?

« On dit le bas clergé en tutelle...Si l'on me permet de choisir entre une filière de signatures omnipotentes, juges plus ou moins éclairés de ma mis-

sion, et mon évêque dont je sais les pouvoirs clairement définis, dont la conscience a la même règle que la mienne, avec lequel, d'ailleurs, je traite sans intermédiaire, bouche à bouche et cœur à cœur ; si l'on me permet de choisir... ah! j'aime bien mieux mon évêque !

« Notre ami Hector sait la préfecture opposée à mon rêve d'église neuve. Je ne comprends pas cet esprit de contradiction. J'irai à Paris. »

Ce que M. de Valence ne comprenait pas, nous allons le dire.

Madame Guinard donna une fête brillante à laquelle assistait M. le préfet de C... L'ex-duchesse s'était faite belle. M. le préfet semblait vouloir la récompenser de ce soin par une assiduité extrêmement flatteuse. On les regardait causer.

Ils causaient d'Étienne. — Comment? — Par hasard.

—Le beau prêtre ! disait M. le préfet.

—Immensément riche et de naissance distinguée, ajoutait la duchesse.

—Est-il ambitieux ?

—Ambitieux, je l'ignore ; excentrique, j'en réponds.

—Voilà un bon jugement, madame. Je partage votre opinion.

Madame Guinard était rêveuse.

—Vous connaissez donc l'abbé de Valence? dit-elle.

—Je l'ai vu la semaine passée. Il veut reconstruire son église. Mais, je lui souhaite la peste, à ce maudit abbé !

—Pourquoi, s'il vous plaît?

—Voilà cinq minutes que nous parlons de lui!

Madame Guinard se débarrassa du préfet pour s'emparer du secrétaire général. Celui-ci rejoignit son supérieur avant la fin de la soirée.

—Madame de Léris vous en veut, monsieur le préfet, dit-il.

—A moi?

—Oui; je l'ai deviné.

—Mais...

—Il s'agit d'une église à construire..

—Bon, dit le préfet; vous me raconterez cela demain.

Reprenons la lettre d'Étienne.

« Le curé de G. a fait évangéliser son peuple

par un missionnaire du Sacré-Cœur. J'assistais hier à la clôture des exercices. Comme proche voisin, je ne pouvais me dispenser de paraître à cette solennité. Je tenais, d'ailleurs, à constater le caractère et les résultats de ces prédications exceptionnelles.

« Vous savez ! La presse impie se moque des missions. Elle en rit très-haut, de son rire édenté. Elle cherche à caricaturer la forme et à nier les fruits.

« Devant ses sarcasmes, je me disais : — Elle flaire un bien, peu sensible, peut-être, mais réel, ne serait-ce qu'une âme ramenée à Dieu ?

« J'étais dans le vrai. Les missions raniment la foi, refont l'instruction religieuse des populations distraites ou détournées du dogme catholique, laissent des germes qui produisent tôt ou tard et sauvent toujours quelque chose d'inespéré.

« C'est là ma manière de voir, et voici comment je l'ai admise.

« A mon arrivée à Morneval, j'eus la visite d'un vieillard qui me pria de lui confier l'exploitation de mon jardin.

« — Manquez-vous de travail ? lui dis-je.

«—Non, monsieur. Je pourrais même vivre les bras croisés; mon fils me fait une pension suffisante à mes besoins. Je travaille *en conscience.*

«—Par devoir?

«—C'est cela.

« J'étais étonné. J'abandonnai mon jardin à la discrétion de ce laborieux personnage.

«—Vous ne m'offrirez pas d'argent, monsieur le curé, dit-il.

«—Pas d'argent?

«—Non, monsieur. Permettez-moi de fournir des herbes et des légumes à la vieille Marthe, la seule pauvre que nous ayons, je serai assez payé. »

« Lorsque ce vieillard étrange se fut retiré, je demandai à ma cuisinière qui il était :

«—Un ancien *sacripant*, me répondit-elle dans son rude langage. Si vous saviez comme il détestait l'autre curé, comme il a rendu malheureuse sa défunte femme, et quelle vie il menait! Mais, depuis la dernière mission...

«—Il s'est converti?

«—Oh! mon Dieu! voyez-vous, monsieur le curé...

« J'interrompis ma cuisinière, me réservant de

questionner le vieillard. Il m'a raconté sa conversion.

« — Ce fut la pensée de l'enfer qui me travailla l'esprit, me dit-il. C'est si affreux de se figurer des souffrances qui durent toujours ! — Souffrir sans espoir, sans répit, sans soumission, quel sort !

« J'avais entendu plusieurs fois notre curé parler de l'enfer... Je m'endormais... Il s'exprimait aussi bien que le missionnaire; cependant, mon attention n'était pas éveillée suffisamment : je m'endormais. Malheureuse coutume de faire la sourde oreille à la voix de mon curé! Devrait-on nous déshabituer, nous autres campagnards, de recevoir avec respect l'enseignement des prêtres ? La foi, c'est notre civilisation... Le missionnaire nous le disait... Ces missionnaires, voyez-vous, ont une grâce du ciel qui les accompagne et rend tout le monde attentif. Écouter, c'est beaucoup, je le sais par moi-même. Tout endurci que j'étais, il m'a suffi de bien entendre un sermon pour changer de vie. Je n'eus garde pourtant de céder sans résistance. J'essayais de me révolter contre la doctrine du prédicateur. Quelque chose me répondait : Dieu est indulgent, très-indulgent pour la bonne volonté ; mais il ne serait pas Dieu, s'il se

laissait mépriser; il serait mauvais, s'il pardonnait aux méchants.

« Le souvenir de ma pauvre sainte femme, que j'ai tant maltraitée, me revenait alors. Je comprenais que Dieu ne pourrait jamais nous faire une part égale; que sa bonté même le forcerait à me punir, si je n'implorais mon pardon.

« Le croirez-vous, monsieur le curé? Je répugnais à me convertir, malgré la perspective de l'enfer; et pourtant, à cette pensée, mes cheveux se hérisaient sur ma tête. Si j'avais pu conserver le moindre doute sur les peines de l'autre vie, ou seulement sur leur durée éternelle, jamais on ne m'aurait vu chrétien!

« C'était une lâcheté, je le reconnais aujourd'hui; mais alors j'étais si ancré dans le vice! »

« Je n'entamerai pas une controverse à propos des châtiments de l'éternité, Louis; je veux simplement vous rappeler le mal que les incrédules ont dit de ce dogme. Ils voudraient le rayer de notre symbole, ou du moins l'effacer de la mémoire des peuples. Ils reprochent aux missionnaires de le présenter sous une forme saisissante: « Le prédicateur monte en chaire la nuit, dans l'ombre, pareil à un fantôme, avec une physionomie lu-

gubre, une voix tonnante, des mouvements d'énergumène ; il évoque des spectres, le ver du sépulcre, la pâle Mort, — un squelette! — des fourches ardentes, des démons hideux, acharnés; des entassements d'âmes torturées et furieuses... Au-dessus de cette clameur, au-dessus de cette rage, une implacable voix métallique (le prédicateur ne manque jamais de pourvoir l'enfer d'une horloge) répétant : — Toujours! jamais! — Toujours le désespoir, jamais le pardon... Deux mots qui révoltent. — Tout ce décor épouvantable afin de fanatiser, pour quelques jours, une population grossière qui reprendra bientôt ses habitudes.— »

« Comment trouvez-vous le tableau? C'est de la caricature... infâme. La caricature honnête conserve au moins une ressemblance avec la vérité.

« Le programme des missionnaires est bien connu : La doctrine catholique résumée dans ce qu'elle a d'essentiel et de plus utile.

« D'une part, la première faute, source de désordre ; de l'autre, la rédemption, source de grâce. La faiblesse et la tentation après la déchéance ; le secours surnaturel, avec la réhabilitation ; la seconde innocence, fruit du repentir. L'incarnation, perpétuée par l'Eucharistie, mêlant de plus en plus

Dieu à l'humanité, jusqu'à l'union permanente.

« L'homme, arraché de Dieu, retournant à Dieu par Jésus-Christ, ou se perdant, loin de Dieu, dans les abîmes de la haine. — Quoi de plus simple et de plus grand!

« Cette doctrine est infinie et variée comme la lumière céleste. Chacun peut y ravir l'étincelle d'amour et de foi nécessaire à son âme. Elle satisfait les intelligences hardies, guide les esprits médiocres, parle aux cœurs tendres, entraîne les cœurs généreux.

« A ceux qui adorent le mal et soufflettent la vertu, elle présente la justice infaillible qui les attend, la main vengeresse du Dieu qu'ils insultent. Elle crie aux obstinés : « Prenez grade ! »

« C'est son droit et son devoir.

« Comment remplacer la doctrine qui touche toutes les fibres du cœur humain ? Le missionnaire devrait-il raisonner sur l'agriculture, prophétiser les diverses applications de la vapeur, et montrer Dieu (singulière chrysalide) se développant dans les évolutions progressives de l'humanité? Serait-il mieux de revenir à Jupiter, à madame Vénus et aux friponneries de Mercure ? Espère-t-on faire des hommes vertueux, sans le secours de

cette vérité catholique des peines et des récompenses de l'autre vie?

« Pour finir, je crois les missions excellentes, et j'ai grande pitié de ceux qui voudraient les travestir en chose inutile ou ridicule.

« Adieu. Voilà bien longtemps que je ne sais rien du curé de Saint-Euphorbe.

« Votre ami.

« ÉTIENNE. »

Le curé de Saint-Euphorbe, dont M. de Valence prenait soin de s'enquérir, était devenu l'ennemi implacable de Louis Féret. Dès sa première visite à Mouloir, l'abbé Davy montra une prévenance extrême pour Gabrielle. Son regard trahissait, malgré lui, la plus vive admiration. Bien qu'il eût des sujets de méfiance, Louis repoussa les soupçons pénibles que lui inspirait la politesse empressée de son confrère. L'abbé Davy passait à Mouloir deux ou trois jours par semaine. Au contraire, Louis sortait peu de sa paroisse. Il fallut une circonstance impérieuse pour le conduire à Saint-Euphorbe.

Le père et la mère Davy habitaient avec leur

fils. Madame Davy faisait la grosse besogne de la maison. Jeannette dépensait son temps un peu suivant son caprice. Le père Davy s'absentait fréquemment. Ses mystérieux voyages augmentaient le volume de son portefeuille ; aussi l'ex-cordonnier se posait en homme d'importance auprès des paysans ; son sourire ne le quittait plus.

Louis répugnait à se remettre en contact avec ces vulgaires personnages. Il fut cependant bien accueilli de tous. L'ancienne revendeuse *avait un faible* pour lui.

—C'est-il bête, ces préférences, disait-elle.

Son mari saisit les mains du jeune prêtre. Le triomphe de sa passion favorite éclata dans ses yeux.

—Nous serons bientôt riches, monsieur le curé ! s'écria-t-il joyeusement. Nous n'avons pas toujours dormi, depuis que je ne vous ai vu !

Jeannette s'avança à son tour. Elle s'était faite coquette. Elle n'avait plus la rêveuse tristesse qui révélait ses douleurs intimes ; l'effronterie remplaçait sa vivacité et son étourderie natives. Hardie, joviale, mielleuse, riant sans cesse à tort et à travers, elle était le calque vivant de Frédéric.

Louis baissa les yeux devant cette reproduction trop fidèle.

Avec un cynisme ingénieux et patient, la jeune fille prit à cœur de dévoiler au jeune prêtre, en termes à la fois explicites et mystérieux, sa situation, l'état de son âme, la perte de sa foi, la ruine de ses bons instincts. Elle jetait gaiement sa confidence, feignant de parler sans intention directe, et ne cessant pas de vaquer au service de la table, dont elle s'était chargée.

Louis se retira le plus tôt possible.

—Comment trouvez-vous Jeannette? lui demanda l'abbé Davy.

—Je suis mécontent d'elle, repartit le curé de Mouloir.

—Hé ! fit son confrère, elle touche à ses vingt-cinq ans... C'est un âge critique...

Voyant le front de Louis s'assombrir, il ajouta :

—Vous avez cependant raison. J'ai peur qu'elle ne finisse mal.

La semaine suivante, l'abbé Davy alla, selon sa coutume, déjeuner à Mouloir. M. de Saux et sa fille arrivèrent au dessert. Le café pris, Louis se hâta d'installer le baron près d'une table, les mémoires du prêtre assermenté sous les yeux. M. de Saux désirait depuis longtemps lire ce manuscrit.

Le curé de Saint-Euphorbe demanda la permission d'écrire quelques lettres. Louis lui ouvrit son bureau.

Gabrielle s'esquiva dans l'antichambre, lieu favori où l'appelaient sa table à ouvrage, sa volière et des vases remplis de fleurs.

Antoinette et Louis, seuls pour causer, commencèrent à s'entretenir à demi-voix.

Mademoiselle de Saux était à la veille d'un engagement formel avec la famille Germain. Les six mois de sursis arrivaient à leur terme. Antoinette n'avait pas changé de résolution.

Le jeune prêtre essayait de lui faire comprendre la honte et le danger d'un mariage mal uni.

—Pourquoi voulez-vous nous gâter, vous aussi, le mariage chrétien? disait-il. C'est un crime de toucher au chef-d'œuvre de Dieu! — Dieu exige la fusion des âmes. Dieu n'admet ni lassitude ni écarts. Il ennoblit l'amour de l'homme et sauvegarde la dignité de la femme, par la fidélité.

Antoinette haussa les épaules.

—Je devine votre pensée, reprit Louis. Parler de fidélité conjugale, en ce grand siècle, c'est se donner un cachet d'excentricité ou de bêtise. On veut même que la sagesse des femmes consiste à

tolérer bénévolement les désordres de leurs maris.., sauf à se venger secrètement, sans doute. — Voilà qui s'appelle honorer nos mœurs ! — Mais Dieu juge autrement que le monde, il impose la fidélité. La pratique de ce devoir appartient surtout à l'homme, chef de la famille. Croyez-vous que votre futur ait l'intelligence de sa mission?

—Il a les opinions courantes d'un gentleman, et pas d'autres, dit mademoiselle de Saux.

—Qu'est-ce donc que votre mariage? poursuivit le jeune prêtre ; une comédie où les plus saintes choses seront jouées... une alliance éphémère ; car je vous suppose trop de fierté pour faillir ou pour descendre au niveau des courtisanes, lorsque M. Germain reprendra sa liberté.

—Oh ! oui, dit la jeune fille.

—Eh bien ! vous acceptez un rôle méprisable : instrument, d'abord...

—Machine, interrompit mademoiselle de Saux.

—Machine, d'abord ; plus tard, garde-malade ; épouse, jamais ! Une telle union cesse d'être légitime, parce qu'elle n'est pas irrévocable ; elle est monstrueuse, puisque l'instinct ne peut la justifier; elle fait détourner l'œil de Dieu, faute de se trouver purifiée par le rayonnement de l'âme ; elle

engendre frauduleusement la vie, dérobant sans honte à l'amour l'auguste privilége de donner l'être.

—Je me réhabiliterai par mes enfants.

—Vous en ferez des machines.

—Qui sait?

—Oserez-vous leur imposer des convictions qui surpassent votre courage?

Antoinette songeait.

—Croyez-moi, chère enfant, poursuivit Louis Féret, la tâche que vous entreprenez serait à la fois douloureuse et périlleuse. Votre cœur se lasserait de rester seul. Il suffirait, pour le déchirer, d'une sympathie devinée, d'un mariage chrétien dont vous auriez le spectacle. D'ailleurs, vous êtes éloignée de Dieu : comment reviendrez-vous à lui, si vous n'aimez selon ses préceptes?

Antoinette regardait le jeune prêtre, luttant contre elle-même, disant mille choses avec les yeux et mordant ses lèvres pour se taire.

Un cri partit de l'antichambre.

La physionomie d'Antoinette exprima subitement la surprise. Louis se leva, pâle d'angoisse et jeta un regard inquiet sur M. de Saux.

Le vieillard n'avait rien entendu.

Frédéric n'était plus dans le salon.

Louis s'élança dans l'antichambre. Gabrielle y était seule, assise et tout en larmes. Sans la questionner, le jeune prêtre courut au jardin.

Il trouva Frédéric se promenant à grands pas sous une tonnelle sombre, encore agité. La vue de Louis le fit blêmir. Il essaya pourtant de sourire.

Le prêtre offensé s'avançait avec le regard d'un juge.

—Vous allez quitter ma maison, monsieur, dit-il.

—Quoi? Eh bien!

—Partez!

—Louis.

—Partez, vous dis-je!

Frédéric essaya de payer d'audace.

—Mon pauvre ami, répliqua-t-il, je ne comprends rien à vos manières... sur ma parole. Je m'en vais, puisque ma présence vous déplaît; mais, en vérité, vous usez d'un procédé étrange, que l'on passerait tout au plus à un fou.

—Oui, je suis fou, et ma folie consiste à vous défendre à jamais le seuil de mon presbytère.

—Ah! vous parlez sérieusement, je m'aperçois, dit Frédéric. Vous avez tort, je vous jure,

car votre demoiselle Antoinette, dont vous m'interdisez probablement les faveurs, ne m'inspirait aucune envie.

Malgré son empire sur lui-même, Louis leva la main comme pour souffleter cet homme.

—Ne souillez pas ce qui est un sanglant reproche pour vous, malheureux intrus du sacerdoce, dit-il.

Le visage de Frédéric devint diabolique. Posant ses deux mains sur les épaules de son confrère, et jetant de ses yeux dans les siens des étincelles de haine.

—Je ne voulais pas vous nuire, dit le fils du cordonnier; mais puisque vous me défiez, prenez garde à vous!

Il s'éloigna avec un geste de menace.

Louis ne s'était pas trompé : mademoiselle de Saux avait questionné Gabrielle.

—O mon Dieu! disait l'enfant, mon frère m'excusera peut-être.

Antoinette employait son éloquence à la rassurer. Lorsque le jeune prêtre reparut, la consolatrice laissa éclater son indignation.

—L'avez-vous chassé, au moins? s'écria-t-elle.

—Oui, mais trop tard, répliqua Louis Féret.

—Trop tard, en effet, reprit mademoiselle de Saux, puisque votre confiance lui a permis d'étaler sa difformité morale aux yeux de cette âme suave. Je plains Gabrielle d'avoir vu son ignorance du mal brisée par la main d'un prêtre.

—Ce prêtre indigne est une exception dans le sacerdoce, je vous affirme, s'écria Louis.

—Je le crois, dit gravement la jeune fille.

—Au nom du ciel, Antoinette, reprit le frère de Gabrielle, n'oubliez pas le caractère sacré du coupable; gardez le silence, pour l'amour du bien !

Louis paraissait très-ému. Mademoiselle de Saux le considérait avec un sourire attendri.

—Monsieur le curé, dit-elle, vous êtes un noble cœur.

L'abbé Davy rentra furieux dans son presbytère et manifesta violemment l'état de son âme. Il frappait les meubles, rugissait comme une bête fauve. Jeannette, témoin de ses transports, gardait le silence et le calme du mépris.

Frédéric continuait son vacarme et tardait à s'expliquer.

—D'où vient cette colère, voyons, demanda la jeune fille impatientée.

—Louis, ton Louis Féret! s'écria Frédéric.

—Eh bien? fit Jeanne avec hauteur.

—Oh! le scélérat, le scélérat! reprit le curé de Saint-Euphorbe. Devait-il m'humilier? Est-il irréprochable, lui? L'habile hypocrite! Oh! je suis bon, mais je n'oublie rien. Vous me payerez cher cette journée, monsieur Féret!

—Vous avez fait quelque mauvaise action, dit Jeanne.

—Tu n'es pas mon confesseur, toi, repartit brusquement Frédéric. Je te répète seulement que j'ai été humilié. Gare à ton idole!

—As-tu des projets de vengeance?

—Oui, oui.

La jeune fille se posa bravement devant Frédéric.

—Ose en exécuter un seul, dit-elle.

L'abbé Davy se calma aussitôt.

—Ah! vous aimez toujours M. Louis, mademoiselle Jeanne? répliqua-t-il d'un ton goguenard.

—Tu n'es pas mon confesseur, toi, repartit la jeune fille.

—J'admire ta constance, reprit Frédéric; elle est méritoire, d'autant plus que M. Féret se donne du large en matière d'infidélité.

Jeanne demeura stupéfaite.

—Il est d'une jalousie féroce, par-dessus le marché, continua le mauvais prêtre. Il m'a chassé parce que sa belle amie, mademoiselle Antoinette de Saux m'honorait d'une politesse... tiède. Tu as du courage, ma pauvre fille. Si tu voyais les beaux yeux de ta rivale!

Jeanne se retira sans répondre. Elle trouvait absurde l'accusation de Frédéric; elle entrevoyait la vérité; cependant, sa jalousie excitée dominait la voix de sa raison.

—Bien! pensait l'abbé Davy; Jeanne, qui se révoltait, deviendra ma complice.

CHAPITRE V

Histoire d'Henri.

Mademoiselle de Saux, presque décidée à retarder son mariage avec Paul, demeurait inflexible sur le compte d'Henri.

—Vous me rendrez peut-être bonne catholique, monsieur le curé, disait-elle ; ce triomphe doit vous suffire. Ne vous obstinez pas à me vanter un maniaque.

M. de Saux avait cédé le premier à l'évidence des vérités chrétiennes; sa fille suivait lentement son exemple. L'ensemble du dogme évangélique lui paraissait grandiose; elle l'acceptait sans réticence, à la condition d'en élaguer certaines pratiques. Ce dernier préjugé devait tomber de lui-

même, à mesure que l'étude et la piété découvriraient à la nouvelle croyante les merveilles du symbolisme religieux. Louis saisissait toutes les occasions d'éclairer la foi d'Antoinette. Souvent les lettres d'Étienne lui servaient à réfuter les objections de la jeune fille.

Voici une de ces missives que nous reproduisons fidèlement :

« Cher ami,

« Je m'occupe d'innover dans mon église en ruine. J'ai acheté une belle image du Sacré-Cœur de Jésus, rehaussée d'un cadre splendide. J'ai orné de ce tableau ma plus décente chapelle. Je puis vous assurer qu'il a fait sensation.

« La peinture est fine, la couleur harmonieuse. La tête, noble et douce, porte le reflet du rayonnement divin. Je passe de longues heures à la contempler ; je voudrais apercevoir dans cette image le *je ne sais quoi* radieux dont s'illuminait le front du Sauveur, le céleste prestige qui donnait, même aux vêtements de l'Homme-Dieu, la surnaturelle puissance du miracle. J'ignorais ce que l'on gagne à se rapprocher ainsi, par la méditation, de l'auguste personne de Jésus-Christ.

Son humanité sacrée est bien réellement le miroir où l'œil du chrétien aperçoit les splendeurs de la Trinité créatrice ; elle est le soleil du monde des saints.

« Je me suis demandé parfois d'où provenait votre piété si profonde et si tendre. Vous l'avez puisée, je le comprends, dans les entretiens de ce cœur qui a tant aimé les hommes.

« Mes paysans de Morneval sont durs comme les rochers qui les environnent. Le bruit de l'or seul arrive à leurs oreilles. Je les appelle chaque soir, pendant ce mois de juin, aux sources de la charité, devant le Sacré-Cœur de Jésus. J'essaye de leur faire comprendre la légitimité et l'utilité de cette dévotion.

« Le sujet de mes entretiens est à peu près ceci :

« Il est bon d'honorer, d'aimer le cœur où l'immensité de l'amour divin s'est confondue avec les affections de notre nature régénérée, afin d'embrasser l'humanité entière. L'univers tient dans ce cœur, et chacun de nous y trouve sa place, *comme s'il était seul*, a dit admirablement Bossuet. Là réside toute la miséricorde avec la paternité divine et la fraternité humaine. Dieu ne peut rien

accorder que par ce cœur où l'expiation s'est faite, duquel il reçoit l'amour que le monde lui refuse, l'adoration infinie que nulle créature ne saurait lui donner.

« Ce cœur nous a tous engendrés à la vie nouvelle, par l'ardente charité qui a produit la Rédemption. Il est notre salut et la source de nos mérites. Chacune de nos bonnes actions doit prendre en lui sa valeur avant d'arriver à Dieu.

« Comme l'humanité du Christ reflète la splendeur éternelle, son cœur enferme la suprême sagesse d'où découlent tous les enseignements lumineux.

« Quel objet plus légitime de notre dévotion ! Nos intérêts les meilleurs, nos fiertés permises nous poussent vers le cœur de Jésus.

« Voilà ce que je répète à mes paysans de mille façons familières.

« Me direz-vous, mon ami, si vous avez jamais étudié le rôle du cœur dans la marche des civilisations ?

« Aux époques de transition et de bouleversement, le cœur est absorbé par la fièvre des luttes. Mais prenez une société faite, un peuple assis ; commencez votre examen au temps de la cheva-

lerie : le cœur alors adorait d'héroïsme; l'amour se prouvait par de hauts faits.

« Plus tard, le madrigal remplace le trophée. N'ayant plus l'émotion du danger ni l'orgueil de la victoire, le cœur se nourrit de mièvreries, bonheurs factices, douleurs imaginaires. Pourtant, son idéal reste pur.

« Plus tard encore la galanterie apparaît. On se lasse de soupirs, de martyre et de flammes constantes. On cherche le plaisir facile ; on aime surtout à le varier. Le cœur s'efface, les sens prennent les rênes des mœurs.

« Les orgies du dernier siècle s'en suivirent.

« Le nôtre a commis un plus grand crime. Il a réveillé le cœur, afin de le prostituer à la passion. Le dix-huitième siècle l'écartait, le nôtre l'empoisonne.

« Suis-je dans le vrai ? N'est-il pas rare aujourd'hui de trouver un cœur parfaitement sain ?

« Le Sacré-Cœur de Jésus sera notre remède infaillible.

« Tandis que l'irréligion s'enfle d'orgueil dans son bourbier, l'Homme-Dieu fait cette gloire aux humbles de leur ouvrir son cœur.

« Je me demande, Louis, combien de blasphè-

mes vont accueillir cette dévotion si propre à notre société blasée. Vous savez comme l'on bafoue l'Immaculée conception, vieille et sainte croyance, dont certainement l'Église fera un dogme.

« Quelques pauvres plaisants s'avisent aussi de ricaner à propos de saint Joseph. Connaissez-vous, après l'auguste Marie, une personnalité humaine plus digne de nos respects ?

« Les coryphées de la science moderne admettent au nombre des *bonnes choses* notre vénération pour les grandes âmes qui nous ont laissé l'exemple d'une vie sublime. Ils trouvent délicieuse l'histoire des saints, — seul et vrai Panthéon, — a dit le poëte, un poëte toujours admirable lorsqu'il abandonne son génie à l'inspiration religieuse.

« Que signifie donc la sotte plaisanterie des adeptes? Est-ce l'intime pensée des maîtres impudemment dévoilée? Ils ont mal choisi le sujet de leur gaieté grossière.

« Devant le dépositaire du secret céleste, devant le gardien de l'Enfant-Dieu, le front s'incline et le cœur est ému.

« Adieu, Louis.

« Mes projets de construction n'avancent pas.

« Votre

« ÉTIENNE. »

Antoinette demanda la permission d'emporter la lettre de son cousin, afin de la méditer à loisir. Après trois jours de solitude, elle écrivit à Louis :

« Je crois, j'admire, j'aime !

« L'amour et la vérité débordent du Sacré-Cœur de Jésus ! »

« Il vous reste une affection de ce monde à consoler, répondit Louis Féret. J'espère en vous, en dépit de vos répugnances.

« Lisez d'abord l'*Histoire d'Henri.* »

Le jeune curé envoyait à mademoiselle de Saux le troisième manuscrit laissé par l'abbé Pierre Féret. Nous invitons nos lecteurs à le parcourir en compagnie d'Antoinette.

HISTOIRE D'HENRI.

Mouloir, ce 12 avril 18..

« Je prie mon bon ange de bannir le fiel de mon cœur et de diriger ma plume. Éclairez-moi, cé-

leste ami! Que ma parole soit indulgente, mon récit fidèle, mon jugement conforme à l'équité.

« J'ai à parler d'un homme à la fois méprisable et malheureux. Préservez-moi de mêler le sentiment de mes rancunes personnelles à la juste horreur du vice.

« Lorsque j'arrivai à Mouloir, le château de Haute-Combe était désert : son propriétaire, le comte Bernard, menait, disait-on, à travers le monde une existence luxueuse et dissipée.

« Depuis la mort de son père, éloignée déjà de quinze années, il n'avait pas reparu dans le village. Cependant, chose étonnante, son nom se trouvait dans toutes les bouches, son souvenir se transmettait vivace et mystérieux comme celui d'un personnage légendaire.

« —M. Bernard *fait des livres*, disaient les paysans.

« M. Bernard était un homme d'esprit. Pauvre tête!

« Peu de temps après mon installation, je reçus de lui une lettre froide et railleuse, quoique parfaitement convenable, où perçait l'humeur hautaine du gentilhomme.

« Bien qu'éloigné, il voulait, disait-il, en pa-

roissien fidèle, faire la connaissance de son curé.

« Cette missive m'inspira peu de sympathie pour son auteur.

« Il m'en vint une seconde par laquelle M. de Haute-Combe m'annonçait sa prochaine arrivée à Mouloir, et sa visite.

« Il se fit précéder de riches cadeaux.

« J'éprouvais, je l'avoue, une curiosité vive. J'étais jeune, et mon cœur battit fort, lorsque j'entendis l'équipage brillant du grand seigneur s'arrêter devant mon humble demeure.

« M, de Haute-Combe avait passé trente ans. Il était richement doué sous le rapport physique ; ses manières et son regard annonçaient la même exubérance de qualités intellectuelles.

« Il s'avança pour m'embrasser.

« Je n'oublierai jamais son aisance gracieuse, et son sourire, que je n'ai retrouvé chez nul autre.

« Sa visite dura une heure. Il causait avec vivacité et gaieté, sans trop de suite et superficiellement, mais avec tant de charme ! Sa personne me séduisait... tandis que j'apercevais, au fond de son âme, des sujets de répulsion.

« Au moment de me quitter, il m'annonça son prochain mariage.

« Le lendemain, un domestique m'apporta les clefs du château, avec ce billet de son maître.

« Monsieur le curé,

« Hier, j'oubliai de vous raconter une mer-
« veilleuse légende. Faute de mémoire, j'allais dé-
« roger à un vieil usage de ma maison.

« Un de mes ancêtres répudia sa femme,
« alors que les sires de Haute-Combe ne *savaient*
« *signer*, mais se battaient bien. J'ignore si le con-
« fesseur dudit baron se montra satisfait, et si mon
« aïeul prit le souci d'écrire à Rome. La femme ré-
« pudiée protesta, elle, de toute son âme. Son noble
« époux, dédaignant de la renvoyer à sa famille,
« l'enferma dans un appartement fort propre, où la
« malheureuse délaissée se pendit.

« Depuis cette mort, les sires de Haute-Combe
« avaient mauvaise chance : leurs femmes ne pou-
« vaient mettre au monde un héritier sans d'horri-
« bles souffrances, mêlées de terreurs. La plupart
« mouraient à la peine, et l'on sauvait difficilement
« leur fruit. Si bien que la race des Haute-Combe
« menaçait de s'éteindre, faute de jeunes filles
« assez courageuses pour affronter la vengeance de

« l'épouse suicidée. Heureusement, le comte Mat-
« thieu, homme de ressource et bon chrétien, écri-
« vit au pape, afin d'obtenir l'absolution du péché
« de son aïeul, et une formule particulière pour
« chasser l'esprit courroucé de la femme stérile.

« Je dois vous dire, en faveur de mon ancêtre,
« que son premier mariage ne lui avait pas donné
« d'enfants. Cela explique son divorce.

« Grâce à l'ingénieuse pensée du comte Mat-
« thieu, la tige des Haute-Combe est demeurée
« florissante. Tous les descendants du pieux gen-
« tilhomme, jusqu'à mon père, ont fait bénir leur
« appartement nuptial, suivant la formule expé-
« diée de Rome à cet effet. »

« M. de Haute-Combe me priait d'aller au château faire cette cérémonie à son intention, et m'indiquait la partie de sa bibliothèque où je trouverais les oraisons propres à la circonstance.

« Je m'empressai de suivre le domestique, afin de remplir les instructions de son maître.

« A la place indiquée était un vieux rituel où je découvris, en effet, des prières spéciales pour la famille de Haute-Combe, approuvées, d'ailleurs, et enrichies d'indulgences par un bref qui louait la piété du comte Matthieu.

« Le domestique m'indiqua la chambre dans laquelle je devais réciter ces prières.

« C'était une pièce vaste et sombre, encombrée de meubles dont plusieurs remontaient à quatre où cinq siècles. Le lit, posé sur une estrade, était une merveille de sculpture... De riches colonnes soutenaient les rideaux de velours bleu frangé d'or. Sous ces rideaux, un christ d'ivoire était suspendu au mur. Une belle Vierge, divers tableaux religieux, attestaient la foi des ancêtres du comte Bernard.

« Pourquoi donc ce dernier me paraissait-il incrédule? Je n'avais aucun motif de le juger ainsi.

« En feuilletant le rituel, afin de chasser mes réflexions et de commencer les prières, mon regard tomba sur une marge où je lus les lignes suivantes écrites à la main :

L'universalité de la prière prouve notre faiblesse plutôt que l'existence d'un être miséricordieux et puissant.

L'homme a toujours prié, comme il a toujours poursuivi des rêves de bonheur sans nuage. Cependant, nul n'affirme la possibilité de la félicité parfaite ici-bas.

On dit la prière consolante et fortifiante. Un acte quelconque, s'il chasse de l'esprit la pen-

sée douloureuse, produira le même effet sur les nerfs.

« Ces blasphèmes étaient de la main du comte Bernard. Du reste, il les avait signés.

« Plus loin, je trouvai :

Rien n'est vrai, rien n'est admirable qu'à un point de vue; rien, par conséquent, n'a des droits irrécusables à notre foi ou à nos respects.

« Plus loin encore :

Quelle risible chose! Faire de l'amour, aujourd'hui un crime, une vertu demain!

« Je m'en retournai, plaignant la jeune fille, peut-être pieuse et tendre, qui allait confier son âme à cette âme froide, à cet esprit sceptique. Oui, je l'affirme sans crainte d'erreur, pendant ces heures décevantes, j'eus le pressentiment des souffrances qui m'assaillirent plus tard..... Si elles avaient brisé mon cœur tout seul !

« M. de Haute-Combe passa les quatre premières années de son mariage à Paris. Je recevais de lui, régulièrement, des lettres spirituelles et cordiales auxquelles j'essayais de répondre sur le même ton.

« Ma ponctualité épistolaire vous extasie, sans

« doute, me disait-il. En voici le secret : je veux « me ménager une société agréable à Mouloir, « lorsque j'habiterai Haute-Combe. »

« Vers la fin de la quatrième année, la physionomie de mon correspondant s'assombrit. Il ne tarda guère à me livrer le motif de son humeur maussade. Madame de Haute-Combe désirait un héritier!

« Quelle folie! si jeune encore! Il faudra « quitter la société, s'exiler deux années à la cam« pagne, subir des nausées, d'abord, puis les colères « d'un marmot! — Quelle folie! hélas! hélas! »

« Je me demandai si l'air que l'on respire dans le monde trouble le cerveau. Jamais M. de Haute-Combe n'avait rien hasardé qui me parût aussi extravagant.

« J'attendis son arrivée et celle de sa jeune femme, avec une émotion pleine de mystères, que je m'explique aujourd'hui.

« Le comte me témoigna beaucoup d'amitié. Il était demeuré jeune d'apparence et charmant de manières.

« Madame de Haute-Combe pouvait rendre orgueilleux même un homme blasé : elle était admirablement belle.

« J'observai, d'abord, la stricte réserve indispensable entre un prêtre et une femme du monde. Mais cette jeune comtesse habitait une sphère idéale, sorte de paradis magique dont sa parole simple, expansive, irrésistible, ouvrait l'entrée. Comment fuir le prestige ? Elle m'entraîna et m'enchaîna dans ce merveilleux séjour, où ses pensées fraîches, naïves et brillantes, voltigaient, papillons capricieux, m'apportant le parfum de son âme. Forcé de m'initier à son existence qu'elle transformait en un doux rêve, je gardai avec effort ma lucidité d'esprit. Je voulais demeurer fidèle à ma mission d'apôtre.

« M. de Haute-Combe avait éloigné sa femme de la foi. La jeune comtesse adorait son mari. Inclinée aux idées riantes, plongée dans une atmosphère voluptueuse, distraite et fourvoyée, elle plaçait l'amour au-dessus de la maternité sainte. Sa seule religion était sa fidélité.

« Je savais que, depuis son séjour à Mouloir, M. de Haute-Combe se livrait sans scrupule au désordre. J'eus compassion de la jeune femme éprise et trompée.

« Elle croyait à la fidélité de son mari, et l'exigeait, du reste. Leur tendresse réciproque était

l'inépuisable sujet de ses entretiens. Je ramenais involontairement ses pensées vers l'espoir de sa maternité prochaine. Elle prêtait l'oreille à mes paroles, qui étaient des enseignements. L'enfant près de naître prenait chaque jour une plus large place dans le cœur de sa mère. L'inspiration chrétienne suivait d'elle-même les progrès de cette nouvelle affection.

« Soit que madame de Haute-Combe vécût trop dans la solitude, soit qu'elle ressentît l'attrait puissant des vérités catholiques, ma conversation lui plaisait. Je me rendais auprès d'elle avec confiance, espérant lui être utile, et sur l'invitation du comte.

« Un soir, j'étais dans l'appartement de la jeune femme. L'heure avait fui plus rapide, la nuit venait. Déjà la lune apparaissait, chastement voilée. Deux fenêtres donnant sur un parterre étaient grandes ouvertes devant nous. L'air nous apportait le parfum des fleurs. Cette soirée était mélancolique et douce. Je me taisais, vaincu par le charme de la contemplation ; inquiet, d'ailleurs, impatient de voir revenir le comte, troublé par l'inconvenance de ma situation, mais n'osant laisser la jeune femme seule.

« Sans doute, les mêmes réflexions tourmentaient madame de Haute-Combe. Elle imitait mon silence.

« Je respirais avec distraction l'odeur d'une rose cueillie dans mon jardin.

« Cette fleur était superbe.

« Je vis madame de Haute-Combe la regarder d'une façon tellement persévérante que, sans parler, je la déposai sur ses genoux.

« Elle s'en empara vivement.

« —Vous avez deviné, merci ! dit-elle.

« Aussitôt une ombre se détacha du fond de l'appartement.

« —Misérable! cria une voix furibonde.

« Je me levai.

« Le comte Bernard, c'était lui qui nous épiait, bondit jusqu'à moi, me saisit à l'épaule et me secoua rudement.

« —Mon ami ! que se passe-t-il ? s'écria la comtesse.

« —Que me voulez-vous, monsieur ? dis-je indigné.

« Un sourire affreux contracta le visage du gentilhomme.

« —Prêtre infâme ! reprit-il, j'ai vu ton ma-

nége ; tu la fanatisais, afin de mieux la séduire !

« Madame de Haute-Combe poussa un cri.

« Frappée au cœur, elle se sentit défaillir, et voulut se précipiter dans les bras du comte.

« Il la repoussa.

« Elle tomba, se heurtant, dans sa chute le front contre un meuble.

« —Secourez-la, monsieur le comte ! m'écriai-je. Plus tard je répondrai à votre accusation.

« —Préoccupation d'amant ! reprit M. de Haute-Combe avec rage. Vous l'aimez donc, vous l'aimez donc, cette femme !

« —Je l'aime assez pour lui porter secours. Ayez pitié, monsieur le comte, songez à votre enfant.

« Le sang de la jeune mère s'échappait à flots de son front blessé.

« Je souffrais comme s'il était sorti, non de son front, mais de mon cœur.

« M. de Haute-Combe, impassible, suivait sur mon visage l'expression de ma torture. Je me lassai du regard insultant de cet homme.

« —Ma conscience est pure, lui dis-je, et mon sacerdoce me commande la charité...

« Cela signifiait :

« —Je sauverai, malgré vous, cette malheureuse que vous laissez mourir.

« Il me comprit, se posa devant moi, au premier pas que je fis vers la comtesse, et me tint pendant quelques secondes fasciné sous sa prunelle ardente.

« —Misérable! me dit-il ensuite d'une voix sourde, je veux te payer ton infamie.

« Il leva la main.

« Deux soufflets tombèrent sur mes joues.... une exclamation folle frappa mon oreille; puis, rien... jusqu'à ce que l'intelligence des faits reparût dans mon cerveau comme une lumière soudaine. Je ne sais quel terrible frisson parcourut tous mes membres. La pensée du devoir m'abandonna, je le confesse. Le désir de la vengeance dominait mes facultés. Je me sentais assez fort pour l'assouvir.

« Que serait-il advenu? —Je ne sais.

« Mais madame de Haute-Combe, sortie de son insensibilité, avait frémi de l'outrage. En me voyant immobile, recueilli sous l'inspiration d'une colère aveugle, elle eut peur. Son premier mouvement fut de se précipiter vers le comte et de l'entourer de ses bras. L'émotion la rendait muette; mais

ses larmes et son regard m'imploraient pour le coupable.

« Son désespoir, la vue du sang qui tachait sa robe blanche, me rappelèrent à moi-même.

« —Madame, lui dis-je, ne craignez rien pour lui. Je suivrai l'exemple de mon Maître, souffleté comme moi.

« Je m'éloignai.

« Le lendemain, M. de Haute-Combe vint me chercher lui-même pour sa femme et son fils nouveau-né, qui se mouraient.

« Je ne pouvais refuser de le suivre.

« A notre arrivée au château, on nous annonça que l'état de l'enfant paraissait meilleur. Il me fallut porter mes premiers secours à la mère. Ensuite, M. de Haute-Combe me conduisit dans la chambre où se trouvait le berceau du nouveau-né. Il fit signe à la nourrice de sortir et ferma la porte.

« —Vous allez baptiser *notre fils*, me dit-il.

« J'avais réfléchi, depuis la veille ; je répondis avec calme :

« —Vos insultes seront perdues, monsieur le comte. Elles ne me feront pas regretter d'être ici, non pour vous plaire, mais pour accomplir mon devoir.

« Lorsque j'eus baptisé l'enfant, son père me remplaça près du berceau. Il entama je ne sais quelle histoire extravagante, et comme il approchait du dénoûment, je le vis prendre une grosse épingle aux rideaux du petit lit. Parlant toujours, il l'enfonça dans la tempe du nouveau-né.

« Je me précipitai vers le berceau en étouffant une exclamation. J'étais pâle, et je tremblais.

« M. de Haute-Combe se mit à rire.

« —Rassurez-vous, me dit-il, j'ai piqué le coussin. Ah! vraiment votre frayeur est expressive!

« Je lui demandai s'il assisterait de sang-froid au meutre d'un inconnu. Il ne répondit pas à ma question.

« J'ai encore présentes à l'esprit les ruses qu'il employa afin de m'arracher des aveux que je ne pouvais faire, puisque je n'avais à me reprocher pas même l'ombre d'une pensée coupable.

« —Écoutez, me dit-il, las de ma patience : vous m'avez déçu par deux fois. J'espérais vous trouver faible, mal instruit; je me faisais une fête de bouleverser toutes vos convictions, de troubler également votre cerveau et votre conscience. Vous n'êtes pas du tout le *brave homme* que j'attendais.

Vous avez de l'esprit... de la science... et du zèle... ce qui est bien pis! Je me suis trompé en vous admettant chez moi. J'avais soigneusement, lentement préparé la tranquillité de mon avenir domestique... Elle est aujourd'hui perdue, grâce à vos maximes. Je m'étais fait l'idole unique de ma femme; c'était le meilleur moyen d'assurer ma liberté, une liberté sans contrôle. Vous m'avez descendu de mon piédestal pour y élever Dieu. Maladroit! Je vous hais... Ne saviez-vous pas qu'une femme pieuse est une femme sévère?...

« J'hésitais à répondre, incertain sur le langage que je devais prendre avec un tel homme.

« —Monsieur le comte, lui dis-je, pour résumer en peu de mots toutes mes impressions, vous n'avez pas de cœur!

« Il sourit, ouvrit la porte de la chambre, et répondit en s'inclinant :

« —J'ai de la politesse. Adieu, monsieur le curé.

« Madame de Haute-Combe demeura plusieurs années malade à ne pas sortir de ses appartements. Je lui apportais, de temps à autre, les secours de mon ministère. Il m'arriva, un jour, de faire allusion à la perte de son bonheur. Je m'accusais d'en être la cause innocente.

« —J'ai gardé plusieurs mois cette pensée douloureuse, me dit la comtesse, et votre présence me faisait mal; mais, depuis, j'ai su combien je m'abusais.

« La jeune femme prit un album qu'elle feuilleta.

« —Voyez, ajouta-t-elle, en m'indiquant le haut d'une page.

« Par manie ou par distraction, M. de Haute-Combe avait écrit ces lignes au-dessus d'une aquarelle charmante :

« Madame de Haute-Combe est plus belle que « Fanny ; mais Fanny est plus spirituelle. Sans « les bons mots de Fanny, supporterais-je le sen- « timentalisme de ma femme ? »

« Suivait la date.

« —Depuis que j'ai lu cette confidence, poursuivit madame de Haute-Combe, je porte une blessure inguérissable; mais, loin de redouter vos entretiens, je les désire. Vous avez été mon véritable ami. Vos enseignements pieux m'ont appris à me résigner.

« Le fils du comte Bernard vivait et grandissait. Cet enfant pouvait être la joie de sa mère; mais on le disait idiot... Plusieurs fois, je l'avais

aperçu, fuyant à mon approche. La vue d'un étranger lui arrachait des cris de terreur.

« Un jour, il me trouva chez la comtesse.

« Il entrait, calme et confiant, dans l'appartement de sa mère. A mon aspect, il s'arrêta ; ses traits se décomposèrent.

« —Henri, dit la jeune femme avec douceur, viens, mon fils.

« L'enfant se précipita vers elle. Madame de Haute-Combe le prit sur ses genoux, l'embrassa vingt fois pour le rassurer, et lui parla à voix basse.

« Ils formaient ainsi un tableau ravissant : elle pâle, triste et caressante ; lui, pensif, hésitant, rose, naïf et blond comme une tête de Greuze.

« Au bout de quelques instants, madame de Haute-Combe eut gagné ma cause. L'enfant, posé à terre, s'avança jusqu'à moi, son plus doux sourire aux lèvres, et me présenta ses deux joues.

« Dès lors, il cessa de me fuir.

« J'eus bientôt après le secret de ses terreurs folles.

« M. de Haute-Combe nous rencontra ensemble au fond du parc. Je sortais de chez la comtesse et le petit garçon me reconduisait. Son père m'aborda, heureux de me mystifier, sans doute; mais,

avant de lancer le trait qu'il me destinait, il regarda le bambin. Henri venait de prendre une pose hautaine qui ressemblait au défi.

« —Eh bien! monsieur, dit le comte, vous ne me saluez pas?

« —Non, répliqua l'enfant.

« —Pourquoi, s'il vous plaît?

« —Ce matin, vous avez fait pleurer ma mère.

« Le comte pâlit; j'eus peur. Il se rua sur l'enfant, l'éleva d'une main au-dessus de ma tête et sembla prêt à le précipiter; mais il réfléchit, le remit sur ses jambes et le poussa du pied.

« —Misérable avorton! dit-il avec mépris.

« Il nous quitta.

« Henri venait d'éprouver une commotion terrible. Il était demeuré muet comme une statue, mais ses traits bouleversés révélaient son trouble.

« J'essayai de le calmer.

« —Je vous trouve bon, me dit-il. M. de Haute-Combe m'a souvent répété que vous étiez mon père. Est-ce vrai?

« —Non... Je suis votre meilleur ami.

« —Cela, je le savais, répondit l'enfant.

« Pendant que madame de Haute-Combe souffrait et s'étiolait, le comte dissipait leur immense

fortune. J'appris avec stupeur sa ruine complète, sa liquidation et la part misérable qu'il faisait à sa femme et à son fils : une modeste habitation et trois mille francs de rente. — La comtesse avait eu un million pour dot.

« Le notaire chargé de liquider me confia le soin d'annoncer la triste nouvelle à madame de Haute-Combe. Je ne puis oublier cette douloureuse entrevue.

« La jeune femme sembla d'abord ne pas me comprendre. Je crus devoir m'expliquer en termes catégoriques... Elle me fit signe de m'interrompre, et lutta quelques instants contre son émotion qu'elle eut peine à vaincre ; elle prit son fils dans ses bras et l'inonda de larmes. Je n'ai jamais vu de désespoir aussi déchirant.

« Le lendemain, je la trouvai résignée. Elle s'occupait de faire meubler le Pavillon.

« —Henri sera pauvre, me dit-elle.

« Je réfléchis avant de lui répondre.

« —Non, madame.

« —Non, reprit-elle étonnée.

« —Non... J'élèverai Henri, si vous le permettez... Je lui donnerai le goût du travail, le plus sûr de tous les héritages.

« —Mais... sa timidité, repartit la comtesse.

« —Il la dominera.

« —Hélas ! fit la pauvre mère.

« Elle n'espérait rien contre un défaut qui tenait à l'organisme de son fils... Une idée consolante me vint à l'esprit; je l'exprimai aussitôt.

« —Si Henri n'ose se lancer dans le monde, il se fera grand propriétaire.

« —Grand propriétaire?

« —Oui, madame. M. de Haute-Combe vous laisse près de mille hectares de terrain inculte. L'avenir de votre fils est là.

« Madame de Haute-Combe devint rayonnante.

« —Merci... merci... me dit-elle. Mais, il faudra des sommes considérables pour défricher ces bruyères. Je vous confie tout l'espoir et toutes les difficultés de l'entreprise.

« —Elle me remit un coffre plein de bijoux. —Voilà pour les premières avances, ajouta-t-elle. Ce trésor sera mieux placé dans vos mains que dans les miennes; vous pourrez d'ailleurs vous en servir à propos.

« Henri venait de finir sa douzième année. Sa mère lui avait enseigné plusieurs langues, la musique, la peinture et l'histoire. Je complétai son in-

struction. Le lieu de nos rendez-vous était en été le lac des Saules, et en hiver ma sacristie. — Madame de Haute-Combe étant revenue à la santé, j'avais cessé de la voir chez elle.

« Il me serait difficile de dire combien son fils me donna de satisfaction, combien je m'attachai à lui. Les paysans qui nous surprenaient ensemble au bord du lac supposaient le jeune comte sous l'obsession d'un esprit mauvais que ma présence mettait en fuite. Je déterminai mon élève à détruire ce préjugé par quelques efforts sur lui-même. Il a pleinement réussi. Il est apprécié et surtout adoré des paysans. Les personnes de sa classe gardent encore à son égard des préventions injustes. Ces préventions feront bientôt place à la surprise et au respect, je n'en doute pas. Henri est un esprit supérieur et une nature d'élite.

« J'ai la conscience d'avoir réparé envers lui mes torts involontaires ; j'ai le bonheur de constater que pas un de mes efforts n'a été perdu.

« Mon Dieu ! voudrez-vous maintenant laisser périr mon œuvre ? Ce fruit tant cultivé succombera-t-il à sa blessure ? Henri doit-il consumer les forces de son cœur dans les tristesses d'un amour malheureux ?

« La femme qu'il aime a une âme ardente et une volonté forte. Elle peut le briser sans pitié, ou lui donner l'énergie qui lui manque.

« L'amour d'Henri est-il une catastrophe ou une espérance? Vous le savez, mon Dieu ! »

Le manuscrit s'arrêtait là.

CHAPITRE VI

Sur la Savonne.

Louis se hâta d'aller voir quelle impression l'histoire d'Henri avait faite. Il trouva mademoiselle de Saux préoccupée, mais persévérant dans ses répugnances, auxquelles se mêlait un peu d'humeur. Elle tourmenta de son mieux le jeune prêtre, et manifesta de la joie lorsqu'un domestique annonça M. Paul Germain.

Paul venait proposer une promenade en bateau. Antoinette accepta gaiement; le baron à contre-cœur. Louis se retira, désespérant de la cause d'Henri.

Les trois promeneurs allèrent s'embarquer sur la Savonne, gros ruisseau qui traverse le parc de

Haute-Combe et la plaine de Mouloir. Ce petit cours d'eau a des cataractes que les habitants du pays connaissent tous et qu'ils évitent facilement; mais il est sujet à des crues subites, beaucoup plus dangereuses, parce qu'elles sont presque toujours imprévues. Dans ces occasions, la fougue du ruisseau devient terrible; il inonde la campagne, emporte les moissons, souvent déracine les arbres du rivage.

Le baron, sa fille et Paul Germain montèrent en bateau. La journée était splendide, l'air parfaitement calme et pur; aucun accident ne semblait à craindre.

Antoinette, obsédée par le souvenir d'Henri, cherchait à se distraire. Elle prenait la rame des mains de Paul, et s'amusait à *faire courir des bordées* à la frêle embarcation. Elle réussissait à lui imprimer des secousses, dangereuses peut-être, mais dont elle riait aux éclats. Paul, légèrement effrayé, riait aussi par amour-propre.

Le baron contemplait le paysage, et méditait.

La barque filait entre deux rangées d'arbres qui, à certains endroits, formaient voûte, à d'autres laissaient apercevoir la plaine luxuriante, les champs de blé jauni, à l'horizon les coteaux plan-

tés de vigne et de cerisiers, dont les branches ployaient sous le fruit mûr.

Ce spectacle et cette course rapide sur l'eau tranquille avaient un charme réel. Antoinette se sentait pénétrée, en dépit de son rire factice. Elle commençait à laisser la rame immobile et se taisait.

Tout à coup Paul jeta un cri.

Mademoiselle de Saux le regarda... Il était pâle d'épouvante. Sa main tendue et crispée indiquait la rive.

—Voyez, voyez, disait-il.

Le ruisseau débordait avec violence; déjà l'eau envahissait la plaine.

—Nous sommes perdus! nous allons à la cataracte du lac! s'écria le jeune homme.

—Quoi? qu'y a-t-il? fit le baron.

—Une crue subite, mon père... Monsieur Paul, essayez de ramer...

—Inutile.

—Essayez.

—Une crue! reprit M. de Saux. Ah! oui... Mon Dieu! le péril est effrayant... Viens, ma fille ..

—Où voulez-vous aller, mon père?

—C'est vrai... Nous te sauverons, cependant...

—Remontez le courant, monsieur Paul, dit la jeune personne.

—Y pensez-vous, mademoiselle? Quelle force il faudrait!

—Appelons à notre secours, ajouta Antoinette.

—Oui, appelons, dit M. de Saux, tremblant pour sa fille.

Leurs voix réunies n'éveillèrent pas même un écho.

—Personne, reprit Paul. Il faut nous mettre à la nage. Le courant nous entraîne à la cataracte.

—En effet, dit le baron, elle est à quelques centaines de mètres. Vite, monsieur Paul, sauvons Antoinette.

—Nagez-vous, mademoiselle?

—Oui.

—Eh bien! jetons-nous à l'eau; c'est le meilleur parti. Nous parviendrons, je l'espère, à gagner la rive.

—C'est bon, c'est cela, repartit M. de Saux. Va, ma fille, suis son conseil.

—Et vous, mon père? Je me sauverais seule! Essayez de sauver mon père, monsieur Paul.

—M. le baron nage-t-il?

—Oh! pas du tout.

—Mon aide ne lui servirait de rien. Nous serions perdus tous deux. Gagnons la rive, mademoiselle. Nous chercherons du secours.

Paul s'exprimait avec l'accent de la terreur.

Antoinette frissonna et devint très-pâle.

—Décide-toi, mon enfant, allons! reprit M. de Saux.

—Il y a déjà trop de retard, ajouta Paul. Chaque minute d'hésitation est mortelle. Suivez-moi.

Antoinette garda un silence glacial.

—Le péril est terrible, ne vous abusez pas, dit le jeune homme.

Antoinette lui tourna le dos.

—Ma fille, fit le baron.

—Mademoiselle, ajouta Paul, encore une fois, pour l'amour de votre père.

—Laissez-nous, monsieur, dit la jeune fille.

—Il le faut bien, car le temps presse, et votre obstination triple le danger... Dieu veuille que je rencontre quelqu'un sur la rive!

Il se jeta à la nage et disparut bientôt.

—Ma fille! ma fille! criait le baron, fou de désespoir.

—Conservons au moins notre sang-froid, mon père, dit mademoiselle de Saux.

Le baron se désolait.

—Attention! voici un espoir de salut! s'écria Antoinette.

Elle désignait quelques branches de saule visibles à fleur d'eau.

—Il y a là un peu de terre ferme. Si notre barque pouvait s'y échouer!

Le courant les entraîna à un demi-mètre du petit îlot; mais la jeune fille parvint à saisir en passant des joncs d'abord, puis des branches d'osier. Elle se cramponna à ces branches.

L'embarcation s'arrêta.

—Prenez la rame, mon père, cria mademoiselle de Saux. Nous ferons peut-être remonter la barque sur le tertre. Au milieu de ces joncs et de ces pieds de saules nains, elle serait en sûreté.

Le baron se hâta d'obéir; mais ni son adresse, ni sa force ne pouvaient dominer le courant. Il luttait avec énergie, baigné de sueur, ivre de souffrance. Malgré ses efforts, l'eau entraînait l'embarcation. Les branches qu'Antoinette saisissait tour à tour se détachaient de leur tronc déchiré.

La jeune fille tomba épuisée aux pieds de son père. La barque reçut une secousse violente, mais reprit immédiatement son centre de gravité.

Le baron laissa échapper la rame, et pria Dieu, debout, les bras croisés sur sa poitrine.

L'embarcation n'était plus qu'à une faible distance de la cataracte. Déjà la violence du courant redoublait, et le mouvement circulaire commençait à se faire sentir à la surface du ruisseau.

M. de Saux et sa fille allaient être dévorés par l'abîme.

Un homme, debout sur les rochers qui entourent le lac des Saules, au-dessus de la cataracte, aperçut le danger. Il jeta un cri, et se précipita du rocher dans le ruisseau devenu torrent. L'instant d'après, il reparaissait, nageant vers l'embarcation avec l'agilité presque miraculeuse d'un plongeur habile. En quelques secondes, il joignit la barque en péril. Soit adresse particulière, soit force herculéenne, il réussit à l'éloigner du gouffre, en la poussant d'une main. Arrivé près d'un saule à demi submergé :

—Vous tiendrez-vous à cet arbre, monsieur le baron? demanda-t-il.

M. de Saux laissa échapper une exclamation de joie et de surprise. Dans ce nageur prodigieux qui les sauvait, il avait reconnu Henri de Haute-Combe.

Henri sauta dans la barque.

—Embrassez fortement ce tronc, dit-il. Vous résisterez ainsi au courant, pendant que je mettrai mademoiselle de Saux en sûreté.

Henri désignait un monticule dont le sommet n'était pas submergé.

—Mais, dit le baron, nous ne pouvons aborder sur cette rive. L'eau a gagné trop de terrain de ce côté; d'ailleurs, le village est de l'autre; et ma fille a besoin de prompts secours.

—Je vais la déposer là-bas... Ce tertre ne sera pas envahi avant ce soir.

—Pourrez-vous y arriver?

—Je connais les lieux. Je n'aurai d'eau que jusqu'à la ceinture.

Il prit dans ses bras la jeune fille évanouie, et s'achemina bravement vers le monticule. Ce trajet présentait mille difficultés. Tout autre qu'Henri n'eût pu l'accomplir. Il fallait une grande force physique et une connaissance minutieuse des moindres accidents du terrain.

Le jeune comte arriva heureusement jusqu'à l'éminence. Il déposa Antoinette au pied d'un chêne, parmi de grandes herbes. Le bonheur de l'avoir sauvée l'enivrait. En s'inclinant vers elle,

afin de l'asseoir doucement contre le vieil arbre, de ses lèvres il effleura son front.

Ce timide baiser réveilla la jeune fille. Elle ouvrit lentement les yeux. Henri s'éloigna comme l'éclair.

Antoinette se vit hors de péril, et reconnut le jeune homme. Malgré sa gratitude, elle éprouva un frisson de colère. Elle sentait une place au front, tantôt glacée, tantôt brûlante.

—Ah! murmura-t-elle, j'ai commis une faute de ce genre. Dieu me châtie.

Henri était allé délivrer le baron. Nageant d'une main, guidant l'embarcation de l'autre, il conduisit le vieux gentilhomme sur la rive où celui-ci désirait aborder.

—Ma fille! Sauvez ma fille, Henri! dit M. de Saux en mettant pied à terre.

Le comte livra au flot la barque inutile, et retourna vers Antoinette.

—Mademoiselle, dit-il, vous nagez... donnez-moi votre main.

Mademoiselle de Saux avait parfois des mouvements de fierté qu'elle réprimait peu. Loin de mettre sa main dans celle du jeune homme, elle fit deux pas en arrière. Henri se retourna et par-

courut de l'œil la surface de la Savonne. La barque abandonnée s'était échouée près de la rive, dans un fouillis de hautes herbes et de branches brisées.

Le comte se remit à la nage, alla dégager le bateau des broussailles, et le ramena au pied du monticule.

Antoinette descendit et le poussa du pied.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle au jeune homme. Je nage... et voici ma main.

Peu de jours après l'inondation, M. et mademoiselle de Saux allèrent au Pavillon remercier leur sauveur.

Nous savons l'ordre et le bon goût qui régnaient dans cette demeure. On y respirait d'ailleurs une atmosphère empreinte de poésie suave, cette sorte de parfum moral qui se dégage des âmes pures et n'est peut-être que l'arome de leur vertu.

Antoinette fut bientôt sous le charme. Madame de Haute-Combe la comblait d'amabilités. Henri conduisit le baron dans sa bibliothèque, et lui montra d'immenses travaux dont la plupart avaient un but religieux.

Il avait écrit le plan d'une histoire comparée de tous les peuples, afin de retrouver les premières

lueurs, de suivre le développement de la pensée chrétienne et d'en constater l'influence.

Avec la même patience, il avait analysé les nombreux systèmes philosophiques. Les réunissant tous dans une synthèse générale, il les plaçait en regard de la révélation.

Ses notes sur l'agriculture valaient un traité.

Son herbier, ses collections minéralogiques prouvaient ses connaissances en histoire naturelle.

On reconnaissait, à la rectitude de son esprit, que les sciences exactes y avaient imprimé leur trace.

L'archéologie et l'architecture l'occupaient de temps à autre.

—Vous êtes universel! s'écriait le baron.

—L'étude a été mon seul amour, dit le jeune homme avec un sourire triste.

A cette réponse, une larme monta, du cœur, aux yeux d'Antoinette.

—Mon fils cultive aussi les arts et converse avec la muse poétique, ajouta madame de Haute-Combe. Je ne puis vous montrer son album où se trouvent de délicieux paysages.

—Et mon portrait, sans doute? pensa Antoinette.

—Mais il me chantait hier une romance dont il a composé la musique et les paroles, poursuivit la comtesse. Il célèbre dans ses vers un site de ce pays. La romance est intitulée *le Lac*. Ce n'est pas *le Lac* du poëte... Vous lui trouverez cependant quelque mérite, je crois.

Henri chanta, d'une voix sonore et sympathique, des strophes descriptives écrites avec sentiment. La mélodie était douce et riante.

Antoinette, émue, applaudit de grand cœur.

—Eh bien ? fit son père en quittant le Pavillon.

—Eh bien ! dit la jeune fille, M. de Haute-Combe est un homme courageux et un homme savant.

Malgré les instances de sa tante et du baron, mademoiselle de Saux refusa de détruire les espérances de Paul Germain.

—Je retarderai ce mariage tant qu'il vous plaira, disait-elle.

Henri continuait ses études et ses travaux. Depuis plusieurs années déjà, il avait commencé le défrichement de ses bruyères. Son activité éclairée obtenait d'importants résultats. Le baron s'intéressait à son entreprise et recherchait sa compagnie. La douairière raffolait du jeune comte et obsédait Antoinette.

—Mais puisque tu l'apprécies ! disait-elle sans cesse. L'amour d'estime n'est-il pas le meilleur ?

Un jour, Antoinette, impatientée, quitta brusquement la baronne. Elle se coiffa d'un grand chapeau de paille et sortit à l'aventure.

On coupait les blés, le soleil était brûlant.

Mademoiselle de Saux, après avoir longtemps couru par les sentiers les plus solitaires, s'assit à l'ombre d'un buisson d'églantiers. Elle regarda à travers les branches et vit d'immenses champs couverts de moissons. A quelques pas, de l'autre côté de la haie, un homme était assis. Il lisait et prenait des notes.

Plus loin, des moissonneurs se reposaient auprès d'une pile de gerbes.

Mademoiselle de Saux embrassa d'un coup d'œil ce tableau champêtre, puis se posa de manière a mieux observer son voisin. Elle tressaillit, en reconnaissant M. de Haute-Combe.

Des glaneuses arrivèrent dans le champ. Le comte les aperçut, ferma son livre et leur fit signe d'avancer. Il les conduisit devant la pile de gerbes.

Antoinette vit qu'il les chargeait d'épis, de ses propres mains. Sans doute, il accompagnait cette aumône de paroles bienveillantes. Les glaneuses

repassèrent près de la haie. L'une d'elles disait :

—Dame ! ce n'est pas un homme du commun.

—En faudrait-il comme celui-là pour corriger les autres ! répondait sa compagne.

Les moissonneurs s'étaient levés à l'approche du comte et se tenaient découverts autour de lui. Leur visage exprimait une admiration vive et affectueuse.

Antoinette remarqua l'air noble et bon du jeune homme, sa tournure élégante, sa belle tête, à la fois rêveuse et animée. En dépit de ses préventions, mademoiselle de Saux convenait, en tout cas, qu'il lui serait difficile de rencontrer un type mieux réussi du grand seigneur et de l'honnête homme.

—Est-ce bien le maniaque, l'idiot d'autrefois ? se demandait-elle.

—Mademoiselle, je vous salue, dit quelqu'un, en réponse à cette question.

Mademoiselle de Saux se retourna.

Une jeune fille que nous nommerons tout de suite, — Jeannette Giraud, — se trouvait en face d'Antoinette, au milieu du chemin.

Pour aborder ainsi une personne qu'elle connaissait à peine de vue, Jeanne avait un motif puissant : ses yeux lançaient des éclairs de colère.

—Bonjour, ma fille, répliqua mademoiselle de Saux.

—Je suis du pays de votre curé, savez-vous? reprit la paysanne.

—Ah!

—Louis Féret! continua Jeannette. Nous étions voisins. Alors, il ne méprisait personne. Il s'est fait prêtre, parce qu'il aime les grandes dames.

—Cette fille est folle, pensait mademoiselle de Saux.

—Puisque vous êtes une compatriote de M. Féret, dit-elle, je me charge de vos commissions pour lui.

Jeanne eut envie d'éclater, mais se contint.

—Portez-lui mes félicitations, dit-elle avec un rire forcé. Il les mérite : vous êtes vraiment plus jolie que moi... Bonsoir, mademoiselle.

Antoinette, ébahie, la regarda s'éloigner d'un pas leste. La jeune paysanne se retourna plusieurs fois pour lui adresser des signes d'adieu pleins de mystérieux sarcasmes.

—Elle est effrayante, cette créature! dit tout haut mademoiselle de Saux. Si j'allais encore la rencontrer? Ce serait amusant de me trouver aux prises avec une folle!

Antoinette se leva et chercha des yeux Henri de Haute-Combe. Le comte revenait lentement vers la haie, son livre en main. La jeune fille attendit qu'il fût à portée de l'entendre.

—Monsieur le comte, j'implore votre protection, dit-elle, j'ai peur.

Elle raconta son colloque avec Jeannette, priant le jeune homme de la ramener au château de Saux.

Ils se mirent en route.

Antoinette, appuyée sur le bras d'Henri, devisait gaiement. Le comte, irréprochablement poli, parfaitement glacial, répondait avec profondeur et concision. Sa grave réserve excitait la jeune fille à déployer toute la grâce expansive de sa riche nature.

En passant devant le Pavillon, Henri s'arrêta.

—Désirez-vous saluer ma mère et vous reposer? demanda-t-il.

—Volontiers, repartit la jeune fille.

Madame de Haute-Combe était sortie.

—Nous la trouverons peut-être à son oratoire? dit le comte.

Il conduisit mademoiselle de Saux à l'extrémité du jardin, dans une chapelle de verdure où des plantes grimpantes mêlaient gracieusement leurs

fleurs au feuillage. La statue de la Vierge était placée sur l'autel. De grands chênes, dont les branches retombaient jusqu'à terre, dérobaient à la vue ce pieux réduit.

On pouvait se cacher là pour fuir jusqu'à la pensée des misères humaines.

A la limite du bosquet, le coup d'œil s'ouvrait sur la plaine immense, le spectacle était magique.

Antoinette et Henri trouvèrent l'oratoire désert.

—Comme ce lieu est poétique, dit la jeune fille. Il me semble difficile de mal prier, ici.

Elle s'agenouilla sur le marche-pied de l'autel ; mais son recueillement fut de courte durée. Elle se leva... Sa gaieté se transformait en agitation. Tandis que le jeune homme, sérieux et calme, lui faisait admirer les beautés du site, elle parut préoccupée de pensées toutes différentes, et tentée plusieurs fois de l'interrompre.

—Votre mère tarde à venir, dit-elle enfin, je me retire.

—Je vous accompagne, mademoiselle.

—Non, s'il vous plaît, fit-elle vivement.

—Mais vous êtes loin de votre demeure ?

—Qu'importe ! vous dis-je. Restez !

Son geste impérieux ne permettait guère de réplique. Henri s'inclina en signe d'obéissance, tandis qu'Antoinette s'éloignait avec la rapidité de la fuite. Elle se retourna, au moment de disparaître derrière un bouquet d'arbustes.

—Adieu ! dit-elle.

Ainsi jetée, cette simple parole eut un accent de tendresse et de repentir qui la fit délicieuse.

Huit jours plus tard, il y avait réunion de famille et grand dîner chez la baronne de Saux. M. de Haute-Combe et sa mère s'y rendirent en équipage brillant. Ce retour aux relations du monde était, pour madame de Haute-Combe, une sorte de résurrection.

Les invités s'en préoccupèrent.

Vers le soir, un jeune homme *aux longues oreilles* mit en circulation cette nouvelle : madame de Haute-Combe venait demander la main d'Antoinette pour son fils Henri, avec le consentement de la jeune fille, donné d'avance. La fête du jour remplaçait l'antique cérémonie des fiançailles. Ce futur mariage serait bientôt communiqué officiellement.

Les curieux remercièrent l'habile jeune homme, tous, à l'exception de Paul Germain.

Au moment du départ général, la nouvelle fut confirmée : on vit madame de Haute-Combe rester auprès de la baronne et le jeune comte auprès d'Antoinette.

M. de Saux, n'apercevant plus autour de lui que des parents, parmi lesquels se trouvait le père d'Étienne, dit avec joie :

—N'est-ce pas heureux que ma chère enfant choisisse un époux digne d'elle ?

—Pressez le mariage, répliqua M. de Valence. Étienne désire le bénir, et vous savez qu'il a un projet de voyage à Rome qu'il ne faut pas retarder.

Antoinette et Henri, seuls sur une terrasse, regardaient les nombreux équipages de leurs voisins de campagne rivaliser de vitesse et disparaître, un à un, sous les vieux arbres de l'avenue.

—Enfin ! soupira la jeune fille quand le dernier cessa de se faire entendre.

Elle prit le bras d'Henri.

—Oh ! monsieur le comte, dit-elle, que ce bruit mondain me fatigue, et que je trouve bien meilleur de vous aimer !

CHAPITRE VII

Deux trames.

Paul Germain avait quitté de bonne heure le château de Saux. Il lui tardait de porter à sa mère la nouvelle de ses espérances frustrées. Il se permit, en présence de la vieille dame, une de ces explosions de colère qui annoncent le défaut de principes.

—Ils m'ont joué ! disait-il ; je sais à quelle instigation. Malheur à celui qui les pousse !

La mère, trop faible, écouta silencieusement ces menaces. Elle était atterrée.

Sous l'inspiration de la vengeance, Paul écrivit à Gabrielle.

« Ma bien-aimée, je ne puis endurer plus long-

temps ma torture..... Je souffre à mourir!.....

« Gabrielle, vous avez pu me laisser huit jours sans vous voir!... Votre cœur est-il glacé, ou trop jeune encore pour deviner les tourments d'un amour aussi vif que le mien?

« Ah! je voudrais vous oublier, méchante et délicieuse enfant!...

« Je vous fais peur, et vous me fuyez... Comment donc suis-je parvenu à vous avouer l'état de mon âme? Je ne sais... Nous étions seuls... par hasard... c'est-à-dire par la permission de Dieu... Après cela, je n'ai souvenance que de vos paroles. Vous m'avez dit : — Adressez-vous à votre mère, obtenez le consentement de mon frère.

« Quoi de plus glacial? Pensez-vous que je veuille faire un mariage de convenance? Devez-vous me traiter en fiancé officiel? Réfléchissez, Gabrielle... Est-ce charitable d'exposer ma tendresse à la froide approbation de personnages positifs qui la condamneront, peut-être? Votre frère n'a-t-il aucun projet sur votre avenir? ma mère aucune espérance pour le mien? Faut-il me presser de porter mon amour sous le coup de ces incertitudes? Lorsque le bonheur m'arrive, hâtez-vous donc de me l'arracher!

« Vous ne m'aimez pas, Gabrielle! voilà le secret de votre cruauté. Non, vous ne m'aimez pas!

« Gabrielle, à dix-huit ans, l'âge de la tendresse et de la beauté, à dix-huit ans, vous trouvez le courage de briser un cœur d'homme!

« Oh! malheureuse!

« Paul GERMAIN. »

La sœur du curé de Mouloir avait un prétendant beaucoup plus sincère, Hector de Villeneuve. Ce jeune homme venait de débuter avec succès au barreau de C. Sa carrière promettait d'être brillante. Sûr de son avenir, en possession de son indépendance, il vint à Mouloir, à l'occasion du mariage d'Antoinette, avec la résolution de laisser parler son cœur; mais la timidité de Gabrielle était faite pour déconcerter un homme sérieux. Le jeune avocat se vit obligé de recourir aux intermédiaires. Il employa Etienne auprès de Louis. Louis porta la proposition à la jeune fille.

Gabrielle écouta son frère avec terreur, et se prit à verser un torrent de larmes.

Louis, contrarié, cherchait à lui arracher une réponse, affirmative ou négative.

Il n'obtenait que des sanglots.

Le marquis de Valence arriva au milieu de cette scène.

—Elle pleure ! s'écria-t-il.

—Je ne sais ce qu'elle pense ; voilà ce qui m'inquiète ! répliqua Louis.

—Usons des grands moyens, proposa Étienne à voix basse.

Il parla tout haut de dentelles et de bijoux.

La jeune fille pleurait toujours d'une façon désespérante.

Les deux prêtres retournèrent tristes auprès d'Hector.

—Je n'ai pas de bonnes nouvelles, dit Louis.

—Bah ! répliqua Étienne ; faut-il se préoccuper d'un chagrin d'enfant ? Gabrielle pleure. Mais soyez bien tranquille, Hector, vous l'épouserez avant mon retour de Rome.

Paul avait deviné les intentions loyales du jeune avocat. Le jour même du mariage d'Antoinette, il écrivit une seconde lettre.

« Je savais bien que votre frère songeait à vous marier ! Ce M. de Villeneuve, ce Jésuite en redingote vous aime, et l'abbé Féret est son intime ami.....

« Vous voyez quel avenir se prépare... Qu'ai-

je pour me rassurer? Rien... pas un souvenir. — Je sens faiblir ma raison... Je ferai quelque malheur, Gabrielle...

« Vous ne comprenez pas, vous autres consciences timorées, les fougues de la passion; vous ignorez qu'elle nous possède et nous trouble jusqu'à la frénésie, nous qui n'avons pas de foi!

« Repoussez M. de Villeneuve, il se résignera... Méprisez-moi, Gabrielle... j'en mourrai... oui... mais je me vengerai, peut-être!

« Par tout ce que vous aimez, ayez pitié de mon désespoir.

« Paul GERMAIN. »

Gabrielle répondit ce billet qu'elle remit au jeune homme dans l'église :

« Ne m'écrivez plus ainsi, je vous en conjure, monsieur Paul. Vous me faites souffrir et vous m'effrayez.

« Je désire votre bonheur plus que le mien.

« GABRIELLE. »

Des Pyrénées où elle passait la saison des eaux, mademoiselle de Raymond, informée du mariage d'Antoinette, s'inquiétait de l'intrigue nouée par

elle-même entre Gabrielle et Paul. Craignant le dépit du jeune homme, elle se hâta de lui écrire :

« Cher Paul,

« Vous souffrez, je présume? Je vous l'avais prédit. Vous refusiez de croire à l'orgueil d'Antoinette. Ne vous affligez pas outre mesure, s'il vous plaît.

« Savez-vous? je tremble maintenant pour Gabrielle. Cette enfant vous plaisait. J'ai favorisé votre sympathie, afin de vous procurer une diversion! J'opposais la simplicité de cette créature naïve à la morgue de votre *demi-fiancée.* Pour l'amour du ciel, puisque vous voilà délivré des filets de l'orgueil, n'allez pas entamer une amourette... Paul, je vous en supplie! »

En *post-scriptum*, mademoiselle de Raymond ajoutait :

« Ma tante vient de mourir, après m'avoir instituée son héritière. Vous me reverrez en deuil. »

Nous conduirons maintenant notre lecteur au seuil du presbytère de Saint-Euphorbe : Jeannette est là, gracieuse et souriante.

Une élégante voyageuse, que sa grande toilette

et sa figure accentuée nous feront reconnaître pour madame de Léris, cause avec la jeune paysanne.

—Entrez, madame, dit Jeannette, je trouverai certainement M. le curé quelque part, et je serai bientôt revenue.

Les deux femmes pénètrent dans l'intérieur du presbytère ; la jeune fille va droit à la chambre de l'abbé Davy, installe la visiteuse et sort.

Le curé de Saint-Euphorbe ne tarde guère à paraître.

Il serait difficile de qualifier le regard qu'il échange avec la grande dame... Un vrai regard d'inquisiteur... ou de chenapan.

De part et d'autre, l'impression est favorable.

Ces deux esprits pervers se sont compris.

– Monsieur le curé, commence madame de Léris, j'ai su, par un prêtre de mes amis, vos difficultés avec votre voisin, M. l'abbé Féret.

—Mes difficultés? dit en souriant Frédéric.

—Votre froideur...

—Ma rupture.

—Soit... votre rupture. A ce propos, je viens vous faire une confidence.

Frédéric se rapproche de l'ex-duchesse.

—Parlez en toute liberté, madame.

Ces mots, destinés à rompre la glace, produisent leur effet. Inutile de rapporter l'entretien qui les suit. Voici la conclusion :

En reconduisant madame de Léris, Frédéric disait à mi-voix :

—Tâchez d'avoir ce manuscrit. Faire avorter leur livre serait déjà quelque chose. Nous verrons, d'ailleurs, s'il est possible d'aller plus loin.

Madame de Léris fit bientôt une seconde visite au curé de Saint-Euphorbe. Elle apportait le manuscrit d'Étienne, écrit sur le plan des conférences de Louis Féret.

—Je n'ai pas eu de peine à m'en emparer, dit-elle gaiement.

—Il a bien fallu de fausses clefs?

—Du tout... j'ai ouvert un tiroir... le cahier s'y trouvait.

—C'est merveilleux! mais, pour vous introduire dans le presbytère?..

—J'ai attendu une journée orageuse. La pluie m'a surprise tout près de Morneval... Je me suis réfugiée chez l'abbé de Valence.

—Voilà qui est d'un naturel parfait.

—La cuisinière du marquis, n'ayant pas le

moindre soupçon, a cru pouvoir me laisser seule dans la chambre de son maître.

—Tout nous favorise! répondit Frédéric.

Il parcourut, avec un frémissement de joie, l'œuvre d'Étienne et de Louis.

—Mais, dit-il tout à coup, cette écriture ?..

—Est-elle étrangère? demanda l'ex-duchesse.

—Oui... J'aurais imité celle d'Étienne... mais celle-là... Il faudra nous contenter de détruire le manuscrit.

—Non, reprit madame de Léris, notre projet se réalisera tel qu'il a été conçu. Je m'aboucherai avec le copiste de M. de Valence.

—Le découvrirez-vous ?

—Sans doute. A bientôt.

L'ordre des faits nous oblige de ramener le lecteur à la première trame ourdie contre le repos du jeune curé de Mouloir.

Paul Germain poursuivait son œuvre de séduction. Les lettres étaient remplacées par des entrevues secrètes. Puis vinrent les coups de théâtre.

Gabrielle recevait le jeune homme à sa fenêtre, ouverte sur le jardin du presbytère et cachée aux regards par une vigne grimpante. La balustrade, à hauteur d'appui, les séparait.

Un soir, Paul affecta la tranquillité morne des grandes douleurs. Il parlait si peu, que la jeune fille s'inquiéta.

Ses efforts pour l'égayer furent vains.

—Gabrielle, lui dit-il avec tristesse au moment de s'éloigner, j'ai un désir que vous ne repousserez pas, j'ose l'espérer du moins...

—Monsieur Paul, comme vous paraissez triste!

—Ne songez pas à ma souffrance, Gabrielle. Que vous importe! Répondez-moi, seulement. Me permettez-vous de vous embrasser.., comme si j'étais votre frère... et que vous ne dussiez pas me revoir?

La jeune fille étouffa une exclamation.

—Paul! dit-elle, vous prenez plaisir à me désoler. Vous savez maintenant combien je vous aime. N'est-ce pas déjà trop? Pourquoi me tourmenter encore et menacer toujours d'en finir avec la vie?

—Parce que je ne puis supporter les chaînes qui me séparent de vous! parce que la crainte de perdre votre amour me dévore le cœur!

—Perdre mon amour?

—Oui... Oubliez-vous M. de Villeneuve? Oh! Hector! Hector!

Gabrielle se recueillit.

—Paul, répondit-elle gravement, Paul, je vous le jure, nul autre que vous ne m'épousera jamais.

Paul saisit les mains de la jeune fille.

—Merci! merci! s'écria-t-il.

Puis, feignant de céder à une impulsion violente, il reprit avec énergie :

—Oh! s'il m'était possible de vous faire comprendre l'amour tel que je le sens, tel qu'il doit être!

Après cet élan factice, il poussa un long soupir et s'éloigna.

Nous avons trois lettres à transcrire avant de terminer ce chapitre.

La première est sur la table de travail de monseigneur de C.

L'évêque dépouille sa correspondance en compagnie de son secrétaire.

Celui-ci ouvre la susdite lettre, et paraît effrayé en la lisant.

—Qu'est-ce donc, monsieur l'abbé? demande le prélat.

—Une calomnie, monseigneur.

—Anonyme?

—Signée par une femme!.. Jeanne Giraud.

—Contre qui, s'il vous plaît?

—Contre deux jeunes prêtres, mes condisciples : le curé de Mouloir et le curé de Morneval.

—Lisez cela, monsieur l'abbé.

« Monseigneur,

« Je cède avec crainte à la voix de ma conscience ; mais je crois nécessaire de prévenir un grand scandale. Si je me tais, le mal ne tardera pas à se produire ; si je m'adresse au contraire à Votre Grandeur, Elle pourra l'arrêter à sa source.

« Il y a dans ce diocèse, monseigneur, deux jeunes prêtres que l'orgueil égare et que votre indulgence enhardit. Mécontents, sans doute, de leur petite cure de campagne, ils rêvent de se créer une position plus élevée. L'un d'eux a tracé le plan d'un livre que son confrère a écrit. Je le sais, l'œuvre est contraire au dogme catholique, surtout à l'épiscopat. Je l'ai appris par la confidence de l'un des deux auteurs.

« Ils sont ambitieux et ne reculent pas devant le plus court moyen d'attirer l'attention générale.

« Leur livre sera imprimé à C.; vous pourrez facilement, monseigneur, vérifier si les faits que je signale sont vrais et empêcher un éclat dangereux. Les deux coupables, je les nomme en trem-

blant, sont M. l'abbé Louis Féret, curé de Mouloir, et M. l'abbé de Valence, curé de Morneval.

« Je suis, monseigneur,

« De Votre Grandeur,

La très-humble servante.

« Jeanne GIRAUD. »

Mouloir, ce 20 septembre 18..

—Voyons l'écriture? dit l'évêque. Très-lisible... très-bonne... La signature n'est pas de la même main... Pure calomnie... Jetez cela... Attendez, cependant... La dénonciatrice m'offre de vérifier... Mettez cette lettre à part.

La seconde missive que nous avons promis de communiquer à nos lecteurs est parvenue à Rome au P. Général de la Société de Jésus. La voici :

« Mon Révérend Père,

« Vous avez à Rome, dans ce moment, l'auteur d'un pamphlet dirigé contre l'autorité de l'Église, et particulièrement contre les Jésuites. C'est un jeune prêtre nommé Étienne de Valence. Il s'éloigne prudemment de son évêque pendant l'impression de son livre, qui se publiera à son retour.

« Mis au courant de son œuvre et de ses intentions, mais dévoué de cœur à la Société de Jésus, il me paraît bon de m'adresser à vous, mon Révérend Père. Puisque M. de Valence est à Rome, vous pouvez le ramener aux principes du catholicisme; et, si vous jugez nécessaire de l'effrayer pour le bien de l'Église et la tranquillité de la Compagnie, vous avez les prisons du Saint-Office, qui nous manquent en France. »

Le donneur de conseils avait signé : J. G.

Le P. Général avait déjà reçu plusieurs visites d'Étienne. Il eut d'abord la pensée de montrer au jeune prêtre l'épître dénonciatrice; mais, réfléchissant : — Non, dit-il, à quoi bon se préoccuper d'un personnage assez sot pour mentionner la juridiction du Saint-Office comme un épouvantail? Les hommes qui, en plein XIX[e] siècle, croient encore aux prisons de l'Inquisition, ne sont-ils pas méprisables? D'ailleurs, cette lettre serait pour M. de Valence un trouble-fête. Elle indique une haine. Je la garderai jusqu'au départ du marquis.

La troisième épître annoncée au lecteur, est d'Étienne à Louis Féret.

M. de Valence raconte le gracieux accueil qu'il

a reçu des Jésuites et ses premières courses dans la *ville des souvenirs*. Il ajoute :

« Louis, venez à Rome, Si, malgré de hautes appréciations, vous conservez quelques doutes sur l'étroite convenance de la Papauté avec le pouvoir temporel ; si vous croyez peu à l'amour des Italiens pour le Pape-Roi ; si vous pensez que cette royauté des pontifes est une majesté à son déclin, languissante et morne ; si vous jugez sa pensée pauvre et mesquine, si vous doutez des hommes et des institutions, venez à Rome, mon ami, venez. On ne saurait mieux dire à qui s'obstine, en faveur de la calomnie et de la prévention, contre les plus sûrs témoignages.

« Venez admirer dans le nouveau pontife la plus attachante personnalité du monde. Sa grandeur morale brille autant sur son front que son caractère auguste. Pie IX fait rayonner autour de lui la dignité et la loyauté. Il s'environne de hauts caractères, d'invincibles talents, venez ; vous trouverez la plus douce des administrations possibles, un gouvernement vraiment paternel.

« Que peut-on désirer de meilleur, mon Dieu ! et pourquoi rêver un ordre de choses différent ?

Pourquoi disputer au Pape la puissance temporelle? Est-ce dans l'intérêt de ses peuples? Ils ne sauraient être plus heureux. —Est-ce pour la gloire de l'Italie? Mais la Papauté est sa couronne! La Papauté est plus que l'Italie! C'est la civilisation, c'est le catholicisme, c'est l'empire des âmes! Que deviendrait un pouvoir secondaire auprès de cette souveraineté universelle? Que serait le roi devant le pontife? Son tyran ou son valet.

« Le rôle de valet ne convient pas à la majesté royale; celui de tyran pèserait sur le monde entier. »

M. de Valence parlait aussi du mariage de Gabrielle et d'Hector.

« Votre sœur est-elle décidée à devenir baronne? disait-il. Vous l'avez sans doute pressée de s'expliquer? Rien ne fatigue autant que l'incertitude. »

—Il a raison, pensa Louis. Gabrielle se prononcera aujourd'hui même.

Il appela sa sœur, l'interrogea de mille façons différentes. Gabrielle ne donna ni promesse ni refus. Louis la renvoya mécontent, presque brusque. Elle passa la soirée sans le revoir.

Paul ne vint pas à l'heure ordinaire. Il arriva lorsque Gabrielle ne l'attendait plus, et pénétra dans la chambre par-dessus l'appui de la fenêtre.

—Est-ce vous, monsieur Paul? s'écria la jeune fille.

—Oui, dit-il d'une voix saccadée; venez, mon amie, fuyez avec moi.

—Fuir! Mon Dieu, monsieur Paul, calmez-vous!

Il marchait à grands pas, tantôt s'éloignant de la jeune fille, tantôt la pressant contre son cœur.

—Ma mère me contraint d'épouser une autre femme. Elle me désespère! Fuyons, Gabrielle! Une voiture nous attend, là-bas.

—Paul, cédez à la volonté de votre mère, dit Gabrielle en pleurant.

Le jeune homme eut un mouvement de colère.

—Gardez-vous de répéter ces paroles, s'écria-t-il; je vous briserais! car vous ne m'aimez pas!

Gabrielle couvrit son visage de ses mains.

Paul se jeta à ses pieds, mais se releva aussitôt.

—Suivez-moi, reprit-il.

—Où me conduirez-vous, loin de mon frère?

—Gabrielle, il s'agit de vous et de moi. Je vous le jure : vous, ou la mort!

—Paul, vous devenez insensé.

—Je le suis, puisque j'adore une statue de marbre, répliqua-t-il sèchement.

—Cher Paul, écoutez-moi...

—Adieu!

Il franchit de nouveau la balustrade.

La jeune fille essaya de le retenir. Il se dégagea de son étreinte, en lui jetant ce reproche amer :

—Cœur glacé !

Il s'éloignait.

Gabrielle, éperdue, tendait ses bras vers lui.

—Paul, revenez ! s'écria-t-elle, tandis que la dernière lueur de raison l'abandonnait.

Paul bondit jusqu'à la fenêtre, prit vigoureusement la jeune fille dans ses bras et l'emporta loin du toit fraternel.

CHAPITRE VIII

Le pamphlet.

Madame de Léris avait fait une trouvaille exquise. Elle était retournée à Morneval, persuadée que le copiste de M. de Valence habitait ce village. Elle descendit chez l'instituteur qu'elle pria de lui donner plusieurs renseignements par écrit. Le maître d'école avait une fort laide écriture. Il fallait chercher ailleurs le copiste.

—Avez-vous quelque bon élève? demanda l'ex-duchesse.

—Pas actuellement, madame.

—Et parmi vos anciens ?

—Non plus.

—Je le regrette, j'aurais une place de clerc à lui offrir.

Le maître d'école réfléchit.

—S'agirait-il de copier, simplement?

—Oh! rien que cela.

—Je connais une belle main.

Madame de Léris prit l'adresse de la belle main.

Elle trouva le garçon le plus inepte des deux hémisphères.

—De quoi êtes-vous capable, mon ami? lui dit-elle.

—Demandez à M. le curé.

—Lequel?

—Le nôtre.

—Il connaît vos talents?

—J'ai copié pour lui.

—Quoi donc?

—Un cahier.

—Le beau renseignement! Quel titre avait-il, ce cahier?

—Oh! j'ai retenu le titre, parce que je l'ai écrit en grosse ronde sur le premier feuillet. C'était.. voyons! *Études contemporaines.*

—Et le reste?

—Le reste.

—Était-ce du latin ?

—Peut-être bien, madame.

—Bon ! pensa l'ex-duchesse, le copiste est justement bête comme il faut. Il ne reconnaîtra même pas le titre, si M. Davy l'écrit en gothique.

Puisque vous êtes capable, mon ami, reprit-elle, je vous donnerai un registre de commerce à transcrire ; vous aurez quinze centimes par page.

—Oh ! fit le pauvre diable, ouvrant des yeux ébahis.

Madame de Léris porta la bonne nouvelle à Frédéric. Celui-ci se mit à l'œuvre aussitôt. Le livre d'Étienne et de Louis, transformé sous la plume du mauvais prêtre, devint une production hideuse et malsaine.

Jeannette Giraud, trop peu réfléchie, trop ignorante d'ailleurs pour apprécier la gravité de sa méchante action, signa les deux lettres que nous avons vues, l'une à Rome, l'autre à l'évêché de C. Madame de Léris fit transcrire le pamphlet de Frédéric, et puisa dans sa bourse de duchesse pour en obtenir l'impression.

Pendant le temps consacré à ces combinaisons mystérieuses, une aumônerie fut vacante à C.. Le curé de Saint-Euphorbe eut la bonne chance de

l'obtenir. Il se trouva ainsi à portée de voir sa complice et de surveiller l'exécution de leur infernal projet.

De son côté, Louis Féret quitta Mouloir ; la disparition de sa sœur le désolait.

« Je ne puis la retrouver, toutes mes recherches m'apportent la déception, écrivait-il à M. de Valence. Étienne, apprécierez-vous ce que je souffre, vous qui n'avez pas de sœur, vous qui n'êtes pas orphelin !

« Gabrielle me comprenait, lorsqu'elle était petite. Je l'aimais tant, depuis le jour où notre mère nous laissa pauvres et abandonnés ! Comment sa confiance en moi s'est-elle évanouie ? J'avais un si vif désir de la rendre heureuse !

« Être ainsi attaché du fond des entrailles, et n'inspirer que la crainte à l'objet adoré ! Savez-vous une plus indicible torture ?

« Gabrielle a fui, Gabrielle souffrait auprès de moi. Cette pensée me déchire !

« Qu'est devenue ma sœur, ô mon Dieu ? Où la retrouverai-je ?

« Étienne, si elle revenait, je la recevrais sur mon cœur ! Personne, personne ici, ne comprend ma faiblesse. Je ne pleure pas. J'oublie de me

plaindre ; mais je suis ivre de souffrance. J'erre par les chemins comme un insensé. Mon visage effraye les petits enfants.

« On dit ma sœur coupable ; elle, si naïve ! Moi, je la crois malheureuse.

« Étienne, priez pour elle et pour moi. »

Après bien des perquisitions inutiles, certain que l'éloignement de sa sœur était volontaire, Louis se rendit auprès de son évêque Il exposa son malheur.

Le prélat se montra touché à demi, une prévention luttait contre sa bonté naturelle.

—Votre sœur ne s'est pas enfuie toute seule, je présume ? dit-il.

—Non, hélas ! répondit le jeune prêtre.

—Vous avez manqué de prudence, monsieur l'abbé. On surveille les jeunes personnes.

—Je n'ai pu concevoir le moindre soupçon, monseigneur.

—Connaissez-vous l'auteur du rapt ?

—Oui, monseigneur. Il appartient à une riche famille de Mouloir.

—Il faut donc vous tirer de cette paroisse. Vous irez à Burg ; c'est la seule cure vacante en ce moment.

Louis s'estima heureux de retourner à Burg. Il avait encore là sa maison paternelle, il pouvait revoir chaque jour les lieux où Gabrielle enfant lui avait coûté tant de sollicitude !

La famille Germain n'était plus représentée dans le pays que par ses grandes propriétés, et dans le village par l'ancienne habitation de M. Germain père.

Giraud, complétement ruiné, avait échangé son titre d'ajoit contre celui de régisseur des domaines de madame veuve Germain. Cette dernière le croyait honnête homme.

Voici un billet qu'elle lui adressait peu de jours après l'installation de Louis Féret au village natal.

A M. Giraud, cultivateur à Burg.

« Je prie M. le régisseur de faire tenir la lettre ci-jointe à M. Paul Germain. »

—Tiens ! se dit Giraud, je n'ai pas vu trace du jeune homme. Madame Germain me croit-elle sorcier ? Apprenons ce qu'elle chante à son fils ?

Il décacheta sans la moindre hésitation la lettre de sa maîtresse.

« Mon cher Paul, écrivait madame Germain,

ton absence m'afflige ; elle coïncide avec des *faits regrettables* dont l'odieux tombe sur toi... J'ai beau dire très-haut : « Mon fils est à Burg, » nul n'ajoute foi à mes paroles. Viens te justifier.

« Dailleurs , cher enfant , mademoiselle de Raymond s'offenserait de ta froideur ; sa fortune lui attire journellement des offres bien séduisantes. Prends garde, mon ami, de te laisser encore supplanter ! »

—Bon, bon ! dit Giraud, le jeune homme fait des fredaines. Je m'en vas lui adresser un mot d'avis, *poste restante à C.* Ah ! je connais la méthode ? Son père m'a bien formé autrefois !

Avec une orthographe impossible et un style splendide, Giraud donna ses conseils à Paul. Il adressa le billet : *A Mocieu Pohl Jairmen, pausteche raichtante, à C.* et le jeta dans la boîte aux lettres, sans prendre d'autre souci.

L'épître fut portée à C., où l'on étudia la suscription comme un rébus. Elle serait demeurée dans le bureau jusqu'à la fin des siècles, mais le directeur eut une inspiration lumineuse.

—Si M. Paul Germain passe devant le bureau, dit-il à ses employés, priez-le d'examiner cette adresse.

Les employés guettèrent; le hasard conduisit Paul Germain sous leurs yeux. : et le billet de Giraud parvint de la sorte à sa destination véritable.

Le jeune homme se hâta d'aller à Burg.

—Resterez-vous quelque temps? lui demanda le régisseur.

—Oui.

—Vous imiterez donc votre père?

—Peut-être?

—C'est drôle, que vous suiviez ainsi votre curé!

—Comment?

—Votre curé de Mouloir.

—Est-il ici?

—Parbleu!

Paul fit un geste de dépit.

—Cela vous chausse mal? dit Giraud.

—Très-mal. Je ne veux pas de cet homme sur mes terres.

—Nous le chasserons, mossieu, répondit le paysan.

Le pamphlet s'imprimait à C. Madame de Léris et Frédéric travaillaient à exciter secrètement la curiosité publique. Bientôt la ville entière s'occupa du livre près de paraître. Diverses appré-

ciations couraient les rues et parvenaient aux oreilles de Monseigneur.

—Serait-ce vrai ? se demandait l'évêque.

Il attendait l'accouchement de la montagne.

Enfin, le P. Cousin lui apporta confirmation du bruit public. Le prélat manifesta une vive émotion, voisine de la colère.

—Et je comptais sur eux ! s'écria-t-il avec amertume.

—Monseigneur, répliqua le Jésuite, je crois à un malentendu. Je connais M. de Valence et Louis Féret, assez pour affirmer leur orthodoxie. Permettez-moi de vérifier l'accusation qui pèse sur leur tête.

—Allez chez l'éditeur, répondit l'évêque.

Le Père se rendit à l'imprimerie ; on lui montra le manuscrit, sur la première page duquel il lut ce titre : *Études contemporaines, par le marquis É. de Valence et l'abbé L. Féret.*

Le Jésuite se retira indigné, après avoir parcouru l'œuvre. Il était cependant bien éloigné de croire à la culpabilité de ses élèves.

—Il y a un mystère ; mais comment le découvrir? dit-il au prélat beaucoup plus influencé que lui par les apparences.

—Nous mettrons l'abbé Féret en présence de l'éditeur, répondit Monseigneur de C.

Le jeune curé de Burg, enseveli dans l'étude et le chagrin, ignorait complétement la calomnie infâme inventée contre lui. L'ordre de se rendre à lettre vue auprès de Monseigneur lui causa plus de surprise que de trouble. Il partit sans retard et sans crainte ; mais la présence du P. Cousin dans le cabinet de l'évêque, celle d'un gros personnage vêtu de noir, augmentèrent son étonnement.

La physionomie du Révérend Père était triste ; celle du gros monsieur passablement suspecte.

Le prélat fut glacial.

Louis mit du temps à comprendre son crime.

—J'ai donné le plan d'un livre impie? disait-il ; Étienne l'a développé ? Monsieur que voilà le publie? J'ignore toutes ces horreurs.. Tout cela est un mauvais rêve.

—Nous voici bien éveillés, pourtant, reprit l'évêque Soyons positifs ; palpons les objets. Voyez ce manuscrit. Reconnaissez-vous le titre ?

—Oui, monseigneur.

—Avez-vous donné quelque chose de semblable à M. de Valence?

—Oui, monseigneur.

—Lisez les premières pages. Vous reconnaîtrez peut-être aussi vos doctrines?

Louis jeta un coup d'œil rapide sur le manuscrit.

—Je n'ai jamais eu d'opinions semblables, dit-il.

—M. de Valence a donc falsifié votre plan?

—Je le sais incapable d'une action déloyale. Ses principes sont aussi purs que les miens.

—Vous êtes un parfait croyant; M. de Valence vous ressemble; et, de votre orthodoxie combinée, il résulte une œuvre hérétique! Vous moquez-vous?

—Je proteste contre une calomnie, monseigneur.

L'évêque se tourna vers le libraire.

—Parlez donc, monsieur. Qui vous a remis ce pamphlet?

—Est-ce moi? demanda Louis.

—Je vous rencontre aujourd'hui pour la première fois, monsieur l'abbé.

—Est-ce M. de Valence? reprit l'évêque.

—Je ne puis répondre, monseigneur. J'ai signé un traité secret, sous la condition du silence.

—Me laisserez-vous le manuscrit?

—Si les auteurs veulent renoncer à la publication et me garantir le payement des frais engagés. . repartit l'imprimeur en regardant Louis Féret.

—Quelle menteuse audace ! murmura le jeune prêtre.

—Je réponds des frais, reprit l'évêque.

—Et des réclamations, monseigneur ?

—Également. Retirez-vous.

L'imprimeur sortit.

—Monsieur l'abbé, poursuivit le prélat, vous désavouez les vilenies de ce pamphlet qui porte votre nom ?

—De toute mon âme.

— C'est à merveille. Prenez maintenant le courage de confesser votre faute. Vous étiez d'humeur maussade ou ambitieuse... Alors, votre plume a dévié ?...

—Monseigneur, je suis innocent.

—Vous me forcerez d'accuser votre confrère.

—Je répondrais sur ma vie de son entière loyauté.

L'évêque réfléchit pendant quelques minutes. Puis, relevant la tête.

—Monsieur l'abbé, sortez ! dit-il impérieusement.

Louis disparut comme l'éclair. Le P. Cousin se troubla.

—Monseigneur, patience et pitié! s'écria-t-il.

—Mais ne voyez-vous pas son obstination?

—S'il n'est réellement pas coupable, monseigneur?

—Quoi! il avoue le plan du livre, l'identité du titre, il convient de sa collaboration avec M. de Valence... Écrivez à ce dernier, mon père.

—Il a trop de feu dans la tête, monseigneur...

—Il faut pourtant lui demander de produire le manuscrit original?..

—S'il y a complot, comme je le présume, monseigneur, le travail d'Étienne a dû être volé et détruit...

—Eh bien! conseillez à M. de Valence de rester loin... J'enverrai un autre titulaire à Morneval. En attendant, vous éclaircirez le mystère... Prenez le manuscrit... Et, mon révérend, dites à l'abbé Féret de se tenir bien tranquille dans sa paroisse.

Le P. Cousin se concerta avec la famille de Valence, afin de retarder le retour d'Étienne. Il envoya Hector de Villeneuve en mission de paix et d'espérance auprès de Louis.

La communauté de douleur est le plus intime, sinon le plus fort des liens terrestres.

L'amour brisé d'Hector pouvait seul adoucir les regrets du jeune prêtre.

Les deux affligés s'entretinrent de Gabrielle et du pamphlet.

Louis qualifiait cette œuvre d'infâme contrefaçon.

Hector pensait à découvrir l'auteur.

—J'ai un soupçon, disait-il ; mais il faudrait une preuve, ou les moyens d'obtenir l'aveu du mensonge...Ne connaissez-vous rien qui puisse effrayer madame de Léris?

—Vous la soupçonnez?

—Oui...

—Elle... commença Louis. A quoi bon? dit-il ensuite.

—Parlez! parlez! mon ami, s'écria le jeune homme. Ne ménagez pas cette femme sans cœur... Du reste, je vous devine...Elle écrivait des lettres d'amour à Étienne. Les a-t-il conservées?

—Non.

—Ah! si j'en découvrais une!

Hector était l'activité même. De retour à C.., il pria le P. Cousin de lui confier le manuscrit, et

déclara son intention d'aller à Morneval chercher d'abord, puis questionner le copiste. Le religieux voulut être du voyage.

Comme l'ex-duchesse, le Jésuite et l'avocat s'adressèrent au maître d'école. Celui-ci leur fournit les renseignements qu'ils désiraient.

La parfaite ineptie du copiste réjouit au premier abord M. de Villeneuve; mais la lueur d'espoir qu'il avait conçue s'évanouit bientôt.

En homme prévoyant, Frédéric s'était bien gardé de détruire le titre en belle ronde, resté seul dans la mémoire de l'écrivain grossier. Le mauvais prêtre avait détaché ce premier feuillet du manuscrit original, afin d'en revêtir son œuvre.

L'inepte copiste fut pris au piége.

—C'est le cahier de M. le curé, je le reconnais là, disait-il, montrant la suscription.

—On a pu vous faire copier deux ouvrages différents, sous le même titre.

—Mais... ceci est un cahier, n'est-ce pas, monsieur?

—Sans doute.

—Eh bien! M. le curé seul m'a donné un cahier... Regardez encore : voilà de la ronde?

—Oui.

—Voyez-vous? Je n'ai mis de la ronde que sur le cahier de M. le curé.

—Mais, reprit M. de Villeneuve, si on avait changé le premier feuillet, afin de vous tromper vous-même?

Le paysan ouvrit de gros yeux, puis sourit d'un air capable.

—Ah bien! oui, me tromper! je sais parfaitement ce que je transcris... Après ce cahier, c'était un registre de commerce.

—Pour sûr?

—Oui, monsieur.

—Y avait-il beaucoup de chiffres?

—Beaucoup de chiffres.

—Qui vous l'avait confié?

—Une marchande, parbleu!

L'amour-propre de l'imbécile ayant pris un rôle dans la discussion, M. de Villeneuve comprit l'impossibilité d'aboutir à un éclaircissement.

—Ainsi donc, ce cahier, tel qu'il est, n'a d'autre propriétaire que M. de Valence... Vous soutenez cela?...

—Oh oui! monsieur, serais-je au moment de mourir.

Que faire? Hector se retira, voyant sa cause entièrement perdue de ce côté.

Il restait madame de Léris.

Mais quels moyens d'influencer l'ex-duchesse contre elle-même? N'avait-elle pas un cœur de marbre et une volonté de fer?

—Attaquer son orgueil par sa réputation, se disait le jeune homme.

Comment réaliser cette tactique? Les lettres compromettantes de la jeune femme n'existaient plus.

Certains caractères sont doués d'une ténacité *inspirée*. Ils flairent les ressources imprévues cachées sous la dure écorce de l'impossible. La persévérance est le grand levier de leurs plus difficiles triomphes.

Hector possédait cette opiniâtreté précieuse. Il se dit que le hasard était la Providence, et qu'à ce titre, il avait mille motifs de compter sur le hasard; qu'un billet doux de l'ex-duchesse pouvait, sans miracle, subsister encore, et qu'il fallait découvrir ce billet.

Le bail passé entre les vicaires de Saint-Eustache et le propriétaire de leur habitation, à C., n'avait pas été rompu par le départ des deux jeunes prêtres; rien n'était bouleversé dans l'ameublement.

Hector alla demander les clefs de la maison, résolu de se livrer aux plus minutieuses recherches. Il s'enferma dans l'ancien appartement de ses amis. Sa perquisition dura une journée entière.

Il ouvrit les portes et les tiroirs de tous les meubles, fureta dans tous les coins, lut quantité de lettres, sans rien trouver.

La cuisine restait seule à visiter. M. de Villeneuve commençait à perdre courage. Il passa néanmoins dans le laboratoire des cordons-bleus.

Les murs étaient nus, les armoires vides. Hector aperçut une tablette sur laquelle se montrait quelque chose.

Le jeune homme atteignit ce quelque chose.

Ce fut un sac de toile rempli de lentilles.

La correspondance de madame de Léris était bien réellement détruite sans vestige.

Hector sortait de la cuisine, baissant la tête, en adversaire battu.

Sous l'encadrement de la porte, il se retourna machinalement, par l'impulsion d'un dernier regret.

Ses yeux se portèrent sur la tablette dont il n'apercevait que le bord. Il se souvint de n'avoir pas visité le dessus.

—J'aurais un scrupule, dit-il. Mettons ma conscience en repos.

Il monta sur une chaise et regarda.

Son scrupule était fondé : à l'extrémité de la tablette, deux paquets de papier se distinguaient sous une couche de poussière.

Hector s'approcha et les saisit avec émotion.

Le premier contenait des graines médicinales. Il était rose, d'ailleurs, et n'offrait aucune trace d'écriture.

C'était du papier d'épicier.

L'autre... enveloppait des fleurs de tilleul. Hector lui trouvait une odeur prononcée.

Était-ce l'arome des fleurs, ou un parfum artificiel ?

Les deux senteurs réunies, peut-être !

M. de Villeneuve déplia l'odorante enveloppe. C'était une feuille de papier à lettre, couverte d'écriture.

Une ligne sauta aux yeux du jeune avocat :

« Monsieur le marquis, vous réalisez mon idéal. »

Hector eut un éblouissement.

—L'excellente chose que l'hygiène, dit-il, en descendant de sa chaise. Quel document précieux elle nous a conservé !

L'enveloppe du tilleul était, en effet, la lettre de l'ex-duchesse à Étienne!

M. de Villeneuve se hâta de porter sa trouvaille au P. Cousin. Le Jésuite, armé de l'épître amoureuse, se rendit immédiatement chez madame de Léris.

Il trouva l'ex-duchesse dans son boudoir, couchée sur une ottomane et se disant souffrante. Elle pria le père d'abréger autant que possible leur entretien.

—Vous me congédiez à mon arrivée, madame?

—J'ai une migraine atroce, mon père.

—Non. Votre migraine est un remords que ma présence éveille.

La jeune femme se redressa.

—Voilà d'étranges paroles, mon père.

—Voyez-vous, comme votre langueur disparaît à propos? Chère madame, ne vous offensez pas. Je viens réclamer un acte de justice. La ville entière s'occupe, en ce moment, d'un mauvais pamphlet dont l'analyse est dans toutes les bouches, dont les auteurs prétendus sont M. le marquis de Valence et l'abbé Féret, mes élèves. Ce livre est arraché à la publicité; mais la honte de l'avoir conçu pèse sur les deux jeunes prêtres.

—Que faire à cela, mon père?

—Que faire à cela, madame? Je suis intimement convaincu de leur innocence. Étienne et Louis sont de fervents catholiques. Le pamphlet n'a pu sortir de leur cerveau ni de leur plume.

—Voilà des affaires très-intéressantes pour moi!

—Oui, madame. Croyant à une supercherie, les amis de M. de Valence et de l'abbé Féret cherchent le vrai coupable.

—Cherchez.

—Nous avons naturellement soupçonné les ennemis.

—Les ennemis?

—Oui, madame. Vous êtes du nombre.

—Moi?

—Vous. J'ai des preuves. Disculpez les deux jeunes prêtres auprès de monseigneur. Que vous en coûtera-t-il? Le secret vous sera gardé.

La jeune femme prit son grand air de Romaine offensée.

—Vous paraissez m'accuser d'une mauvaise action, mon père?

—D'une méchante calomnie, sans doute.

—Mais je ne suis guère d'humeur à souffrir de telles insultes.

—La vérité vous blesse, madame? Je vous la dirai cependant tout entière, afin de vous expliquer ma démarche. J'ai entre les mains une lettre qui vous condamne.

—Mon père, vous avez résolu de lasser ma patience.

—Un peu moins de fierté, s'il vous plaît, madame. Vos épîtres à M. le marquis de Valence annoncent tant de douceur !

Le Jésuite tira de sa poche la lettre accusatrice. La jeune femme rougit sans se déconcerter.

—Qu'est-ce que ce papier chiffonné ? dit-elle.

—Madame, l'œuvre mise sous le nom de M. de Valence offre une écriture étrangère ; mais ce papier chiffonné ne saurait mentir. Il porte votre signature.

Madame de Léris jeta un coup d'œil sur la lettre, et dit avec sang-froid :

—M. de Valence n'est pas homme d'honneur. On ne livre pas ainsi le secret d'une femme.

—Il a été discret. Ce papier, providentiellement découvert, me vient de son meilleur ami.

—De l'abbé Féret ?

—D'un autre.

—Qu'en ferez-vous ?

—Je le montrerai à monseigneur.

—Bel expédient!

—A M. de Léris.

L'ex-duchesse garda un moment le silence.

—Qu'exigez-vous de moi, mon père? dit-elle ensuite.

—L'aveu de votre calomnie.

—Me supposez-vous auteur du pamphlet?

—Vous connaissez le vrai coupable.

—Quelle folie! J'aurais donc su que M. de Valence et l'abbé Féret voulaient publier un livre sous ce titre : *Études contemporaines?* je me serais emparée de leur manuscrit pour le dénaturer?

—Ces différentes choses sont possibles.

—Mais non certaines.

—Certaines pour moi, madame.

—Qu'importe! je me ris de votre opinion, tout Jésuite que vous êtes.

—Je m'adresserai à M. de Léris.

—Un moment, repartit la jeune femme.

Elle sonna sa fille de chambre.

—Priez M. de Léris de venir ici, lui dit-elle.

M. Guinard ne se fit pas attendre. Sa femme lui présenta le Jésuite.

— Le père est venu pour vous, monsieur.

Il a une affaire sérieuse à vous communiquer.

Elle les laissa en tête à tête.

Le religieux n'osa prendre sur lui de mettre inutilement sous les yeux du mari trompé la preuve des infidélités de sa femme.

Il parla d'une œuvre charitable à soutenir.

CHAPITRE IX

Deux maudits.

Le P. Cousin perdait l'espoir de démasquer les calomniateurs ; mais l'évêque usait d'indulgence : le péril semblait conjuré.

L'ex-duchesse et Frédéric se mirent en œuvre une seconde fois.

Il s'éleva bientôt contre la tolérance du prélat des réclamations tellement sérieuses, que plusieurs prêtres s'en firent les échos.

Forcé de sévir, monseigneur de C. écrivit à Louis :

« Je désirais me contenter de votre désaveu, monsieur l'abbé. Hélas ! l'opinion du monde nous est sévère. Elle réclame le châtiment de votre faute,

réelle ou présumée. Je vous remplace à Burg.

« Venez, mon cher enfant, venez tout de suite et sans crainte. Nous déciderons de votre sort, à nous deux. »

L'évêque espérait tout de cette lettre paternelle. Il fut surpris d'attendre en vain, pendant huit jours, l'arrivée de Louis Féret.

Le bruit courait, du reste, que l'auteur des *Études contemporaines* voulait résister à l'autorité diocésaine.

Confirmé dans cette opinion par le silence du jeune prêtre, Monseigneur de C... envoya un nouveau titulaire à Burg. Celui-ci, trompé sur les dispositions de son confrère, et muni de recommandations préparées pour la circonstance, descendit chez Paul Germain.

Le vieux docteur Favenc, malade, presque infirme, se hâta d'annoncer à Louis la présence du nouveau curé dans le village. L'abbé Féret jugea cette nouvelle fausse ou controuvée.

— Ce prêtre est sans doute un ami de la famille Germain, dit-il au docteur. On ne remplace pas ainsi un curé sans le prévenir.

Le lendemain, pendant que Louis célébrait la messe, plusieurs villageois entrèrent dans l'église.

Giraud les précédait.

Lorsque le jeune prêtre descendit de l'autel, cette troupe le suivit à la sacristie. Le régisseur prit la parole :

—Monsieur l'abbé, vous n'êtes plus chez vous, ici, entendez-vous bien ? Vous allez décamper. En avant ! marche !

Louis continua de réciter ses prières en se dépouillant des ornements sacerdotaux.

—Ah ! ça, dépêchez-vous ! Alerte, donc ! reprit le paysan. Moi, président du conseil de fabrique, j'entends livrer sur l'heure les clefs de la sacristie à mon nouveau curé. A la porte, monsieur Féret !

Louis venait de s'agenouiller. Son silence en imposait aux compagnons de Giraud.

—Il se moque de moi, ce moutard, poursuivit le père de Jeannette. Nous verrons pourtant qui rira le dernier. Écoutez-moi, monsieur le marchand d'eau bénite... Votre sœur était une fameuse..... Hein ?

Louis se redressa, prompt comme la foudre, terrible comme l'ange des saintes colères.

Il ne fit qu'un signe, et ces paysans grossiers se retirèrent tous. Giraud lui-même suivit l'impulsion ; mais il se retourna pour menacer Louis.

— Tu me reverras dans une heure, dit-il.

Louis termina ses prières, puis sortit, afin de se procurer des informations.

Devant la porte de l'église, il rencontra le facteur qui lui remit une lettre du P. Cousin, pleine de reproches; plus loin, le nouveau curé de Burg.

L'explication fut brève entre les deux confrères.

—Je n'ai pas été prévenu, se contenta de dire l'abbé Féret; mais puisque Monseigneur vous envoie, restez. J'habitais ma maison paternelle; vous pouvez, dès maintenant, prendre possession du presbytère. Venez, je vous remettrai les clefs.

Louis se dirigeait vers sa demeure. Un profond déchirement de cœur le fit changer de résolution.

—Je partirai d'ici, puisque j'ai mon bréviaire, dit-il. Le chagrin de ma vieille servante me ferait trop de mal; excusez-moi, mon ami, vous enverrez quelqu'un prendre les clefs.

L'abbé Féret voulut cependant revoir M. Favenc.

—Sortez du village au plus tôt, Louis, dit le vieillard. On vous a préparé du scandale.

En quittant la maison du docteur, le jeune prêtre aperçut des rassemblements d'hommes et de

femmes. Plusieurs cris s'élevèrent, mêlés d'injures.

Louis marchait rapidement, feignant de ne rien voir et de ne rien entendre.

Des groupes composés d'un petit nombre de malveillants, grossis de curieux, le suivirent.

A l'extrémité du village, une troupe d'hommes déguisés encombra la rue. La plupart s'étaient affublés d'une coiffure de femme. Giraud seul était reconnaissable parmi eux. Il présidait à la construction d'un feu de joie.

La troupe entière poussa des exclamations bruyantes à la vue du jeune prêtre en disgrâce, et forma une ronde autour de lui.

— Feu de joie ! feu de joie ! criait le régisseur.

Le feu de joie, le régisseur et l'abbé Féret occupaient le centre de la ronde.

Giraud présentait une poignée de paille et un paquet d'allumettes à son ennemi.

La ronde chantait. La foule riait aux éclats.

Louis, calme et digne, attendait la fin de ces clameurs.

Le vacarme s'apaisa subitement.

— M. Favenc ! s'écria quelqu'un.

Tous les regards se tournèrent du côté du village.

Le docteur s'avançait, porté par deux hommes dans son fauteuil, et suivi du nouveau curé de Burg.

A mesure que ce groupe inattendu approchait, la ronde perdait quelqu'un de ses membres. Tous les malveillants prirent la fuite. Il resta les curieux, stupidement ébahis, et le régisseur, fou de colère.

—Les gredins! criait-il en se démenant, ce vieux cul-de-jatte les épouvante! Ai-je besoin d'eux? Non. Je m'en passerai. Qu'ils s'en aillent! Poules mouillées!.... Je vous déteste depuis longtemps, monsieur Féret. Drôle! va! je détestais ton père. Aussi, le feu de joie! le feu de joie! Morbleu! le feu de joie!!

Pâle de fureur, chancelant de fatigue, Giraud se courba vers le bûcher qu'il avait fait construire.

Il se releva brusquement, son visage était décomposé.

—Oh! oh! maudit prêtre! dit-il en pirouettant sur lui-même.

Il tombait à la renverse, Louis le reçut dans ses bras.

Le docteur arrivait.

Les spectateurs se précipitaient vers Giraud privé de ses sens et soutenu par le jeune prêtre.

—Place, fit le docteur.

On s'écarta.

M. Favenc posa sa main sur la poitrine du régisseur. L'anxiété des villageois était grande, et ils attendaient en silence les paroles du vieillard.

—Une attaque foudroyante... Mort digne du personnage et de sa vie... Approchez, vous autres. Emportez cette masse de chair humaine.

Telle fut l'oraison funèbre prononcée par M. Favenc.

Il y eut consternation dans la foule.

—Docteur, est-il mort, en vérité? demanda Louis.

—Certainement; c'est un cadavre.

—Mon ami, si vous pouviez encore l'absoudre, ajouta l'abbé Féret, en regardant son confrère.

—C'est à vous de lui obtenir miséricorde: il était votre ennemi, répondit le curé de Burg.

Louis s'inclina, en priant, sur le corps de Giraud.

Les villageois s'approchèrent ensuite, afin d'emporter les restes inanimés de leur compatriote.

L'abbé Féret éprouvait une grande tristesse.

—Dieu le sait, je ne désirais pas le châtiment de cet homme, disait-il. Docteur, en souvenir de moi, priez pour ce malheureux.

M. Favenc fit signe à ses porteurs de reprendre le chemin du village. Des larmes ruisselaient, malgré lui, sur ses joues.

—Adieu, docteur! ajouta Louis Féret.

Puis, se tournant vers le curé de Burg.

—Embrassons-nous, mon frère. Votre peuple doit savoir que nous n'avons pas de haine.

L'abbé Féret, arrivé à C., commit la faute de se rendre directement à l'évêché, sans voir le P. Cousin.

L'évêque, on le devine, était mal disposé vis-à-vis du jeune prêtre qu'il supposait rebelle.

Son accueil fut plus glacial encore, s'il est possible, qu'à la précédente visite du jeune prêtre.

Louis se sentit perdu par quelque machination diabolique.

—Vous voilà bien rêveur, disait amèrement le prélat. Que sont devenus vos projets de révolte? Est-ce votre naturel abstrait qui vous retenait huit jours à Burg, malgré ma lettre, ma bonne lettre... car je désirais vous traiter paternellement.

—Je n'ai reçu aucun avis, monseigneur?

L'évêque eut dans les yeux un vif éclair, aussitôt remplacé par l'expression du mépris.

—Votre système de dénégation me déplaît,

monsieur l'abbé. Le cours des choses n'est pas renversé pour vous, comme vous prétendez l'insinuer. Finissons, j'hésite à vous interdire... mais vous n'aurez pas de titre. Allez dans votre famille. Allez. Dites-moi pourtant si vous possédez de quoi vivre.

Louis n'entendit pas cette question. Il s'éloignait chancelant. Monseigneur le rappela.

— Attendez; j'ai peut-être un moyen de procurer votre justification.

L'évêque chercha la dénonciation signée par Jeannette Giraud.

—Voyez cette lettre.

Louis regarda la signature.

—Connaissez-vous cette personne? reprit le prélat.

—Oui, monseigneur.

—Voulez-vous que je l'interroge? Elle décélera vos ennemis, si réellement vous êtes calomnié.

Louis réfléchit pendant quelques minutes. Il était assuré d'obtenir les aveux de Jeannette, mais il se croyait également certain de nuire à l'abbé Davy en exposant la jeune fille aux interrogations de l'évêque.

Il se sacrifia.

—Monseigneur, dit-il, je ne puis invoquer

en ma faveur le témoignage de ma dénonciatrice.

L'évêque froissa dans ses mains la lettre de Jeanne, et parut contenir un flot de reproches prêt à s'échapper de ses lèvres.

—Cela suffit, répliqua-t-il.

Du doigt, il indiqua la porte.

Louis sortit de l'évêché dans un état de stupidité complète, marchant au hasard, sous l'impulsion d'un seul désir mal défini : fuir la vue des hommes.

Privé de nourriture depuis la veille, accablé de fatigue, il s'assit à l'ombre, aux environs de C. Un lourd sommeil l'engourdit.

Les passants considéraient avec surprise ce prêtre endormi au bord de la route, ainsi qu'un mendiant.

Nul ne songeait à s'arrêter.

Enfin une jeune fille fit halte. Elle était seule, et vêtue de noir.

Le lecteur a déjà prononcé le nom de la voyageuse : Jeannette Giraud.

Jeannette examina d'abord avec terreur le visage pâle et altéré de son ancien ami.

Assurée que Louis respirait, elle s'agenouilla, et se traîna près de lui les mains jointes.

Elle s'inclina, tentée de baiser le front du

jeune prêtre. Un remords comprima cet élan.

—Est-ce bien vrai que je lui ai fait tant de mal? dit la jeune paysanne à voix basse. Oh! quel regret j'éprouve! Louis, pardonne-moi.

—S'il s'éveillait, mon Dieu! poursuivit-elle. Si je le voyais pleurer!

Elle s'enfuit, craignant de voir pleurer Louis... Louis, l'homme doux et fort, plongé par elle dans un abîme de souffrance!

Notre récit doit marcher maintenant avec rapidité et négliger les détails! Aussi, nous prions le lecteur d'oublier Jeannette et d'entrer, à notre suite, dans le salon du château de Saux.

Henri de Haute-Combe et sa femme, assis près d'une fenêtre ouverte, lisent dans le même livre.

Henri a le front calme de l'homme sûr de lui-même; Antoinette, le limpide regard de la femme aimante.

Ces deux remarquables natures se sont perfectionnées par l'échange de leurs qualités respectives. Le bonheur leur a été doux.

La jeune comtesse interrompt la première sa lecture.

—Henri, je songe malgré moi à ce que vous écrit M. de Villeneuve.

—Croyez-vous l'abbé Féret coupable?

—Dieu me préserve d'une telle pensée!

—Merci, Antoinette. Louis Féret est mon frère; votre estime pour lui touche presque à votre tendresse pour moi.

Henri cessa de parler à la vue d'un domestique entré subitement dans le salon.

—Monsieur le comte, venez dans la cour, s'il vous plaît?

—Pourquoi?

—Un prêtre arrive, porté ici par deux paysans qui l'ont trouvé à demi mort sur la route. Il me semble le reconnaître, mais je ne suis pas certain...

—C'est Louis! s'écrie M. de Haute-Combe. Suivez-moi, ma chère.

Il entraîne la jeune femme.

Tous deux rentrent bientôt dans le salon.

Henri et son domestique portent l'abbé Féret, inerte de faiblesse.

Déposé dans un fauteuil, Louis fait un signe de reconnaissance et d'amitié... Ses yeux se ferment ensuite.

Madame de Haute-Combe soutient la tête belle et souffrante du jeune prêtre.

—Henri, dit-elle, je l'aime parce que vous le

nommez votre frère, et qu'il souffre la persécution des méchants.

Louis passa une année entière au château de Saux. Après cette année d'exil, le P. Cousin lui obtint l'autorisation de se réfugier dans la Société de Jésus.

A la même époque, Étienne arriva d'Italie avec le projet bien arrêté d'abandonner le ministère pour les missions.

Avant d'embrasser leur vocation respective, les deux amis se réunirent à C., où M. de Rougeaud leur offrit l'hospitalité la plus cordiale.

Louis fut quelque peu distrait de sa tristesse par la présence d'Étienne et la gaieté qui régnait dans le jeune ménage. M. et madame de Rougeaud, aussi joyeux que leurs trois marmots, semblaient ignorer le poids de l'existence.

Peu de jours après l'arrivée d'Étienne, la famille entière était réunie dans le salon. Les bambins faisaient du bruit. On s'entendait à peine.

Laure mit les tapageurs à la porte.

L'aîné reparut bientôt, et vint secouer le bras du marquis.

—Monsieur Etienne, suis-moi, dit-il. Une femme demande un prêtre.

—Quelle femme ?

Jeannette Giraud se présenta.

—Monsieur l'abbé, c'est pour une mourante.

—Ah! s'écria Laure, cette jeune femme qui habite sous les combles? Elle est donc plus mal?

—Tout à fait mal.

—J'y cours, dit M. de Valence.

—Au troisième, à gauche, monsieur l'abbé.

Jeannette s'exprimait avec calme et tristesse. Elle était pâle et grave. Louis se demandait en lui-même quel genre de douleur l'avait ainsi transfigurée.

—Votre malade est-elle seule? dit M. de Rougeaud.

—J'ai laissé auprès d'elle un jeune homme qui m'a entendue appeler du secours. Le frère de madame, je crois.

—Hector? s'écria Laure.

Hector entrait, recueilli et solennel comme un habitant de l'autre monde.

—Qu'avez-vous, mon frère? dit la jeune femme.

—Mon ami, parlez... Cette malade est ma sœur! s'écria l'abbé Féret, ému tout à coup.

Hector baissa les yeux. Louis s'élança hors de l'appartement.

Une heure plus tard, les amis de Gabrielle Féret encombraient sa mansarde. Son frère pleurait à son chevet. Hector, assis au pied du lit, tenait son regard fixé à terre. Parfois, à la dérobée, il jetait un coup d'œil rapide sur le visage gracieux encore de la mourante. Laure prenait tous les soins d'une garde-malade attentive. Jeannette se montrait par intervalles, mais se retirait presque aussitôt. Une importante occupation semblait l'appeler ailleurs.

Gabrielle suivait avec un intérêt particulier les mouvements de la jeune paysanne.

Le médecin était venu et n'avait pas laissé d'espoir.

—Il est trop tard, dit-il à Louis. Cet organisme usé n'offre plus de ressources. Votre sœur a dû souffrir le dénûment.

—Hélas! qui l'empêchait de revenir près de moi, enfant bien-aimée! soupirait le jeune prêtre.

—Ne t'afflige pas, Louis, repartit Gabrielle... Crois-moi... Le médecin se trompe... Ce qui me tue... c'est *Lui*... c'est... son abandon, poursuivit-elle en hésitant.

Et, malgré le souffle glacé de la mort, son visage s'empourpra d'une vive rougeur.

L'agonie commença bientôt, lente et calme.

Gabrielle conservait l'usage de ses facultés. A certains moments, elle se ranimait et regardait son frère. Ses yeux laissaient deviner une pensée douloureuse, qu'elle n'osait exprimer.

Enfin, se tournant vers le jeune prêtre.

—Louis... dit-elle, mon frère... prends pitié... de mon fils !..

Louis se leva.

—Ton fils, Gabrielle !.. ton fils !...

L'épouvante passa dans le regard de la jeune mère. — Ce dernier sentiment de crainte précédait l'immobilité de la mort...

—O malheureuse! ô malheureuse ! répétait le jeune prêtre. Mourir avec ce désolant secret !..

Jeannette Giraud, présente à cette triste scène, sortit de la mansarde et reparut l'instant d'après, avec le fils de la morte.

—Elle m'avait recommandé de le cacher, dit-elle.

Hector prit le berceau des mains de la jeune fille.

—Louis, vous allez quitter le monde... Laissez-moi cet enfant.

—A nous deux, ajouta Laure.

—A moi seul, répliqua Hector.

Il s'approcha du lit funèbre, et déposa un baiser, comme une promesse d'inaltérable amour, sur le front de Gabrielle.

Aux obsèques de cette seconde victime des *honorables* Germain, il arriva un incident remarquable.

Le cortége se composait de la famille de Rougeaud, de M. et de madame de Haute-Combe, de Jeannette, d'Hector et de l'abbé Féret, accompagné d'Étienne. Une pareille suite avait un cachet d'étrangeté qui attira des curieux. En sortant du cimetière, Jeannette surprit ce colloque :

—Ah ! c'est l'abbé Féret, celui-là, et l'autre M. de Valence? Ont-ils fait leur soumission à Monseigneur?

—Non, puisqu'ils abandonnent le diocèse.

—Mais leur livre hérétique n'a pas été publié ?

—Qu'importe ! s'ils refusent une rétractation ?

Jeannette se hâta d'aborder M. de Valence.

—Monsieur l'abbé, lui dit-elle, vous êtes accusé d'avoir écrit un mauvais livre, de concert avec Louis Féret?

—Qui vous a instruite de cela ?

—Ce n'est pas ici le lieu d'une explication, monsieur le marquis J'ai une idée vague du com-

plot dont votre réputation souffre encore. Je crois pouvoir vous justifier, voulez-vous aller m'attendre chez Monseigneur ?

Étienne paraissait indécis. Jeanne le persuada ; elle s'exprimait avec feu et conviction. M. de Valence consentit à se rendre auprès de l'évêque.

A peine y était-il qu'on introduisit Jeannette.

—Monseigneur, dit la paysanne sans préambule, je suis Jeannette Giraud.

Monseigneur de C. possédait éminemment cette mémoire prompte et sûre nécessaire aux administrateurs. Il fit un signe, et alla prendre dans son bureau une liasse de lettres parmi lesquelles il choisit l'épître dénonciatrice que la jeune fille avait signée.

—Vous m'avez écrit l'an dernier, dit Sa Grandeur.

—Hélas ! j'ai prêté mon nom !

—Voulez-vous dire que vous avez menti ?

—J'ai désiré nuire à M. l'abbé Féret. J'étais mauvaise, j'ai suivi le conseil de gens mauvais...

—Mais, prenez garde, pauvre fille... votre lettre contenait plusieurs détails que j'ai vérifiés. En me disant : « J'ai prêté ma signature à cette dénonciation, » vous ne justifiez ni M. de Valence ni l'abbé Féret.

—Je puis vous affirmer leur complète innocence, monseigneur. Je devine, plutôt que je ne sais, la trame dont ils sont victimes. On les accuse d'une œuvre malsaine. Tenez, monseigneur, voici, je crois, leur travail.

Elle présenta à l'évêque le manuscrit original des *Études contemporaines.*

Sa Grandeur y jeta un coup d'œil satisfait.

—Où avez-vous rencontré cette jeune fille, monsieur le marquis ?

—Au cimetière, monseigneur. Elle et moi, nous rendions les derniers devoirs à la sœur de l'abbé Féret.

—La sœur de l'abbé Féret est morte ?

—Oui, monseigneur ; morte de misère et de honte, morte abandonnée...

L'évêque pressa fortement son front dans ses mains.

—Cela est triste, mon Dieu ! soupira-t-il. Monsieur de Valence, allez chercher votre ami. Je vous attends tous deux.

Pendant l'absence d'Étienne, le prélat fit subir à Jeannette un interrogatoire sévère. Il devina l'aveugle sentiment qui avait poussé la jeune fille, et apprécia, dans toute sa noirceur, la conduite de

Frédéric. Les désordres de l'indigne prêtre faisaient pâlir le front de l'austère vieillard.

—L'abbé Davy était donc votre amant? demanda-t-il plusieurs fois à Jeannette.

A chaque affirmation de la jeune fille, il éprouvait un frisson d'horreur.

Bientôt M. de Valence reparut avec Louis.

L'abbé Féret avait la pâleur et la sévérité d'un martyr.

L'évêque, ému, lui tendit les bras.

—Vous avez souffert l'anathème du monde, enfant bienheureux, lui dit-il. Soyez fier : Le *maudit* des passions humaines est le *juste* devant Dieu.

Jeannette s'approcha du jeune prêtre.

—Louis, c'est moi qui t'avais faussement dénoncé.

—Non, Jeanne, c'est toi qui as pris soin de Gabrielle.

Jeanne baissa la tête. Ce généreux pardon l'accablait.

—Monseigneur, bénissez notre libératrice, ajouta l'abbé Féret.

L'évêque hésitait.

—C'est une grande coupable... Retomberez-vous

dans le mal, poursuivit-il s'adressant à la jeune fille.

Jeannette regarda Louis.

—Oh ! monseigneur, dit-elle, je veux au moins le retrouver dans l'autre monde, *lui* que je ne reverrai plus dans celui-ci.

Elle s'agenouilla. L'évêque la bénit.

Après le départ de la jeune paysanne, Monseigneur de C. parut soucieux.

—Tout s'explique à votre avantage, mes enfants, dit-il ; mais votre évêque n'est pas au bout de sa tâche. Le vrai coupable reste à punir. Cette fois, les ménagements sont impossibles... C'est la *conscience* qui prononce l'anathème, et la conscience indignée ne transige pas... L'homme que je vais frapper vit en paix avec l'opinion du monde : je dois cependant le mettre au ban de l'opinion catholique... Ne me laissez pas seul. Venez me dire si le prêtre impie et fornicateur mérite son stigmate de *maudit.*

Étienne et Louis Féret employèrent leur éloquence à intercéder en faveur du coupable. L'évêque répondit à leurs prières par ces deux mots :

—Suivez-moi.

Depuis plus d'un an, Jeannette Giraud s'était séparée de la famille Davy... ; mais elle avait droit

d'y reparaître à volonté. Aussi, après avoir donné rendez-vous à Étienne, courut-elle hardiment chez l'ancien curé de Saint-Euphorbe.

Le père et la mère Davy l'accueillirent par des exclamations de surprise.

— Où trouverai-je Frédéric? leur demanda-t-elle.

—Frédéric est sorti, répondit l'ex-revendeuse. Il est à son couvent. Tu sais, les aumôniers...

—Qu'est-ce qui nous ramène cette petite? pensait le vieux Davy.

Jeannette monta dans la chambre de Frédéric, fouilla, fureta, et redescendit triomphante, après avoir découvert le manuscrit d'Étienne.

—Tu repars? lui cria la mère Davy.

—Elle reviendra, murmura le cordonnier.

Frédéric rentra bientôt.

—Nous avons revu l'hirondelle, dit son père.

—Quoi?

—Jeannette.

—Ah!

—Elle est montée dans ta chambre, ajouta la mère Davy. Je ne sais ce qu'elle avait à y faire... Après ça, la voilà partie en courant.

—Vous l'avez laissée seule! Quelle imprudence impardonnable! s'écria l'aumônier.

Il se hâta d'aller examiner l'état de sa chambre. Son père l'accompagnait.

—Jeanne a tout bouleversé, dit Frédéric au premier coup d'œil... Voilà mon bureau ouvert... Ce tiroir... Malédiction!... Vieillard idiot! vous m'avez perdu!!

Il poussa rudement son père, qui alla se heurter le front contre la muraille.

Le cordonnier poussa une sourde exclamation, se recueillit, puis, revenant vers le prêtre :

—Je pourrais te maudire, Frédéric, tu es un mauvais fils!

—Êtes-vous un bon père, vous qui m'avez sacrifié deux fois, par orgueil et par négligence; deux fois perdu : en m'imposant le sacerdoce, en me livrant à mes ennemis?

Le cordonnier changea de visage :

—T'ai-je mis en péril, mon fils?

—Vous avez laissé prendre, là, ma condamnation, ma honte. Dans quelques heures, je serai brisé, maudit!

Frédéric s'exprimait avec violence. Le père Davy réfléchissait.

—Rien n'est perdu, dit-il. Si l'on nous frappe, la vengeance nous sauvera.

A ce moment, la mère Davy entra dans la chambre, haletante d'émotion.

—Monseigneur, Frédéric ! voilà monseigneur !

—Bon, fit le cordonnier. Je saurai lui répondre.

—Sortez ! dit brusquement le mauvais prêtre.

Les deux vieillards obéirent en silence.

L'aumônier, souriant, calme de visage, descendit à la rencontre de l'évêque. Il osa complimenter Sa Grandeur et lancer deux ou trois phrases gracieusement incisives à l'adresse d'Étienne et de Louis.

Monseigneur l'observait sans parler.

—Je viens sévir contre vous, monsieur l'aumônier, dit enfin le prélat.

Frédéric rougit, mais conserva sa tranquillité apparente.

—Suis-je donc coupable ? répliqua-t-il.

L'évêque lui reprocha d'avoir séduit Jeannette et calomnié ses deux confrères.

—N'est-ce pas là votre conduite ? demanda Sa Grandeur en finissant.

—Si je protestais de mon innocence, me croiriez-vous, monseigneur ?

—Non. Des faits positifs vous accusent. Votre simple dénégation ne les détruirait pas.

—Cela est clair. Aussi je me tais.

—Présentez-moi de solides preuves capables de mettre à néant mon accusation?

—Votre Grandeur exige l'impossible.

—Vous êtes donc coupable, comme vous le disiez vous-même tout à l'heure?

—C'est vous qui l'affirmez, monseigneur. Du reste, chacun a ses torts en ce monde... Et si les vérités désagréables n'offensaient personne, j'en rappellerais peut-être quelques-unes que vous trouveriez intéressantes...

—Nous vous écoutons, repartit l'évêque.

—Eh bien! monseigneur, à commencer par votre examen particulier, je vous déclare essentiellement rétrograde. Vous êtes de cent coudées inférieur à votre siècle. Vous tenez aux choses étroites par le fond de vos entrailles et l'essence de vos principes. Vous croyez à *l'éclat* de la virginité, au *mérite* de l'obéissance; votre religion *est un suaire*, votre sacerdoce une *cangue*. J'ai porté comme d'autres, extérieurement, l'instrument de mon supplice; mais je l'ai *fait creux*, afin de le rendre moins lourd, et je me suis contenté de l'attacher sur mes épaules, me dispensant de l'y fixer avec des clous.

—Vous avez été lâche, aveugle, ingrat. Vous blasphémez, faute d'intelligence et de courage.

—A votre avis, je suis un chenapan, monseigneur ; mais votre manière de voir est désertée du plus grand nombre. Bientôt l'Église même acceptera le sacerdoce tel que je l'ai pratiqué.

—Avec la vengeance et la dénigration pour vertus spéciales ? demanda le prélat.

—Ceci ne touche pas à mes vœux, reprit Frédéric. Que ces messieurs m'en témoignent leur indignation, s'ils le désirent, poursuivit-il en regardant M. de Valence et Louis. Quant à mes autres fautes, je n'ai point donné de scandale, je n'entends pas être châtié.

—Vous n'entendez pas être châtié ?

—Non.

—Lorsque ma conscience et ma foi vous condamnent, vous leur imposez silence?

—Ma vie extérieure vous appartient exclusivement. La méchanceté seule peut vous conduire au delà.

—Messieurs, dit l'évêque, vous avez imploré sa grâce et vous l'entendez. Dois-je l'absoudre?

—Il se repentira, hasarda timidement Louis.

—Ah ! repartit Frédéric, Louis Féret ne se dé-

ment jamais : c'est le phénix des hommes sottement vertueux. Monseigneur, dans l'avenir comme aujourd'hui, je respecte votre intime pensée, respectez la mienne !

—Vous l'entendez, messieurs, reprit l'évêque. Dois-je laisser cet orgueilleux incrédule monter à l'autel ?

Les deux jeunes prêtres gardèrent le silence.

—Ils se taisent, dit Frédéric. Je vais trancher la question, s'il vous plaît. J'étais prêtre, je voulais vivre de mon métier...

—Affreuse parole ! interrompit le prélat.

—Soit, continua Frédéric. Je gardais le décorum, c'était beaucoup... mais vous exigez davantage... Vous contrôlez mes principes et ma vie privée. Parce qu'ils vous déplaisent, vous allez me placer au pilori, afin que les niais disent en passant : « Celui-là est un mauvais prêtre ! » Je n'attendrai pas cette humiliation. Vous prétendez m'enlever le masque, je le déchire. J'en ai assez, de votre vieux système et de vos chaînes. Je veux respirer librement, marcher et non m'accroupir, adorer la jouissance positive, suivre la bonne philosophie sûre d'elle-même. Fi ! de vos rigoureuses spéculations, haine à vos difficiles vertus ! La foule

a cessé de vous croire, c'est bien. Encore quelques années, elle ne voudra plus vous entendre, tant mieux ! Le monde vivra à l'aise, lorsque les choses gênantes que vous y maintenez cesseront de peser sur lui.

—La haine du bien ! dit l'évêque.

—Vous avez rendu votre Dieu lourd aux plus robustes épaules, poursuivit le mauvais prêtre. Vous l'avez fait exigeant, cruel, tyrannique... et perfide... Il nous tente afin de nous perdre ; nous offrant, d'une main, l'appât qui nous attire au danger, de l'autre, nous ouvrant l'abîme... Vous lui avez donné pour encens la souffrance humaine, et pour sceptre une croix. Ce Dieu nous déplaît et nous épouvante. Loin de l'adorer, nous voudrions qu'il fût permis de lui jeter le cri de la révolte à la face.

—La haine de Dieu ! dit le prélat.

—Et vous pensez, avec ce lien de terreur, gouverner toujours le monde ! ajouta Frédéric. Vous avez admis ce rêve insensé de façonner l'homme à votre guise ? Vous avez cru aboutir à le pétrifier, lui qui est l'activité incessante ! Vous espérez le réduire à l'état de glace, lui qui est né avec des passions de feu ! Vous lui avez fabriqué

une grandeur imaginaire, une immortalité chimérique, tandis que sa vraie gloire est son bien-être, et le plaisir son éternité!

—Le mépris des hommes!... Tous les traits de l'Infernal Maudit, reprit l'évêque. Messieurs, une dernière fois, oseriez-vous pardonner?

Étienne et Louis restèrent muets.

—Vous avez parlé de Satan, le *maudit* de Dieu et des hommes, répliqua Frédéric. Un écrivain remarquable de ce siècle, une femme, a touché ans crainte le stigmate de l'ange réprouvé. Elle en a fait jaillir des rayons de lumière! Cette femme a découvert, sous le manteau de vos anathèmes, le divin principe d'égalité, condamné par vous à l'éternelle honte. La courageuse philosophe a rendu à Satan son vrai nom, son vrai rôle; sous ce nom, avec son sceptre de libre examen, Satan conduit le monde. C'est un maître généreux... L'avenir lui appartient. Je vais me ranger hardiment parmi ses fidèles. Je vous ferai une guerre acharnée, car je vous hais!... vous... votre Église vierge... et votre Dieu crucifié!!

En s'exprimant ainsi, Frédéric était hideux à voir, l'œil sanglant, l'écume aux lèvres...

L'évêque, frissonnant d'horreur, se leva et fit

signe aux deux jeunes prêtres de le suivre. Près de la porte, il s'arrêta :

—Mon fils, je prierai pour vous, dit-il.

Frédéric lui tourna le dos.

—Mes enfants, reprit le saint vieillard en quittant la maison du prêtre indigne, si vous trouvez jamais le pouvoir épiscopal sévère ou absolu, rappelez-vous la branche maudite que j'ai retranchée aujourd'hui.

CONCLUSION

Étienne et Louis Féret suivirent leur vocation.

Hector de Villeneuve éleva le fils de Gabrielle.

Sur la recommandation du P. Cousin, Jeanne Giraud fut admise dans un cloître.

L'ancien curé de Saint-Euphorbe alla se fixer à Paris. Son père et sa mère le suivirent.

L'ex-cordonnier s'est livré à l'agiotage.

Frédéric, bien accueilli par la presse anticatholique, espère se *créer un nom*.

Le père et le fils comptent réaliser de la sorte leur double rêve *d'honneurs et d'argent*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

DEUXIÈME PARTIE

L'abbé. — Ministère des villes.

(SUITE)

TROISIÈME PARTIE

Le curé — Ministère des campagnes.

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.